

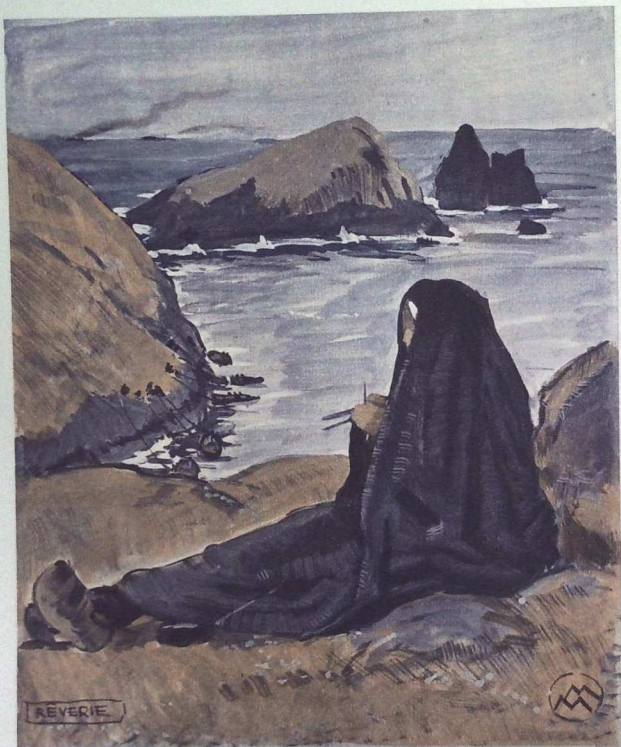
# LES ILES DE L'ARMOR

HORIZONS DE FRANCE



*LES ILES  
DE L'ARMOR*

*Tous droits de reproduction et de traduction réservés.  
Copyright by "Horizons de France" 1951.*



JEAN CHAGNOLLEAU

LES ILES  
DE  
L'ARMOR

*avec des dessins et*  
seize hors-texte en couleurs de  
MATHURIN MÉHEUT  
et cent héliogravures

ÉDITIONS DES  
HORIZONS DE FRANCE  
39, RUE DU GÉNÉRAL-FOY  
PARIS

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET  
OUVRAGE CENT QUINZE  
EXEMPLAIRES SUR VÉLIN  
DE RIVES NUMÉROTÉS  
DE 1 A 100 ET DE I A XV,  
CES DERNIERS NON MIS  
DANS LE COMMERCE

EXEMPLAIRE N°





## PRÉSENTATION DES ILES BRETONNES

*Salut! Divinités par la rose et le sel,  
Et les premiers jouets de la jeune lumière  
Iles!... (1)*

Paul VALÉRY, « *La Jeune Parque* »

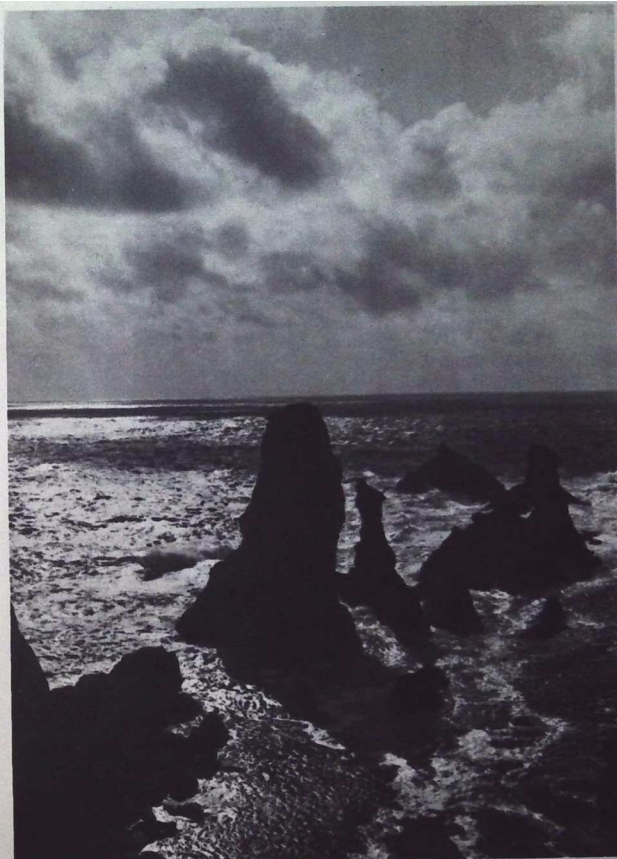
**A** l'avant du navire et dominant l'étrave qui laboure la plénitude de l'eau, le passager recueille la vaste image qui s'imposait semblable aux premiers navigateurs, aux regards d'un Christophe Colomb à la proue de sa caravelle. A l'extrémité de la vieille Europe, la Bretagne s'élançait vers l'océan comme un puissant môle; si elle était femme, nous dirions qu'elle tourne le dos au reste du monde, fascinée par ce peuple tumultueux des flots. En fait, la péninsule armoricaine, orientée vers le grand large, longtemps couverte d'une forêt qui opposait aux relations une barrière redoutable, communiquait mal avec la France. Sa côte est cernée d'une poussière d'îlots dont la plupart ne sont que des récifs, ce qui aggrave son isolement, car l'on sait qu'un bateau s'éloigne des basses, des courants semés de hauts-

(1) Vers composés à Perros-Guirec, au cours d'un séjour chez Maurice Denis.

fonds, d'un rivage inhospitalier perpétuellement blanchi par le ressac et l'écume. Attirance des terres longtemps préservées, de ces régions en marge... et qui niera vraiment l'originalité de cette Bretagne, si puissamment individualisée jusqu'aux dernières décades par sa langue, la race de ses habitants, leur mentalité, leurs habitudes et leurs goûts, par le folklore et toutes les expressions de l'art ? Peu de provinces plus visitées, plus étudiées, plus attachantes et plus variées. Que dire des îles, de ces îles bretonnes faisant cortège à la presqu'île, domaines encore plus engagés dans les eaux, comme plus à part, recelant donc à priori plus de mystère, avivant d'autant la curiosité?.. Ce livre les présente au public.

Une île bretonne n'est comparable à nulle autre. Les îles de la Méditerranée, par exemple, proffrent leurs lignes sans faiblesse sur un horizon volatil où s'ouvrent les profondeurs d'un ciel vibrant. Les heures de la nuit même y sont d'une obscurité claire, et chaque soir jette dans les yeux, comme du gros sel, une poignée d'étoiles. Les îles de Saintonge et d'Aunis, moins parfumées, mais revêtues de pins, de vignobles, et folles de soleil, connaissent la gaieté, la faconde méridionales. Dans le concert qu'elles forment, elles jettent les notes les plus hautes, celles de l'Armor donnent la plus grave; elles rendent un son de bronze. Leur chapelet mélancolique est bien le collier qui convenait à la Bretagne. Elles ont en commun certains caractères : à la fois plus pauvres et moins gâtées que les terres dont elles dépendent, elles marchent à leur suite comme une servante qui ne porte qu'un vase. Elles sont moins parées d'art mais conservent mieux l'âme des races : sur la plupart d'entre elles, l'aspect est de grandeur primitive et d'austérité. Il est pénible d'y vivre toujours, de chercher subsistance sur des solages divisés à l'infini, dont la couche de terre meuble, bien mince parfois, est enlevée ou submergée par les coups de mer. Pays partout mêlés de terre et d'eau, digités à l'extrême, balayés par les embruns, par le vent qui passe en forte brise et en tempête. La pluie, dès novembre, dissipe leurs bords rocheux dans ses vapeurs, et sur leur solitude pose sa grille immense. Il serait injuste de ne pas dire qu'en somme il pleut moins à Quessant qu'à la pointe Saint-Mathieu, moins à l'île de Batz qu'à Roscoff, moins à Groix et à Belle-Ile qu'à Lorient et à Quiberon. Si le ciel est souvent voilé, la température est peu rigoureuse — question de relief — comme le prouve la végétation arborescente, quand elle y peut croître à l'abri de la violence du vent et des émanations salines. Et l'on ne pense pas seulement ici aux îles de l'Armor-Atlantique, à ce golfe du Morbihan, par exemple, dont les terres, comme à l'île aux Moines, portent camélias et figuiers, où des treilles, sur les façades bien exposées, n'ont pas seulement un rôle ornemental, mais produisent en automne des grappes pruinées à souhait. On songe aussi au « Jardin colonial » de l'île de Batz, qu'un original réussit à créer dans les dunes. Cet éden est la parure, la curiosité de l'île : cette oasis bien peignée, ratissée, avec palmiers, grasses cactacées, aloès, eucalyptus et dracénas, est un témoignage de l'aménité du climat. Et sans aucun soin particulier le mimosa pousse à Bréhat ainsi que les rhododendrons.

D'autres mers ont des îles; aucune plus que l'Armorique. Il est plus facile et moins long d'indiquer les points du rivage d'où la vue s'étend à peu près sans obstacle sur la rondeur et les vallonnements des vagues que d'énumérer les paysages, d'ailleurs admirables, qui offrent aux yeux une mer comme constellée d'émergences. De la pointe de Cancale au cap Fréhel des îles prolongent en mer le dédale des promontoires, des chenaux et des criques. Sur la portion du littoral formant la branche occidentale du V de la baie de Saint-Brieuc, la mer a fort peu d'îles, et il n'y en a guère jusqu'à la latitude de Saint-Quay-Portrieux : Le Verdelet, l'îlot Saint-Michel, le Taureau de Bréhec, la presqu'île de Gouine-Zéigal, qui devient île à marée haute. Mais sur les côtes du Trégorrois et du Lannionais, au lieu de hautes falaises, nous trouvons une région rocheuse, plus basse, extrêmement déchiquetée, un fourmillement d'îlots, de « dangers », signalés par des balises, des feux en haute mer. Dans ces parages, l'île de Bréhat est de toutes la plus étendue, la plus connue du tourisme, la plus



Belle-Ile. Parages de Port-Coton.

CJ. P. Dubure.





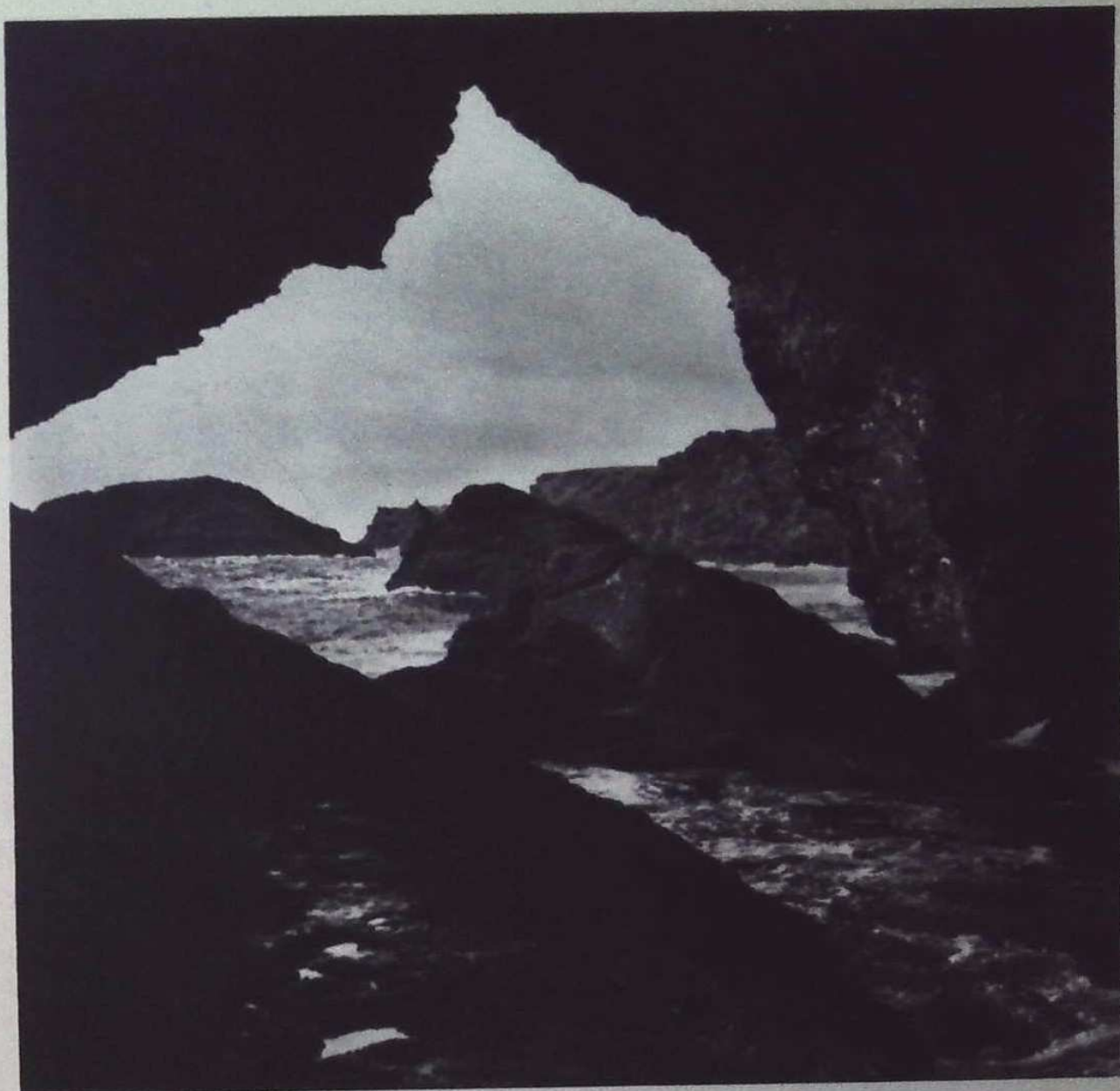
Belle-Ile. Les blocs rocheux : chacun a sa figure, son histoire, sa légende.

*Cl. P. Dubuc.*

aimée des peintres. Les écueils s'étendent très loin : l'archipel des Sept-Iles est à cinq kilomètres de Perros-Guirec. Devant Ploumanach, Trégastel, Trébeurden aux rochers de granit rose si curieusement sculptés au cours des siècles par le ruissellement des pluies, des embruns, par la mitraille des galets et des sables mêlés aux vagues d'assaut, vent aidant ; ici encore des îles et des îles, dont les plus connues sont l'île Grande et l'île Milliau. Leur procession cesse quelque peu vers la « lieue de grève » jusqu'à la pointe de Primel, annonce de la baie de Morlaix. Elle se reforme dans la rade même : îles Callot, Louet, Château-du-Taureau, île Noire — entre autres — et c'est une île encore, Batz, au large de Roscoff, qui limite la baie à l'ouest.

Comme si elles avaient regret d'être plus clairsemées vers Plouescat et Brignogan, les





Belle-Ile. L'Apothicairerie.

Cl. P. Dubout.

iles deviennent incroyablement nombreuses sur la côte du Léon, vers les Abers (= havres), paysage pauvre, semé de roches sur la grisaille du ciel. Quel enchevêtrement, quel dessin compliqué sur les cartes marines : Abervrac'h, havre de la Fée, si bien caractérisé par Brizeux : « Et le triste Aber-Vrac'h enveloppé de brumes »... La Fée, c'est la mer, insinuante, jouant dans les cent fjords de la côte avec les longs rubans d'algues dissimulant les traîtres récifs, attirante par les grâces chatoyantes de sa chlamyde de soie, faisant flotter du rêve au bord des rives basses, versant à l'âme l'inquiet enchantement. Ecoutez ce qu'écrit R. Musset dans *La Bretagne* (p. 23, éd. 1937) : « L'estuaire gisait enseveli sous un linceul de brume... il ne pleuvait pas... mais les pierres ruisselaient, le sol sous les pieds était gorgé d'eau; sur le chemin, les passants n'étaient que des ombres, évanouies après trois pas; le bruit des sabots, le son des voix, d'une force choquante tout à l'heure, sortaient bientôt de l'invisible et, réfléchis par un multiple écho, semblaient venir de tous les côtés à la fois... Parfois, un coup



Ile Bréhat. L'érosion de la côte nord.

Cl. Lx Dauré.

de vent déchirait un coin du voile : alors surgissait soudain un lambeau de la rive opposée ou un écueil au milieu des flots, spectre noir taché d'un reflet jaunâtre par les rayons d'un soleil inaperçu. Vision d'une grandeur sauvage... » Ile Vennan, ile Vrac'h, îles Stagadon, tragiques, crevant la mer de leurs moignons informes. Derrière la pointe de Lezenau, pareils aux pédoncules de grandes fleurs aquatiques, les deux phares de l'île Vierge se lèvent sur les eaux.

Sur la façade atlantique, passé le récif du Four, le fourmillement d'îlots serrant de près la côte fait place à de longues plages, et c'est au large qu'émergent des terres plus étendues dont sont totalement dépourvues les côtes nord de la Bretagne : Ouessant, l'archipel de Molène, Sein, les Glénan, Groix, Belle-Ile, Houat. Ce n'est pas une absence totale; il y en a moins que dans la Manche, près de l'estran; voilà tout : îles Tristan, île Aber près de Morgat, île Nonnâ près de Penmarch... Par une sorte de revanche, et pour compenser, les rades de Brest et de Lorient, la ria d'Étel, le golfe du Morbihan en contiennent un bon nombre.

Comment les îles bretonnes sont-elles nées? Ont-elles été détachées du continent par érosion ou par ennoyage? Par les deux; mais leur origine s'explique beaucoup plus par une montée générale du niveau marin que par le travail de la mer isolant des rocs, les sculptant, les divisant, les enfouissant dans ses gouffres où ils se trouvent réduits à l'état de basses et de hauts-fonds. Toutes, sans exception, sont continentales : on veut dire par là que ce sont de simples dépendances géographiques et géologiques de la « grande terre » en bordure de laquelle elles apparaissent : Molène et Ouessant prolongent le Léon granitique et les roches des pointes du Raz et du Van se retrouvent en face, à l'île de Sein : la plate-forme littorale



L'ennoyage des terres continentales.

Cl. P. Dubois.

qui supporte l'archipel est la continuation des traînées granitiques de l'anticlinal de Cornouaille; toutes ces bandes alternées de granulite, de gneiss et de schiste convergent en un point situé à l'ouest de Sein.

Le long de nos rivages bretons les légendes fleurissent, avec le brumeux souvenir de cités englouties : Rhéginea près d'Erquy, Tolente près de l'île Vrac'h, Ys aux cent clochers. Des érudits ont décrit, comme s'ils avaient été présents, le fameux cataclysme de 709 qui aurait submergé la vaste forêt de Scissy, étendant ses frondaisons de Cancale aux îles Chausey. Si ces documents soi-disant historiques ont été reconnus faux, il y a de la vérité dans ces légendes; elles remontent à un passé beaucoup plus lointain, à l'époque de la pierre polie, ce qui veut dire, en Europe, à quelques millénaires. Les îles actuelles n'étaient pas des îles. Il est indéniable que toute une sylvie sauvage git sous les eaux. Des troncs de chênes, d'ormeaux, de saules, se retrouvent noircis, charbonneux, avec les haches de pierre, sous le sable des grèves. Des menhirs et des dolmens submergés attestent que le niveau a monté au cours des temps préhistoriques; certains disent : depuis le début des temps historiques. La mer a conquis une frange côtière préparée et creusée par une érosion millénaire. Il y a parenté de la topographie continentale et des paysages maritimes. Ceci est particulièrement frappant dans la région du golfe du Morbihan. Vers le Nord, on aperçoit un pays plat, à relief effacé, avec de faibles ondulations Est-Ouest. Avant l'envahissement des eaux, le relief formé de bosses peu élevées, séparées par des vallées peu profondes, était arrivé à un état de maturité avancée; avec l'invasion de la mer, les vallées ont été recouvertes (les chenaux actuels) et les collines sont devenues des îles. Ce duel de la terre et des eaux, incessant,

s'est localisé depuis 20 ou 25.000 ans sur une frange littorale allant des profondeurs de — 30 mètres à des hauteurs de quelques mètres au maximum.

Si le rôle de la mer dans la structure du littoral a été très amplifié, il serait puéril de nier l'érosion, l'action mécanique des vagues, qui expliquent la naissance et la disparition de bien des îles côtières. Rien de plus mouvant que le domaine insulaire; le démantèlement par le travail marin se fait dans la zone de battement des marées. Quand nous parlerons de Belle-Ile et de Bréhat, nous verrons la mer accomplir son œuvre de destruction, de séparation, faire apparaître une île devant une pointe, à force de lancer son offensive là où il n'y avait auparavant qu'un promontoire.

Tout le granit réduit en sable est repris, roulé et poli par la mer, déposé avec des galets dans les rentrants du rivage et des cordons littoraux soudent des îlots à la côte. L'île Grande, qui n'est ni grande ni île, est reliée à la terre par une chaussée qui utilise une flèche déjà formée; un autre tombolo, près de Trebeurden, forme pont entre le continent et l'îlot du Castel. Ailleurs, la langue de sable s'avancant hardiment en mer a rejoint une île proche: Quiberon, aujourd'hui presqu'île, Gavre, Batz, Le Croisic sont d'anciennes îles. On arrive à connaître approximativement l'époque de ces modifications côtières: au nord de la rivière de Pont-L'Abbé ce qu'on appelle improprement l'île Tudy n'est plus qu'une presqu'île reliée par une longue flèche de sable à la pointe rocheuse de Combrit qui ferme à l'ouest l'entrée de l'Odet. Dans l'ouest de cette langue de sable existaient autrefois de grandes lagunes marécageuses qui se remplissaient à marée haute; elles sont maintenant complètement desséchées, et une digue sur laquelle passe la route de l'île Tudy au bourg de Combrit les sépare de l'estuaire de la Rivière de Pont-L'Abbé. L'hydrographe illustre Beautemps-Beaupré exécuta des levés dans ces parages: en 1818, l'isthme reliant Tudy à la côte avait par endroits 30 mètres de largeur; à mi-distance, entre Tudy et la pointe de Combrit, une ouverture brisait l'isthme, et aux grandes marées la



Pont de corde du fort de Bertheaume, dans le goulet de Brest. J. Cambry. *Voyage dans le Finistère*, 1835.



L'île Louet et le château du Taureau.

Cl. Lemerc'h.

lagune intérieure communiquait avec la mer, si bien qu'à cette époque Tudy pouvait encore s'appeler une île. Lors du levé de 1903, la dune littorale s'étendait sans interruption de Tudy à la pointe de Combrit.

Ajoutons que le mot « *insula* » des vieilles chartes ne désigne pas toujours une île. En 1367, dans les titres du fonds de l'Abbaye de Saint-Gildas de Rhuys, l'île Tascon, dans le golfe du Morbihan, est dite: « île cernée de toutes parts par la mer »; comme cette précision est significative! L'expression restera en usage jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle. Sur une carte de D. Tassin « Partie de la coste de Bretagne », 1634, la presqu'île de Rhuys est appelée « Isle Druis ». Certains points mentionnés comme îles sur les cartes ne le sont pas à proprement parler. On voit avec quelle précaution on interprétera ce terme « *insula* ».

Ce sont quelquefois les hommes qui firent perdre aux saillants de la côte leur caractère d'insularité. Un pont relie Beniguet à Bréhat. Dans l'édition de 1835 du « *Voyage dans le Finistère* » de J. Cambry, une lithographie montre à Bertheaume, dans les environs de Brest, un pont de corde, pareil à un pont de lianes de l'Afrique Noire, reliant la côte à l'îlot rocheux. En Plouguerneau, l'île Enes-bihan tient à Pen-Enés (pointe de l'île) par une jetée qui complète l'abri du petit port de Corréjou où Jean de Montfort, duc de Bretagne, battu par Charles de Blois, s'embarqua pour l'Angleterre en 1345. L'île Locoal, dans le bras de mer d'Etel, communique par un pont avec Mendon. Et chacun sait bien que le diable bâtit en une nuit la chaussée de Saint-Cado, dans la commune de Belz ! Il serait aisé de multiplier les exemples.

Une île des Côtes-du-Nord, voisine de l'île Saint-Gildas (en Penvenan) porte un nom singulier: l'île Instant. A défaut de l'orthographe, la consonance nous rappelle que des îles ne le sont qu'un instant, du moins quelques heures par jour, à marée haute; et ce sont les plus nombreuses. Citons au hasard: I. des Ebihens (Saint-Jacut), I. de la Comtesse (Saint-Quay-

Portrieux) I. des Genêts (Penvenan) I. Tanguy, I. Renot. (Trégastel-Plage), I. Milliau (Trébeurden), I. Callot (Carantec), I. Vierge (Plouguerneau), I. Sieck (Santec)...

La toponymie nous fera faire plus ample connaissance avec nos îles bretonnes. A cet égard, rien de plus instructif qu'une carte marine : en ces appellations si parlantes on distingue la part qui revient au matelot, et celle qu'inventèrent les terriens. Ce qui se présente d'abord à la vue, quand on est en mer, ce sont précisément les caps, les hautes falaises et les îles égrenées en avant des terres. Il y a comme une vision marine se fixant du premier coup sur les points remarquables, sur les « amers » du littoral : clochers, phares, ou collines. Et pour l'atterrissage, ils comptent infiniment plus que le nombre des villages ou que la nature des récoltes. Les navigateurs adoptent une méthode fort simple : saisit-on quelque trait de ressemblance dans l'aspect général avec les objets et les animaux familiers ? Voilà trouvée l'étiquette de l'île. Il faut connaître Groix pour savoir qu'elle affecte la forme d'un socle et que Sein ressemble à un radeau, que Bréhat, posée comme une corbeille à l'estuaire du Trieux, est le jardin des eaux bretonnes, mais nous nous attendons au paysage avant même d'avoir entrevu toutes ces îles dénommées : « longue », « petite » et « grande », « ronde » et « plate ». Molène, c'est l'île du « Mamelon » et c'est bien ainsi qu'elle se montre dans le chaos de récifs qui jalonnent la route vers Ouessant. L'île du « Taureau » ne ressemble plus guère à l'animal qu'évoque son nom, avec cette forteresse dominante. Rien ne nous dit que l'île d'Er apparait tordue comme une aiguillette, que Tudy est digitée comme une algue, Arz dentelée comme une astérie, que Belle-Île et Ouessant, sur leur côte sauvage, ont une architecture titanique, mais nous ne sommes pas surpris d'entendre le galop de toutes les cavales de Neptune, et de voir surgir la harde indomptée de Poséidon parmi les vagues à frémissante crinière d'écume, énorme masse gonflée de colère du haut en bas, se cabrant sur les rocs des « îles aux Chevaux » et de « la Jument ». En d'autres points, les bonds de la mer font songer aux chèvres et aux boucs, le mugissement de récifs battus régulièrement par les flots est comparé à celui des bovins, la succession des lames créées d'écume autour des haut-fonds rappelle la toison des agneaux, le monotone passage d'un troupeau de moutons (Gavr'iniss = la chèvre, îles des Vaches, îles aux Moutons). Parfois l'épithète suffit, moins pittoresque : île Blanche. Sur quatre-vingts lieues de côte, du Couesnon aux sables de la Loire, les îles s'égrènent, perles et rubis, diamants noirs, émeraudes et topazes, saphirs et améthystes ; les îles sont nombreuses qui rappellent la couleur des gemmes. Il n'a donc pas toujours été pelé ce roc sauvage, dit « Verdelet » qui se dresse à l'extrémité du Piégu (en Pléneuf) à une hauteur de 60 mètres, et où s'élevait, dit-on, au XVI<sup>e</sup> siècle, une chapelle dédiée à Saint Michel ? Que d'îles « Verte », « Noire », « Rousse » et « Brûlée » ! D'autres se signalent par les arbres qui s'y balancent, comme les pins de Saint-Gildas, les arbustes qui s'y pressent ; on dira : « l'île à Bois » ; mais parfois on précisera : « l'île des Lauriers » et jusqu'à leur vêtue de bruyère et d'ajonc : « île des Fougères, île des Landes ». Ce tapis végétal cache un bien maigre sol : « Îles Drainées = les broussailles ». Balanec, ou par corruption Bananec, évoque les genêts, les si beaux genêts comme desséchés par la flamme de leurs pétales rayonnants et légers ; suspens d'or et signal de joie printanière. D'autres îlots, d'autres écueils perfidement cachés sont énergiquement baptisés ; souvenir de navigations difficiles... L'une des passes de Saint-Malo, vers le phare du Grand Jardin, et une île des Mets de Goëlle portent vocables... à faire rougir. Est-ce un terrien, est-ce un marin qui, sans beaucoup d'imagination, dénomma Raguénés (= l'île d'en face), quatre ou cinq îlots côtiers ?

La faune des petites îles est surtout composée de lapins ; ils cherchent nourriture parmi le thym et les embruns. Les nemrods de la « grande terre » tenaient à signaler le théâtre de leurs exploits cynégétiques en l'appelant « l'île aux lapins ». Il est vrai que ce gibier pullule, aux Sept-Îles par exemple, à tel point qu'il faut renoncer à toute culture, quand les campagnols à leur tour se mettent de la partie : il y a les « îles à rats » et les « îles des souris », comme il

y a les « îles aux oiseaux », mais « l'île Cigogne » des Glénan ne connaît que les vols de mouettes, les cris rauques du cormoran.

Du fait de leur isolement, de l'étroitesse de leur domaine, les îles offrent aux naturalistes un champ d'études d'un très vif intérêt. Beaucoup d'entre elles sont au point de vue scientifique de véritables îles-musées à cause des formes archaïques qu'elles gardent, et de l'endémisme prononcé de leur flore et de leur faune. C'est ainsi que la *veronica elliptica* de l'île Ricard ne pousse que dans la baie de Morlaix, que le *plantago carinata*, le plantain caréné, formé de coussinets serrés de feuilles fines, ne pousse guère qu'à Groix et Belle-Île, ainsi que les fleurs veinées de blanc, d'or et de pourpre de la *Trifolium d'Apulte*. Une certaine espèce de narcisses ne se rencontre qu'aux îles Glénan. La faune est moins originale. Béniguet, Groix et Belle-Île conservent quelques couples de pigeons bizet (*columba livia*) mais les fusils n'ont guère épargné le « chouet », la corneille de roche aux pattes et au bec de corail qui hantait à Belle-Île la grotte de Porthos ; ont disparu les petits chevaux noirs d'Ouessant, de robe exquisement lustrée, dont Joséphine, par l'intermédiaire du préfet Cafarelli, voulut avoir une paire pour son « panier ». Mais il y a encore à Ouessant les petits moutons noirs, faisant tache parmi leurs frères de couleur claire.

Les rookeries de « calculos » sont la grande curiosité des Sept-Îles. Ce petit archipel, situé dans la Manche au large de Perros-Guirec, comprend l'île aux Moines, le Cerf, la Plate, les Costan, Bono, Melban et Rouzic. Il eut pour premiers colons des cénobites. Une tradition veut que ce nom donné aux moines soit relativement récent : pendant la Révolution, les habitants de Ploumanach y transportaient les prêtres réfractaires afin qu'ils puissent de là gagner Jersey. Il est plus probable que l'appellation date de l'époque où les Cordeliers avaient là un moulier. Personne ne tente la traversée pour aller retrouver soit les ruines du couvent, soit les restes des ouvrages défensifs où l'Etat entretint une garnison jusqu'en 1875. Mais on se dérange volontiers pour apercevoir la colonie des macareux. Mieux qu'un savant, un autre Gresset va nous décrire, en poète, ce nouveau Vert-Vert.

*Quand mon héros est amoureux,  
(C'est à chaque saison nouvelle)  
Le dessus du dos et de l'aile  
Lui fait un scapulaire noir.  
Le ventre blanc, brillant à voir,  
Est une blanche soutanelle ;  
C'est un petit dominicain  
Aquel un gros bec d'un beau rouge*

*Qui sur son cou scintille et bouge  
Prête un air assez muscadin.  
Les savants, de qui le latin  
Est encor la langue ordinaire  
Lui donnent un grand nom en a :  
Ils l'appellent Fratercula  
Comme qui dirait « Petit Frère »,  
Et petit frère au féminin. (1).*

Le macareux-moine est un oiseau des mers arctiques qui ne descend sur nos rivages qu'en avril. Il est très rare sur les côtes de France où on ne le trouve guère qu'aux Sept-Îles. Des gens stupides en firent jadis des hécatombes : l'oiseau est incroyablement confiant ; à quoi bon rapporter à terre deux ou trois cents victimes, le perroquet de mer n'étant pas comestible ? En 1912, l'autorité militaire concéda à la « Ligue française pour la protection des oiseaux » le groupe entier des Sept-Îles. Profitant de ses droits, la Ligue organisa sur ces îlots une réserve ornithologique qui ne le cède en rien à celles qui existent en Hollande et en Suisse.

On assure aussi qu'à l'île Rouzic, on aperçoit parfois des nuées de... « rougets ». Ce sont des moustiques à corset rougeâtre, dont l'épée est, dit-on, fort peu commune.

Les forces naturelles qui se sont plu à modeler de façon si curieuse les îles bretonnes n'ont

(1) J. TRÉVEDY. *Le calculo ou perroquet de mer* (Revue de Bretagne et de Vendée, 1891).

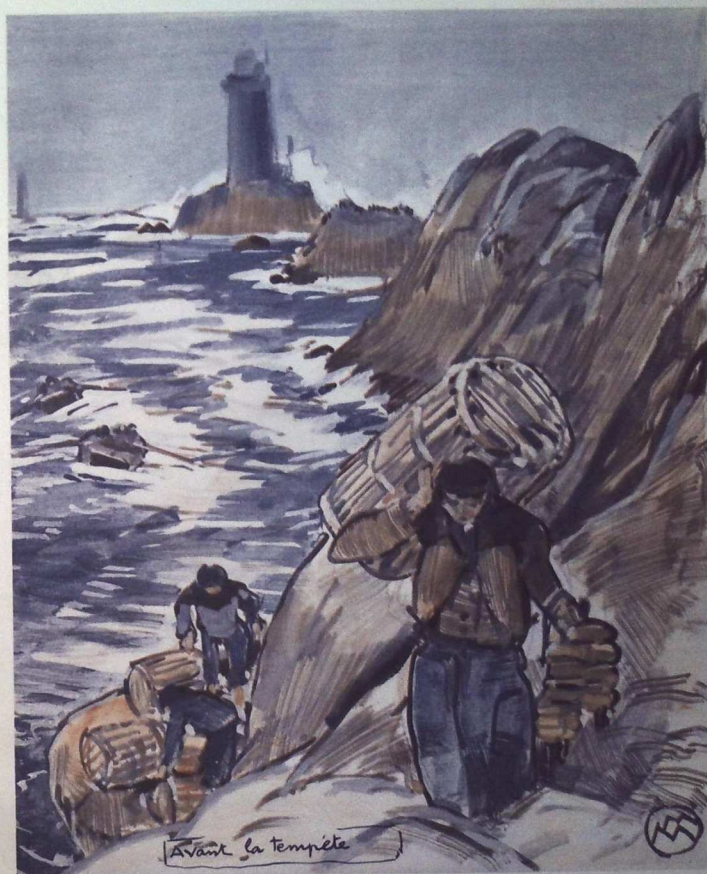
pas borné à leur office ; en quelques unes, comme à Groix, elles ont rassemblé toutes leurs merveilles minérales.

Si l'on fait exception des industries dérivant de la pêche, comme la préparation des conserves (Groix, Ile Tristan) ou des plantes marines, peu d'îles en Bretagne sont véritablement industrielles, exploitant les richesses du sous-sol. Il y en a cependant. Le granit rose de l'Aber-Ildut, et de l'île Melon est exploité depuis longtemps. Ce granit est beau, résistant, et sa parfaite homogénéité permet d'extraire des monolithes de grande dimension. C'est de là que provient l'énorme bloc de feldspath à larges cristaux qui forme le socle de l'obélisque de Louqsor sur la Place de la Concorde à Paris, et le soubassement du monument des Girondins à Bordeaux. C'est avec ce granit qu'ont été construits plusieurs phares : La Jument, Men-Brial, Men-Tensel. L'île Longue, dans la rade de Brest, fournit des pavés qui sont d'un porphyre superbe. Les habitants de l'île Grande exploitent eux aussi des carrières de granit, au grain bleuté, si fin. C'est en granit de l'île Grande qu'est fait le socle du tombeau de Jean V, duc de Bretagne, récemment inauguré à la cathédrale de Tréguier. Ce sont encore les « perrières » de l'île Grande et de l'île de Batz qui permirent d'édifier le château du Taureau, la mairie, et les églises Saint-Mathieu et Saint-Melaine à Morlaix. Le calcaire de l'île Ronde alimenta pendant près de deux siècles les fours à chaux construits près de Brest.

Quand et par qui le sol des îles fut-il tout d'abord occupé ? Il y a dans la rade de Brest, en Roscanvel, une « île des Morts » et l'on incrimine parfois cette graphie pour lui préférer celle d'« île des Maures », souvenir du passage des bandes espagnoles... De fait, la « pointe des Espagnols » est toute proche de là. Toujours est-il que le peuplement des îles a commencé par des morts. Il semble que la Bretagne celtique ait groupé tous ses trépassés vers les côtes. Ce ne peut être le hasard qui a multiplié sur le littoral les dolmens, les menhirs, les alignements. Ils sont trop nombreux aux abords des flots pour qu'un puissant motif n'en ait pas rattaché la construction au voisinage de la mer. Les plus considérables s'entassent sur quelques



Cromlechs dans l'île.





Ile Callot.

lieues de rivage, vers l'Abervrac'h par exemple. Un tumulus à l'île Vennan (en Plouguerneau) domine tout l'avant-pays émergé; on ne pouvait lui comparer comme dimensions que la grande butte de l'île Carn (en Ploudalmézeau) où l'on trouve également le plus énorme menhir du Léon. La presqu'île de Crozon regorge de mégalithes, et de même cette terre du Morbihan que la mer pénètre profondément, qu'elle déchiquète partout en caps, en golfes, en estuaires, comme si elle voulait l'étreindre de mille bras et lui arracher de toutes parts des victimes ou des offrandes. Il va sans dire qu'au cours des siècles, bien des monuments ont disparu. La dernière guerre détruisit le tumulus de l'îlot Carn, un des dolmens de l'île Melon (en Porspoder) et son menhir, l'un des plus lourds connus, classé en 1921. C'est donc le voisinage impérieux de l'océan qui attira vers les caps et les îles ce monde de trépassés. Les morts, croyait-on, s'en allaient par delà l'océan qui clôture la terre des vivants vers les « îles bienheureuses » et ceux qui respiraient encore s'efforçaient de leur en faciliter l'accès. Les plus mystérieux de ces *campo santo* ont été découverts par M. et M<sup>me</sup> Saint-Just Péquart à l'ouest de la presqu'île de Quiberon, dans l'île de Teviec. Nous touchons là aux origines de l'humanité autochtone, aux enfances de la civilisation d'Armorique, peu avant l'époque des mégalithes... Des traces de l'activité humaine apparaissent sur presque toutes nos îles, sous la forme de *kejôkkenmodings*, amas de coquilles qui marquèrent le séjour de tribus primitives : coureurs de grèves, vivant des fruits de la mer.

D'autres trouvailles prouvent l'occupation des îles aux temps gallo-romains et la toponymie nous permettrait à elle seule de mesurer quelque peu l'activité romaine en Armorique. A la fin de l'Empire, ce fut pour la Bretagne une ère de désolation et de ruines; et les îles à la proue de l'ancien monde, furent les premières à subir les méfaits des barbares nordiques — Albert le Grand nous dit qu'« en l'an 502 (*alias* 513) le prince Rovollon Murmaczon, quittant l'isle de Bretagne, descendit en Léon d'où il chassa Corsolde et ses Danois, les ayant contraints

de se retirer en l'île de Callot où il les poursuivit, força leur camp et les tailla en pièces ; et en mémoire de cette victoire obtenue par les intercessions de Notre-Dame, il fonda une chapelle au lieu même où était la tente du barbare Corsolde » (Albert le Grand. *Catalogue*, p. 224). Sur cette île Callot, qui compte une centaine d'habitants, paysans et goémoniers, un chemin creusé dans le sable, creusé lui-même de profondes ornières, mène à une chapelle où la Vierge est honorée sous le titre de *Virgo potens*. Une inscription rappelle cette incursion ennemie. La petite église, reconstruite à diverses reprises, fut restaurée en 1808 par un recteur de Carantec. Le clocher porte la date de 1672. Les trois pardons de la chapelle ont lieu le lundi de la Pentecôte, le lundi de la Sainte-Trinité — le plus important — et le dimanche qui suit le 15 août : pardon très pieux, ancien, pittoresque et célèbre : une bannière fut offerte à Notre-Dame de Callot par la reine de France Marie Leczinska ; cette bannière est conservée à l'église proche de Taulé. Les pèlerins viennent en bateau ; les hommes mettent un rochet sur leur habit laïc pour porter les reliques de saint Martin de Tours et de saint Sébastien. L'histoire des invasions nordiques en Armorique reste à écrire mais il est à présumer que les îles servirent de point d'appui ou d'écran protecteur aux bandes de pillards. On a retrouvé à l'île de Groix une sculpture scandinave, tombe de chef, et les débris importants d'une de leurs barques. Les îles bretonnes furent sans doute désertées. Ce n'est pas ici le moment de retracer cette histoire. Mais cette tyrannie des Anglo-Saxons explique l'arrivée, dans la péninsule armoricaine, des Bretons insulaires qui marquèrent la presqu'île et nos îles d'une empreinte si profonde qu'ils lui imposèrent leur génie, leur langue, et jusqu'à leurs saints.

On a défini la Bretagne « le pays des sanctuaires » et par conséquent le pays des saints. En leur honneur, que de chapelles, et de fontaines, d'oratoires au fond des grèves, de pardons et de légendes, d'images et de chansons... Ce n'est pas une surprise de les rencontrer sur les îles, auxquelles parfois ils donnent leur nom : île Iglur (en Ilur, golfe du Morbihan), île Melon (en Porspoder), île Ségal (en Lampaul-Plouarzel), île Tudy, île Locoal (en Locoal-Mendon), île Miliau (en Trébeurden), île Cado (en Belz) et île Cadoc (en Plouguerneau), île Maudéz (en Lanmodez), île Nonna (en Penmarc'h) et peut-être île Loaven (en Plougrescant). La plupart sont inconnus du reste de la chrétienté, même lorsque l'adjectif complète le nom : île Saint-Rion (en Plouézec), île Saint-Gildas (en Penvenan). La foule des bienheureux bretons forme deux grandes familles ethniques : les saints britto-celtiques, originaires du pays de Galles (Cambrie), du Devonshire (Domnonée), d'Irlande, tels : Malo, Pol-Aurélien ; les saints armoricains autochtones, comme Guénolé, Rioc, Guénaél. Dans l'état actuel de l'hagiographie, il est délicat de préciser quels sont les saints réels, quels sont ceux dont le souvenir simplement a été transporté en Bretagne armoricaine et à qui l'on prête ensuite une vie en Bretagne, enfin ceux qui y sont réellement venus. Les Bretons, aux *v<sup>e</sup>* et *vi<sup>e</sup>* siècles, fuyant la tyrannie des Anglo-Saxons avaient trouvé refuge dans une terre nouvelle. Mais les « saints » n'accompagnèrent pas les émigrants. C'est plus tard qu'ils ont gagné l'Armorique, non pas pour évangéliser les populations émigrées, déjà chrétiennes, mais pour répondre à leur appel, à leur désir d'avoir des centres religieux. C'est de la mère patrie où existaient des monastères riches et peuplés qu'on envoya le clergé. Et voilà pourquoi nous voyons ces moines, ces évêques, dès leur arrivée sur le continent, se mettre en rapport avec les seigneurs qui commandaient dans les cantons auxquels déjà ils avaient donné les noms apportés de Grande-Bretagne : Cornouaille, Domnonée... en même temps qu'ils remplaçaient le terme de péninsule armoricaine par celui de Petite-Bretagne et que la langue bretonne absorbait et noyait le parler gallo-romain. C'est ainsi que Pol-Aurélien, nouveau venu, trouve à l'île de Batz son parent le comte Withur et que Briec rencontre un chef du nom de Rigaul, également son parent, vivant en Armorique.

Les saints dont nous trouvons les chapelles sur nos îles ont vraisemblablement vécu en Grande-Bretagne, vénéralés là-bas depuis des siècles et il est probable que la plupart d'entre



Saint Cado.

eux n'ont jamais mis le pied en Armorique. Tout réfugié, tout exilé emporte les souvenirs de la terre natale. En arrivant en Armorique, le souci des émigrants fut de rappeler les protecteurs de la patrie ancienne afin que leur sauvegarde demeurât. La seconde génération, puis la troisième à qui furent racontées les histoires de ces vieux saints, en vinrent tout naturellement à croire qu'ils avaient accompagné le grand-père ou l'arrière-grand-père, qu'ils avaient monté les mêmes barques...

Le nombre de ceux qui étaient passés en Armorique était vraisemblablement minime, tandis qu'au contraire celui des saints qui ont voyagé ainsi dans les souvenirs, dans la pensée des émigrants est incalculable. Quand on étudie les sources hagiographiques : vie de saint Samson (vers le *viii<sup>e</sup>* siècle), de saint Guénolé, écrite vers 880 par Uurdisten, abbé de Landevennec ; vie de saint Pol-Aurélien, attribuée à Uurmonoc, disciple de Uurdisten, etc... il est frappant de reconnaître en ces récits les traits fonciers du tempérament breton. Ces saints appartiennent à une communauté : c'est la traduction du sens familial, c'est là l'illustration de l'idée de clan, non pas de l'instinct social, car le Celte n'est pas « social », il faut au Breton ce sentiment d'une famille, et si nombreux qu'en fussent les membres, il les rattache à

un ancêtre primitif ; ne parle-t-on pas encore aujourd'hui des cousins à la mode de Bretagne ? Les vieux saints d'Armorique choisissaient les îles côtières pour y établir un petit monastère : saint Pol-de-Léon dans l'île de Batz, là où se trouvent les ruines ensablées de sa chapelle, saint Maudéz avec des disciples près de Bréhat sur une île qui garda son nom, Budoc dans ces parages de Bréhat, et son souvenir s'est maintenu dans les îles au large de Paimpol, qui formaient une enclave de l'évêché de Dol ; saint Cado fondera un petit couvent dans un îlot de la région de Belz ; saint Goal dirigera la communauté de l'île Locoal, sur les bords de la rivière d'Étel ; saint Guénolé s'installera avec ses compagnons dans l'île de Tibidy, avant de se fixer à Landevennec, au fond de la rade de Brest. Au *xv<sup>e</sup>* siècle, un couvent de Cordeliers existait à l'île Vierge, en face de Plouguerneau, un autre à l'île Verte, au nord de l'embouchure du Trieur, un autre encore dans une des Sept-Îles, au large de Perros-Guirec ; il y avait un monastère de Récollets dans l'île Sainte-Catherine, en Loc Miquélic.

A ce sens familial, à cet instinct de clan s'en opposa un autre qui tout de même arrivait à se concilier avec lui : le sens de l'individualisme qui accepte de vivre en commun, mais à condition de vivre dans une cellule ; besoin de solitude, besoin de ne pas subir l'empilement d'autrui sur sa conscience. Ces communautés dont nous parlent les « Vies des Saints » rassemblées par ce délicieux franciscain de Morlaix que fut Albert le Grand (*xviii<sup>e</sup>* siècle) nous sont montrées comme une série de logettes, bien séparées ; au centre s'élève l'oratoire. Chacun construit son logement fait de branchages ou de pierres sèches... on peut encore voir des traces de ces minuscules monastères à l'île Maudéz, à l'île Lavret...

C'est en Bretagne que nous entendons surtout parler d'ermite. Le nom d'« île au Moine » désigne souvent le lieu de leur retraite ; pour le peuple, ermite ou moine, c'est tout un, et l'étymologie ne lui donne pas tort : moine signifie solitaire, et de même anachorète,



celui qui se retire à part. Ces pieux personnages cherchaient la paix du ciel dans la solitude des landes, d'autres la demandaient à la profondeur des forêts, aux îles perdues, loin des hommes. La majesté de la mer leur parlait de la grandeur de Dieu, de sa puissance; leur soif de vie contemplative y trouvait son compte; le vent, les tempêtes répondaient à leur désir d'ascétisme. L'éstran leur fournissait des coquillages et la mince couche arable quelques pauvres légumes, au prix de quel travail! Parfois l'île prit le nom de l'ermite, tel le rocher d'Aron, où s'éleva Saint-Malo; plus souvent on ne parla que de l'« île au Moine ». Avant de fonder le monastère d'Anaurot qui devint Sainte-Croix-de-Quimperlé, saint Gunthiern vécut en solitaire dans les landes orientales de l'île de Groix, et de même Tudy, et de même Guénael, second abbé de Landevennec, qui vint à Groix chercher la solitude; mais hélas! à peine y débarquait-il que les cloches carillonnaient pour prévenir les fidèles qu'un nouvel apôtre arrivait: saint Goustan, au XI<sup>e</sup> siècle, se retire à Hœdic; Rioc se confine sur un rocher, en face du Conquet, y séjourne quarante-trois ans! Les documents authentiques, des traditions dignes de foi nous assurent qu'au XV<sup>e</sup> siècle il y avait encore un anachorète à Cézembre; en 1717, un autre habitait l'îlot Saint-Nicolas dans l'archipel des Glénan. Jusqu'à la Révolution, des ermites vivaient sur les îles de la Rance: île aux Moines et île Notre-Dame.

Presque tous les ermitages ou couvents des îles particulièrement désertées furent délaissés par les moines. Il eût fallu pour continuer à vivre là une foi vive qui n'était plus. Les cordeliers quittèrent l'île Vierge, balayée par les tempêtes et où les légumes ne poussaient pas. Ils se retirèrent de l'île Verte et des Sept-Îles: un moine pourtant eut la force de rester, de ne pas suivre ses frères à Plouguil. Les incursions des pirates poussaient les religieux à l'abandon de monastères dangereusement exposés.

Ce besoin du coude à coude, et en même temps ce sentiment si vif d'individualisme, sont des traits spécifiquement bretons, vécus certes, mais quelquefois trop généralisés dans les vies des saints de Bretagne pour ne pas soupçonner un canevas préparé d'avance: c'est le pays qui les a façonnés, ces saints! Ce qui les caractérise, quand on les envisage un peu en bloc, c'est qu'on retrouve des traits communs; ce sont, par exemple, des itinérants. Et en cela ils sont bien de chez nous. Toutes nos légendes populaires nous montrent ainsi nos saints voyageant pour le plaisir de partir. C'est uniquement un goût d'itinérance qui éloigne Cado de son île. Maudez, après avoir longtemps prêché de sa « chaire d'épine blanche » en Lanmodéz, être demeuré dans son île, entraîne à sa suite, à travers la Domnonée, les foules qu'il catéchise. La trace de leur passage dans le pays est attestée par des oratoires, des croix, des fontaines qu'ils ont consacrés ou fait jaillir, dont l'eau guérit les plus diverses maladies, purifie tout, jusqu'à l'âme des défunts. Un ange est venu dire à la plupart: « Ne reste pas ici... embarque-toi... » Le bateau dont ils se servent, c'est un sarcophage en pierre, datant de l'époque gallo-romaine dont nous, qui sommes un peu renseignés, savons l'âge plus que les légendes: saint Budoc, pour affronter les vagues, utilise l'auge de pierre dans laquelle il reposait ordinairement, et son bâton d'anachorète remplace le mât qui soutient la voile. En une seule nuit saint Malo, sur une barque mystérieuse, arrive du pays de Winchester à la cité d'Aleth. Le menhir couché de Kergatouarn, dans l'île de Groix, c'est l'esquif de schiste qui porta saint Tudy. Beaucoup de nos bienheureux marquèrent l'emplacement de leur débarquement ou de leur premier séjour sur les rochers « devenus tendres comme cire molle » par l'empreinte de leurs genoux, de leurs pas. Dans l'île Saint-Gildas, un rocher qui passe pour avoir été le lit du saint porte l'empreinte très exacte d'un corps. Le cheval de ce même saint Gildas a laissé la marque de son sabot sur le littoral de la presqu'île de Rhuy et à Houat: on sait que le saint, grand protecteur des chevaux, doit cette prérogative aux exercices de haute voltige qu'il accomplissait quotidiennement en faisant sauter sa monture de Rhuy à l'île de Houat. On connaît la chaussée de pierres énormes qui relie l'île Saint-Cado à la terre ferme. Elle est l'œuvre du diable qui la cons-

truisit en une nuit. Le saint lui avait promis pour salaire le premier individu qui passerait sur la chaussée; ce fut un chat. Le diable furibond s'apprêtait à détruire son travail de cyclope; Cado l'arrêta mais, dans son élan, il glissa et la marque de son pied — la glissade de saint Cado — se voit fort bien sur le roc, derrière une grille.

Chacun dans sa détresse se tourne vers les saints, puissants thaumaturges. On les prie de délivrer le pays des malfaisances du Malin, des bêtes fabuleuses qui le hantent. La lutte menée contre le paganisme est symboliquement figurée par la destruction de dragons, de serpents. On se rend à l'ancre du monstre, on lui commande de sortir. Une bête effrayante apparaît: longue de plusieurs toises, au corps recouvert d'écaillés, aux yeux fulgurants, à la gueule énorme et spumescence. Bravant le danger, le saint s'approche, passe son étoile au cou du monstre, conduit l'animal ainsi dompté sur une falaise du haut de laquelle il le voit se précipiter dans les flots. On montre dans la partie nord-ouest de l'île de Batz, au-delà du phare, le Toul-ar-Serpent (trou de serpent) où saint Pol mena le dragon qui désolait l'île; et l'étoile qui lui servit est précieusement gardée dans la sacristie de l'église. C'est en réalité un curieux tissu oriental, probablement du XI<sup>e</sup> siècle, dont le dessin, uniformément répété, figure deux cavaliers affrontés portant faucons au poing et accompagnés de chiens. Saint Cado purgea son île d'un nombre infini de serpents — et de même saint Budoc, à l'île Verte en Bréhat: c'est depuis ce temps-là que la terre de l'île Verte appliquée sur la morsure des bêtes venimeuses écarte le danger, guérit le mal.

La dévotion aux saints est un des traits marquants de l'âme bretonne. Elle s'affirme dans la toponymie (quartier Loqueltas-Saint-Gildas, en Ouessant) dans les innombrables chapelles, les usages élégants, d'autres bâties de brique et de broc avec des murs énormes, un toit lourd d'ardoises qui descend jusqu'au sol... dans la statuaire, dans les assemblées populaires.

Dans les Côtes-du-Nord, les îles Sainte-Marie (sur la côte du Penthièvre) et Itron-Varia « Madame Marie » (en Plougrescant) entre bien d'autres lieux dits, sont des témoins de la dévotion mariale. Les Loc Maria (oratoire de Marie) ne se comptent pas. Marie est honorée sous différents vocables; à l'île d'Arz: Notre-Dame de la Nativité; Notre-Dame de l'Espérance à l'île aux Moines (golfe du Morbihan); à Hœdic: Notre-Dame la Blanche; à Houat: Notre-Dame de Confort. Sur la côte de Locmaria, en Belle-Île, un navire hollandais, démâté, avait fait naufrage. L'équipage huguenot, n'hésita pas à jeter bas un des ormeaux qui ombrageaient la vieille église romane: l'arbre coupé se recourba, se tordit, devint inutilisable. Les Bellilois ne doutèrent pas que le prodige était dû à leur Madone: ils la nommèrent « Notre-Dame-du-Bois-Tors ». La petite île Sainte-Anne, en Saint-Pol-de-Léon, évoque la dévotion de tout breton envers la Mère de la Vierge, devenue primordiale depuis 1625, date des apparitions à Yvon Nicolazic, du village de Pluneret dans le Vannetais. Saint Michel se réserve les hauts lieux, détrône le Mercure gaulois, et il serait surprenant que le nom de l'Archange ne se retrouvât pas dans nos îles — tous ces « Monts Saint-Michel » en Bretagne... — L'abbaye du Mont-Normand ne fut pas étrangère à la propagation du culte: îlots Saint-Michel en Erquy, en Douarnenez, dans la rade de Lorient. L'ancienne île du Mont-Dol était vouée à l'Archange... et des chapelles en son honneur se dressent à Bréhat, à Ouessant, à Belle-Île. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, le pardon de l'île Saint-Michel en Lorient était encore fréquenté, et l'assemblée populaire est toujours importante, le 29 septembre, à l'église de l'île-aux-Moines et au Mont-Dol. Les saints bretons sont les grands amis des oiseaux et des animaux: dans une des îles où il aborde, les goélands accueillent saint Brandan par des cris joyeux, un roitelet fait son nid dans la coule de Saint-Malo. À l'île Saint-Gildas (en Penvenan) un pardon se tient le dimanche de la Pentecôte. Le saint y est invoqué pour les chevaux. On s'y rend à cheval de très bonne heure; on regarde comme un honneur d'y arriver le premier et souvent l'on n'attend pas que la mer, complètement retirée, ait laissé le passage libre et sans danger. Puis, après les dévotions, les pèlerins font manger à leur monture un morceau de pain dont on a frotté le

piéd du saint. La toponymie nous a permis cet aperçu sur l'agiographie d'Armorique et sur la vie cénobitique.

Le nom breton de l'« Ile-aux-Moines » dans le golfe du Morbihan ne parle que d'« un » moine; prenons garde qu'ici il ne s'agit aucunement d'un ermite, mais de l'intendant de l'abbaye de Redon qui reçut en cadeau cette île de Crialeis. Nous tenons là une signification nouvelle de ces « îles aux moines »; le terme, cette fois, souligne l'appartenance beaucoup plus que la résidence.

Quantité de chartes nous apprennent qu'au lieu d'aumônes à la sébile, ce sont des terres, des revenus fonciers qu'on aliénait en faveur des abbayes : de puissants seigneurs querelleurs, à l'âme noire, tiraient ainsi des traites sur l'éternité, se munissaient pour leur pardon de la prière des moutiers. Ce fut une griserie dans l'émulation, dans cette volonté de donner : et c'est ainsi que presque toutes nos îles bretonnes furent à un moment de leur histoire fiefs d'abbayes ou terres d'évêques. Le monastère déléguait sur place quelques-uns de ses religieux : l'œil du maître. Le supérieur portait le titre de prieur, d'où vint le nom de prieuré donné à cette filiale d'abbaye. Non loin du couvent s'élevait une chapelle où les moines célébraient la messe, récitaient l'office; dans les temps libres, ils se livraient aux travaux manuels, surveillaient leurs cultures; ces prieurés sans charge d'âmes s'appelaient prieurés simples. Quand les moines acceptaient la charge d'une paroisse, le prieur devenait « recteur », et comme tel, gouvernait l'église, administrait les sacrements, et recevait en retour les dîmes de tous les grains. Ces prieurés à charge d'âmes s'appelaient des prieurés-cures. A leur humble rang ces religieux prolongeaient là le rôle que l'abbaye-mère s'était assigné : agents de science, d'agriculture, d'art, de pédagogie, d'hospitalité, de thérapeutique... Nous ne donnerons ici



Ile Saint-Gildas. Procession au Pardon des chevaux.

Cl. A. Hamonic.



Ile Saint-Gildas. Pardon des chevaux. La bénédiction des bêtes.

Cl. A. Hamonic.

que quelques exemples de ces îles, terres d'abbayes ou d'évêchés, en suivant la côte de Cancale à la Loire : Dans les environs de Saint-Malo, l'île des Ebihens jusqu'à la Révolution appartient aux moines de Saint-Jacut-de-la-Mer. Elle fut achetée le 29 avril 1791 pour 2.000 livres, par Jean-Michel, négociant à Saint-Malo. En Ploubazlanec, en face du hameau de Perros-Hamon, sur l'îlot Charo-Enès (l'île aux cerfs) s'élevait un des monastères les plus riches du pays : l'abbaye de Saint-Rion. Alain d'Auvaugour, comte de Penthièvre, de Goëlo et de Tréguier, entre 1184 et 1189, y installa des moines Augustins. En 1202 les Augustins étaient remplacés par les Prémontrés de l'abbaye de Beauport. Le Verdelet avec sa chapelle Saint-Michel aujourd'hui détruite, encore mentionnée dans un aveu du XVI<sup>e</sup> siècle, était un prieuré de la Roche-Tanguy donné en 1132 par l'évêque de Saint-Brieuc aux moines de Saint-Martin de Tours. Bréhat était à l'abbaye de Lehon, puis à Beauport; Béniguet, à Saint-Rion. Lors de la rédaction du cartulaire de Saint-Sauveur de Redon, l'île Grande était dans les possessions de ce monastère, et de même la petite île Saint-Sauveur, en Pleumeur-Bodou, qui garde le vocable de l'abbaye-mère. L'île de la Comtesse et ses pêcheries (en Saint-Quay-Portrieux) étaient biens des moines de Lehon. En 1567, les religieux de Bégard revendiquaient la propriété des Sept-Îles et de l'île Thomé qui leur fut reconnue lors de la réformation du duché et confirmée le 26 juillet 1740. Dans le Finistère, l'île d'Ouessant avait été acquise en 1596 de l'évêque de Léon par la maison des Rieux. L'abbaye de Landevennec possédait des îles de la rade de Brest :

île Térénez (en Rosnoëen), l'île Tibidy (en L'Hôpital-Camfrout). Les Glénan (en Fouesnant) appartenaient à Saint-Gildas de Rhuys qui en conserva le haut domaine jusqu'à la Révolution. Dans le Morbihan, l'île d'Arz était partagée entre le prieuré Notre-Dame dépendant de Saint-Gildas et le prieuré Saint-Georges relevant de l'abbaye de Moniales de Saint-Georges de Rennes. Pendant trois cents ans, les religieux de Rhuys remplirent à Hoedic les fonctions pastorales, et de même à l'île de Houat. Au début du XI<sup>e</sup> siècle, un descendant des Normands, Gurki, était propriétaire de l'île de Locool. Il consentit à donner l'île et ses dépendances à Saint-Sauveur de Redon. Cette donation faite en 1037 fut confirmée par le duc Alain III. Belle-Île releva de Redon, puis de Sainte-Croix-de-Quimperlé. C'est à Sainte-Croix-de-Quimperlé que Huélin, seigneur d'Hennebont, fit don, en 1037, de l'île de Tanguethen ou Saint-Michel, dans la rade de Lorient et de l'église Saint-Gunthiern, dans l'île de Groix. A cette même abbaye, Alain IV, en 1089, donna l'île de Saint-Cado, dans la rivière d'Étel. Cette liste ne vise pas à être complète...

C'est au moment de la Révolution que les îles des moines passèrent aux mains des laïcs. Il y a aux archives du Finistère (B. 1667) une curieuse déclaration du Roi concernant les îles et îlots de Bretagne. Par édit du mois d'avril 1683, le roi avait confirmé en propriété des îles... atterrissements... droits de pêche, péages, etc., les sujets qui prouveraient leurs droits par titres antérieurs à l'année 1566. Il réunissait au Domaine les îles dont les possesseurs ne présenteraient aucun titre valable. Sur la remontrance des Etats de Bretagne qui attestèrent l'impossibilité de fournir des titres antérieurs à 1556, le roi confirma en leurs droits tous les possesseurs des îles, en août 1689.

De nos jours, des particuliers possèdent parfois toute l'étendue d'une île. C'est dans son domaine d'Ilic (en Penvenan) qu'Ambroise Thomas composa *Mignon*. L'île Saint-Gildas appartenait au célèbre docteur Alexis Carrel († 1944); il aimait poursuivre là ses études de physiologie, y goûter le repos, y recevoir des amis. L'aviateur américain Lindbergh y séjourna. C'est dans cette île Saint-Gildas, ouverte à tous avec une libéralité charmante, que Carrel dort son dernier sommeil... Chateaubriand, au Grand-Bé; Pierre Loti, à Oléron...; singulière attirance des îles...

A part ces propriétés d'exception, le domaine insulaire, dans son ensemble, est entre les mains de trop nombreux propriétaires. Le morcellement est intense; cette situation appelle un remembrement, à peine commencé ici ou là : à Groix par exemple. La parcelle moyenne, à Groix, avant remembrement, était de 3 ares 1 centiare. Il ne s'agit pas de terrain réservé au jardinage, mais bien de solages où l'on fait venir des céréales et des pommes de terre. Ce qu'Anatole Le Braz rapportait de Belle-Île peut se constater à Houat, Hoedic, dans les îles du Golfe du Morbihan : « Le notaire me dit l'extrême morcellement des héritages : chaque enfant veut avoir une parcelle de chaque champ, de chaque pré, de chaque lande... Il est impossible d'y voir clair au cadastre... D'autant qu'on ne fait pas d'acte. Un arpenteur vient de Palais, où ils sont quatre ou cinq à faire ce métier, ou bien on prend l'instituteur du village : celui-ci a mesuré les parcelles revenant à chacun, les inscrit sur un papier quelconque, et c'est tout le titre de propriété, où il est simplement porté qu'un tel a tant dans le bout nord, tel autre tant dans le bout sud. Il y en a qui arrivent avec ces papiers sans valeur chez le notaire pour lui emprunter de l'argent sur hypothèque. » Cet état de choses est lamentable. Le remembrement a comme but de préciser l'identification des parcelles et de leurs propriétaires : savoir exactement ce que l'on possède, remédier à la dispersion des terres appartenant au même individu, réduire les excès du morcellement, en tenant compte de la situation démographique qui conduit inéluctablement au morcellement.

A première vue, il vient à l'esprit que les insulaires puisent leur subsistance dans les richesses de l'océan et que la population des îles bretonnes est surtout formée de pêcheurs. Il est vrai, des îles, comme Sein, vivent essentiellement de la mer; mais ne généralisons pas.





Le Verdelet à mer basse.

*Cl. La Cigogne.*

Et de même que les procédés de la pêche et son objet diffèrent d'une île à l'autre, l'activité des habitants concentre parfois son effort sur la production végétale : il existe en Bretagne des îles agricoles : il faut y insister un peu.

La pêche est avant tout l'affaire de la côte atlantique, depuis cinquante ans surtout, et le contraste est vif aujourd'hui entre l'Armor septentrional et l'Armor du sud. Au nord, décadence de la grande pêche sur les bancs de Terre-Neuve et d'Islande ; les Bréhatins y participaient. La pêche sardinière, florissante au XVIII<sup>e</sup> siècle, réussissait à alimenter trois presses que des marchands de Roscoff, en 1728, avaient établies. Sieck n'a plus qu'une dizaine de barques. L'ostréiculture était à peu près morte dans les parages de Cancale vers 1860, alors que dans le golfe du Morbihan elle commençait son essor. La création, en 1927, du port de pêche de Lorient-Keroman a décidément rompu l'équilibre entre les deux façades maritimes de la Bretagne. Les plateaux des Côtes-du-Nord ont des aptitudes agricoles inconnues du Léon, de la Cornouaille, du Vannetais et du pays de Guérande — c'est dans ces régions que nous trouvons des insulaires-paysans ; pêcheurs à leurs heures, certes, mais surtout cultivateurs.

Des textes, assez rares il est vrai, prouvent qu'on pêchait la sardine en Bretagne au XIV<sup>e</sup> siècle, et que l'emploi de la « presse » était général au XVII<sup>e</sup> siècle. On sait que la sardine se corrompt très rapidement et ne peut être expédiée sans avoir subi une préparation ; après avoir été laissé quelque temps dans le sel, puis soigneusement lavé, le poisson était placé dans des barils où on le pressait pour en faire sortir l'huile qui eût amené la putréfaction. Des presses existaient à Belle-Ile, à l'île Tudy, en 1778. D'autres sardines, les sorettes, étaient fumées comme les harengs saurs, d'autres « anchoisées », c'est-à-dire conservées dans une



Abri de goémoniers.

Cl. P. Dubois.

sauce semblable à celle qui était employée pour les anchois. Certaines traditions assurent que le procédé de l'anchoisage aurait été enseigné aux Bretons par des marins provençaux que le surintendant Fouquet avait fait venir à Belle-Ile. En 1664, le P. Toussaint de Saint-Luc constatait la prospérité sardinière à Belle-Ile. « Les habitants s'adonnent entièrement à la pêche, entr'autre des sardines dont ils font un grand commerce, les transportant en Espagne... » A l'heure actuelle la flottille des sardiniers — pinasse à moteur et son annexe — se dissémine tout au long du littoral de Brest à Saint-Nazaire; les havres des îles, comme les ports du continent, abritent des sardiniers; c'est Belle-Ile qui arrive en tête, et des îlots, comme l'île Tristan, près de Douarnenez, sont utilisés pour l'installation d'usines de conserves.

La pêche du thon blanc (germon) est particulièrement caractéristique de l'Armor méridional. Parmi les insulaires, les groisillons pratiquaient cette pêche vers 1880 sur des chaloupes pontées, plus fortes que les sardinières, remplacés plus tard par les magnifiques dundees thoniers, encore peu motorisés, si beaux à voir, avec leur voilure bien comprise, leurs tangons déployés.

On sait que la mer vive et les fonds rocheux sont les conditions exigées par la vie des crustacés. Parmi les îles bretonnes, ce sont celles du Finistère qui s'adonnent surtout à ce genre de pêche. Au milieu de récifs innombrables, les homardiers de l'île de Sein se trouvent à pied d'œuvre. Le homard vit dans les roches sous-marines proches de la côte. Il se prend à l'aide de crocs et de casiers d'osier ou de châtaignier. Les pêcheurs de Sein emploient les heures d'hiver à la confection de ces engins; ils fréquentent les parages des îles Glénan : l'île Saint-Nicolas qui offre le mouillage le moins inhospitalier est le centre commercial de l'archipel. Des agents de maisons de crustacés y vivent toute l'année avec leur famille... Un grand vivier de pierre datant de 1870 peut contenir 10.000 kilos de crustacés.

Si la pêche au homard est une pêche côtière, celle de la langouste est une « pêche au large ». En Bretagne, les pêcheurs vont au large des Glénan, de l'île Vierge, d'Ouessant, de la chaussée de Sein, vers Ar-men, pénètrent en Manche vers Triagoz et les Sept-Îles. La période de grande activité va de juin à septembre.

Les crustacés mineurs, comme la langoustine, se trouvent en masses parfois très denses, aux alentours des Glénan et de Belle-Ile, mais les insulaires ne pratiquent guère cette pêche de la langoustine. A Houat et à Hédec, la pêche des crabes à l'aide de casiers, se fait à longueur d'année. La crevette intéresse les pêcheurs de Hédec, et du golfe du Morbihan. La récolte est dirigée sur le Croisic et Quiberon. La coquille Saint-Jacques est pêchée à Palais, l'hiver. Les palourdes qui aiment le sable et la vase granuleuse, les bigorneaux qui vivent et circulent dans l'herbier des vases sont recherchés à l'île Tudy et dans les îles du golfe du Morbihan. Les pêcheuses se chaussent de sabots à planchettes. Le bedja ou chiffeau, nommé encore « pisse-en-l'air » se pêche avec de fortes pelles à quelque trente centimètres dans le sable ou la vase. Le centre d'exploitation est aussi l'île Tudy; le praire se trouve sur les fonds sableux des Glénan. On pratique l'ostréiculture dans la Rivière d'Auray où les parcs d'élevage s'étendent jusqu'à deux kilomètres en aval de cette ville et dans la partie occidentale du golfe du Morbihan avec Larmor, Baden, Arradon, l'île-aux-Moines, l'île d'Arz, le Logeo en Sarzeau.

Nous venons d'évoquer les pêches spéciales à diverses îles. Il va sans dire que les insulaires ramènent pêle-mêle toutes sortes de poissons : congres, qui séchent à Sein à longueur d'été en vue des jours durs de l'hiver; rougets, vers l'île Tudy et dans le Morbihan, maquereaux dans la Manche, aiguillettes dans les parages de Groix, muets vers la Pointe du Raz...

La récolte des algues marines et les industries qui en dérivent, préparation de la soude et de l'iodo, occupent les insulaires bretons depuis Bréhat jusqu'à la Vilaine. Le terme de



Goémoniers.

Cl. P. Dubois.

goémon désigne l'ensemble des algues. Certaines îles, comme Sein, Molène, Ouessant, Batz, Bréhat, dénuées par la violence des tempêtes, ne seraient pas habitables sans les inépuisables réserves de combustible que leur fournissent les amas d'herbes de mer rejetées sur leurs bords : c'est le putès ou goémon d'épave, formé des algues brunes et des zostères, que la législation distingue du goémon de rive et du goémon de fond, et dont la récolte est libre en tout temps. Le goémon de rive ne peut être coupé qu'à certaines époques déterminées et sous certaines conditions. Sa valeur marchande est bien supérieure à celle du goémon d'épave, et l'agriculture le recherche avec raison comme un amendement de premier ordre. C'est le goémon noir constitué surtout par des fucus, excellents pour le fumage du sol, et le goémon blanc ou lichen que l'on recueille de mai à octobre, à usage médical et alimentaire. Enfin le goémon de fond se fauche sous la mer, lors des grandes marées : les cendres de ses laminaires fournissent la soude et l'iode; on l'utilisait jadis pour la fabrication du verre à vitre. De modestes établissements fondés par des verriers de Normandie existaient aux Glénan et à l'île Maudez. Le principe que le « goémon de jet » appartenait au premier occupant recevait une dérogation curieuse en ce qui concerne l'île de Batz. Des lettres patentes de 1581 et de 1587, qui n'étaient probablement que la confirmation d'actes antérieurs, avaient exonéré de tous les impôts « les cent à six vingt mesnagers... habitants de l'île de Batz-paul... » pour les déterminer à continuer à habiter cette île « environnée de la grande mer sur le passage d'Espagne, Angleterre, Flandres et autres royaumes étrangers, subjecte ordinairement à l'incursion et invasion des ennemis et pirates qui l'auroient par plusieurs fois pillée et ruinée... » Un arrêt du Conseil d'Etat du 30 juin 1687 accorda une nouvelle faveur aux insulaires en leur confirmant le privilège de recueillir tout le goémon jeté sur les côtes de leur île. Les habitants des paroisses continentales essayèrent plusieurs fois d'attaquer les droits des insulaires, mais furent toujours condamnés. Les privilèges de Batz ont été reconnus par les tribunaux en 1844.

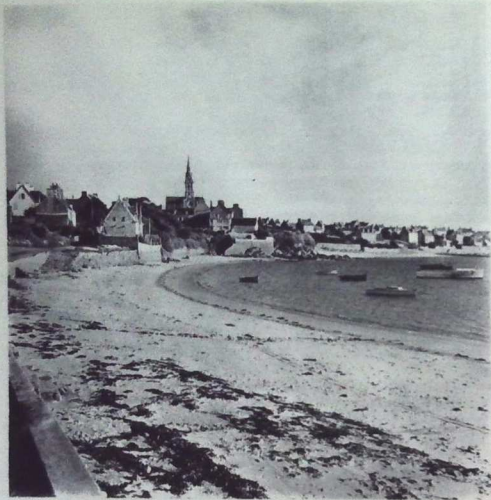
Les marées d'été sont par excellence les marées du « jargot », sobri-

Ouessant. Four de goémoniers.  
Cl. Toulgnot. Musée National des Arts et Traditions populaires.

quet donné dans le Trégorrois et le Penthièvre au « *chondrus crispus* » goémon blanc, lichen et chicorée de mer. De Trélevérn à Trébeurden les barques de pêche sont nolisées pour la cueillette. On borde un bout de toile, le jusan et le vent d'amont aidant, on est en deux heures au quartier général des jargoteurs : l'île-aux-Moines, la plus importante des Sept-Îles : là sont le phare, le fort et les anciennes casernes. Sous leur fourrure d'herbes rousses, les autres îles Bono, le Cerf, la Plate, les Costan se sont rassemblées des quatre coins du vent, comme à l'appel d'un invisible berger, et ne forment plus qu'une houle de toisons. Seules, les îles Melban et Rouzic, séparées par une fosse profonde, restent à l'écart du troupeau. Accroupies sur la mer qu'elles surplombent de 35 mètres, elles tendent dans la même direction leur échine de monstres, leurs puissants mufles de granit. Tous les havres de l'archipel sont animés, remplis de chaloupes et de gabares : Porz-Nevez, Porz-Coz, Porz-Don. Les goémoniers des Sept-Îles viennent de Plouguerneau, de Plouescat, de Landéda. Ils arrivent en mars et demeurent là jusqu'en automne. Chaque barque jaugeant de cinq à six tonneaux glisse vers les champs d'algues que l'on repère à la coloration de l'eau. Le patron, à l'avant du bateau, tient une perche munie d'une faucille et « guillotine » toutes les algues qu'il peut atteindre. Le matelot, à l'arrière de l'embarcation, les ramasse à l'aide d'un rateau. On fait subir au harpon un mouvement de rotation pour faciliter l'enroulement, en hisser davantage à bord de la « plate » goémonnière. Dès que le bateau a fait son plein, il se libère en vue d'une nouvelle récolte. Il peut faire ainsi trois ou quatre fois la navette à chaque marée. C'est une des pêches les plus dures ; l'effort courbe les hommes sur le bord du bateau pour discerner les fonds, il faut dans cette pose exténuante se débattre avec la « guillotine » contre la paroi des rochers, rattraper les touffes glissantes qui vont échapper à la faucille, unir la dextérité à la force pour remonter à la surface de volumineuses et pesantes charges. Sur les rochers où les femmes se livrent à pied sec à la coupe du goémon de rive, les hanches saillent, les échine ploient sous les larges sacs gonflés à crever. Puis commencent les opérations de séchage; le terrain est soigneusement choisi : grève de cailloux pour éviter le mélange du sable qui diminue le titrage de la soude; l'herbe rase des landes est bien le meilleur des tapis si l'on possède le matériel de transport, et si l'on consent à vous louer quelques ares de lande. Dans les îles du plateau de Molène où affluent les goémoniers du continent, une cinquantaine d'ares s'y loue 600 francs. A Molène, à Lédénès, les gars de Plouguerneau, de Landéda versent ces sommes à la commune propriétaire de la lande. D'autres îles appartiennent à des usiniers qui les donnent en location. Quéméné est ainsi confiée à un goémonier qui seul dans l'île y possède une maison, et sous-loue à des camarades les landes qu'il n'utilise pas. Les plantes marines sont étalées, retournées, soignées comme les foins dans les prés par les hommes et par les femmes. On se rappelle les vers d'Anatole le Braz dans « *La Chanson de la Bretagne* » sur les fanèuses de goémon :

Silencieusement en longue théorie  
Elles fanent la grève ainsi qu'une prairie  
Retournant le foin roux avec le trident noir...

La plus grande partie de goémon sec est soumise à l'incinération qui donne une substance appelée improprement « soude ». Des pierres plates de granit très dures constituent le fond du four et ses parois, des cloisons forment casiers dans lesquels les cendres, en se liquéfiant, donneront les pains de soude; dans la longueur du four, un caniveau sert à l'allumage du feu de paille et d'ajonc. Les fours en briques, bien agencés, mais coûteux, existent sur la côte du Léon, dans les îles de l'Aber Vrac'h et de Portsall. Ce brûlage crée son paysage particulier. A la plaisante saison, on aperçoit de grandes trainées de fumée jaune épanchues sur la côte comme un brouillard. Dans les éclaircies de ces voiles, des ombres se démentent, des fourches



Ile de Batz.

Cl. La Douzi.

luisent. Les foyers éteints évoquent des cimetières dont on a violé les fosses et dispersé les ossements.

Les pêcheurs-goémoniers s'installent dans des huttes construites à l'aide de pierres, de mottes de gazon et de quelques planches, ou sous des barques renversées, comme à Molène et à Ouessant. Ils dorment dans des hamacs fixés au moyen de crampons. Ils vivent de pain, de beurre, de pommes de terre et de lard. Dure vie, acceptée par l'espoir d'une fructueuse récolte.

Les ilots, les écueils sont pour les goémoniers rivages d'élection. Les domaines privilégiés sont les parages des Sept-Iles, au large de Perros-Guirec, et toute la côte léonarde avec ses îles à fleur d'eau. Le groupe de Molène avec Quéméné, Béniguet, Balanec, Trielen occupe une centaine de bateaux. L'île de Batz, l'île Callot envoient leurs algues à Plouescat. La production de l'île de Sein et des Glénan est pour Kérity et Loctudy...

Ces jours de récolte fiévreuse, depuis des temps très anciens, nos côtes et nos îles les voient se perpétuer dans les mêmes rites, qui ne sont pas toujours pacifiques : criaileries, disputes, interminables procès, voire batailles rangées pour la possession de l'algue engrais. Dans son beau livre : « Aux jardins enchantés de Cornouaille » François Ménez écrit à ce sujet : « Il n'était pas rare, par les nuits de tempête, où le vent et la mer faisaient rage, de voir les habitants des fermes se défier de camp à camp, en venir aux mains, s'attaquer dans des rixes



Dans l'île de Batz.

sauvages à coup de fourche ou de croc. Il n'était point de trop de l'autorité du recteur ou du maire qui circulait à cheval à travers la Palue, pour apaiser les dissentiments et arbitrer les contestations trop brutales... Telle roche, riche pourvoyeuse, devenait l'enjeu d'intrigues ou de procédures qui se prolongeaient parfois pendant un quart de siècle, et qui, d'appel en appel, n'avaient leur conclusion qu'à la Cour de Versailles.

L'exemple d'une île agricole, nous le prendrons sur la côte nord, dans les environs de Morlaix. Entre la pointe de Blosson et les rochers de Madéra s'ouvre le port de Roscoff. A peu de distance vers le large, vous voyez un immense bouclier formé de deux îles d'inégale grandeur : l'île de Batz et Tisaoson, flanquées chacune d'un satellite : l'île Verte et Pighet. Batz est une île paysanne. Ce sont des terriens qui l'ont conquise, des fermiers de Plougoulm, de Sibiril et de Cléder. Il y a quatre-vingts ans l'île ne possédait qu'un seul cheval; aujourd'hui on dénombre quarante charrettes montées sur pneus, des « Satos » comme on dit dans le Léon. Il n'y a sûrement pas autant de bateaux. Les *badkjaned* — ainsi s'appellent les habitants — exploitent des fermes d'un ou deux hectares, et les pommes de terre s'arrachent un mois avant les primeurs de Roscoff; on obtient facilement deux récoltes. La terre est aussi précieuse que celle de Saint-Pol-de-Léon; elle vaut un million à l'hectare. Le véritable potager est au centre de l'île, autour du sémaphore, et entre le sémaphore et le phare : champs bien tracés, bien exposés, bien cultivés où tout pousse comme sous châssis; c'est aux deux extré-

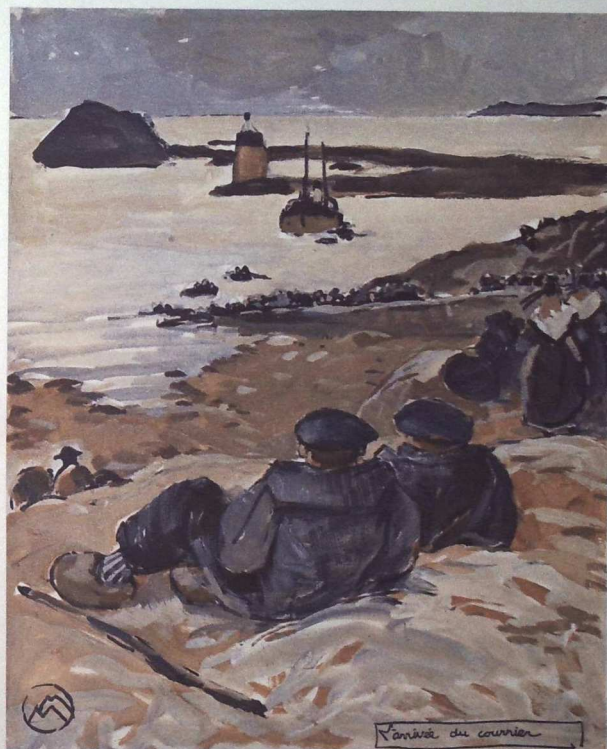


Ile de Batz.

Cl. Le Doari.

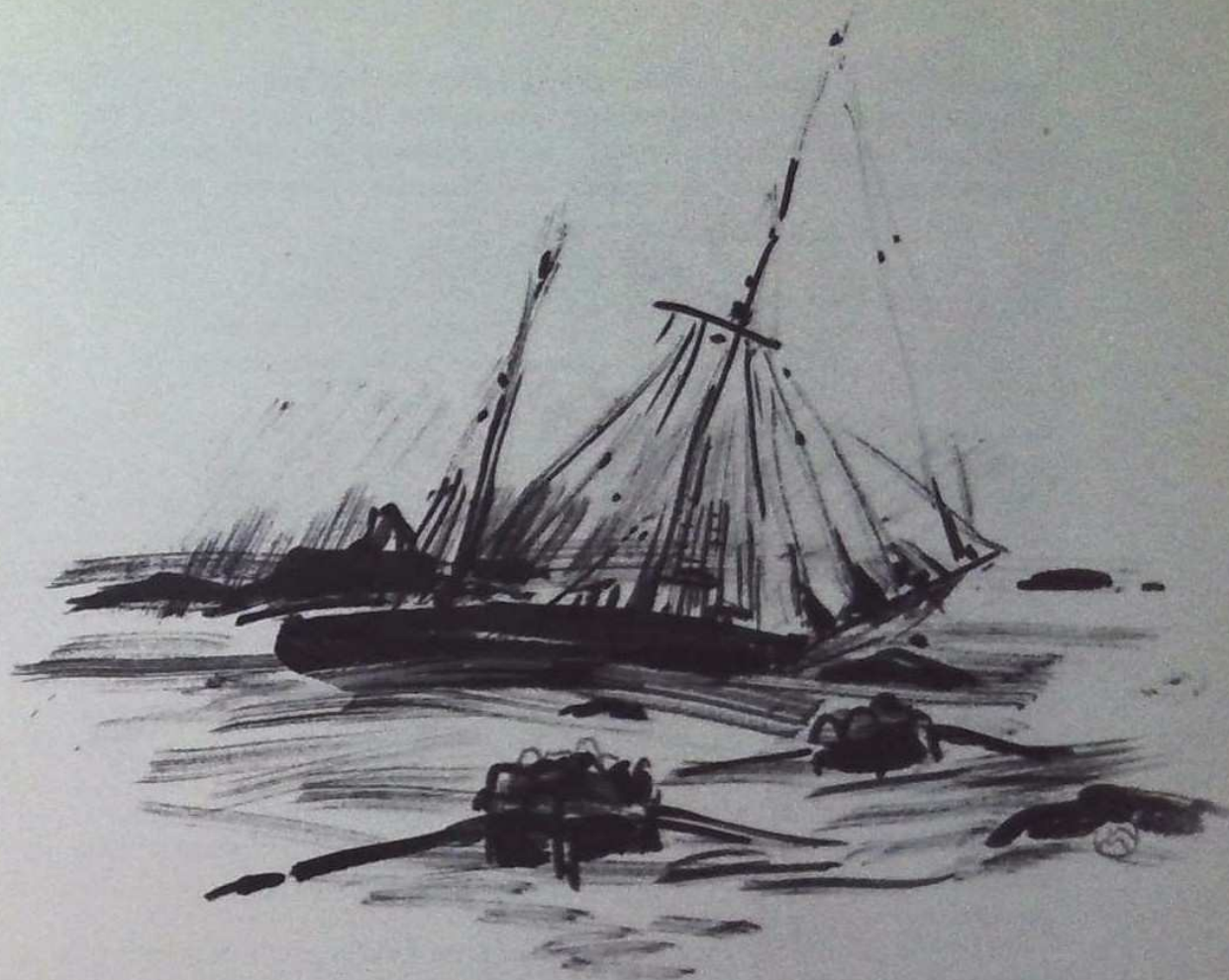
mités de l'île qu'on sent l'échine de pierre et de sable, que la terre devient aride. Le dicton assure qu'on a peine à atteindre Batz et que personne ne veut en sortir. Les paysans du continent, guignant ce pays de cocagne, sont un peu vexés de n'avoir pu s'agréger aux Saout, aux Cabioe'h, aux Dirou de l'île. On coudoie beaucoup de retraités revenus dans la maison natale, exhaussée d'un étage, après honorable carrière dans l'Administration ou dans la Marine de l'Etat. Les 1.200 habitants hébergent aux vacances un millier de touristes résidant, sans compter les excursionnistes d'un jour et les visiteurs entre deux bateaux. Ces migrations et le tourisme font que l'île n'est plus guère bretonne, ni par le dialecte, ni par le costume; c'est une île agricole, et station balnéaire; une sorte de banlieue maraîchère pour retraités.

Très longtemps les insulaires, peu soucieux de respecter les ordonnances royales relatives aux « naufrages, bris, et échouements », abusèrent du droit de bris et se procurèrent des ressources par les pillages d'épaves. C'était montrer beaucoup de candeur que de penser et d'écrire comme le fit le juriconsulte breton Hévin, à la fin du xvii<sup>e</sup> siècle : « Il n'y a pas long-



l'arrivée du courrier





Le naufrage.

temps que les paysans des côtes de Basse-Bretagne n'attendaient pas qu'un naufrage fut consommé pour en faire la déprédation; ils le prévenaient, et la tempête n'avait pas plutôt fait échouer un navire qu'ils y couraient la hache à la main pour l'ouvrir de tous côtés et faire un pillage universel de ce qui se pouvait s'emporter. L'abolition de cette cruauté, qui semblait incorrigible, est un des miracles du Roi... » Sur les côtes de Cornouaille et du Léon, tout concourt à rendre la navigation très périlleuse : innombrables écueils, défaut de bons ports de relâche, barres qui entravent l'accès des rivières, courants violents. Les sinistres, en tous temps, furent fréquents, et la tentation était grande pour les insulaires de profiter de la situation. Les causes principales qui firent persister en Basse-Bretagne le pillage des navires naufragés furent la résistance des autorités locales à la suppression du droit de bris usurpé par les seigneurs, la fréquence des naufrages, la pauvreté et la rudesse des mœurs, la rapacité et l'indolence des magistrats, les lacunes de la législation en ce qui concerne les indemnités et les salaires légitimement dus aux sauveteurs. L'usage du pillage était si fortement ancré que les représentants du Roi se heurtaient à des actes de résistance ouverts. Au mois de décembre 1667, les habitants de l'île Molène s'opposèrent aux perquisitions faites dans les maisons pour retrouver des marchandises provenant d'un navire d'Amsterdam; ils entravèrent les opérations du sauvetage, prétendant que le fermier du domaine royal n'avait rien à voir dans les bris qui arrivaient sur les côtes de l'île; le vicaire et le capitaine de la paroisse étaient parmi les opposants. En 1700, les insulaires d'Ouessant pillèrent un navire chargé de vin, malgré

l'intervention du représentant de l'amiral. Le lendemain l'abbé Tourmel, chanoine de Kersaint, et le recteur d'Ouessant réclamèrent chacun une barrique pour leur part de bris. Tourmel accabla de coups de bâton le malheureux fonctionnaire qui avait refusé d'accéder à cette étrange requête. Voici la traduction d'une invocation populaire recueillie sur la côte de Léon :

« Madame Marie de Molène,  
A mon île envoyez naufrage,  
Et vous Monsieur Saint Renan,  
N'en envoyez pas un seulement. »

Ces pillages sont indéniables; mais l'on a beaucoup exagéré le nombre d'actes criminels visant à provoquer les naufrages. Brizeux (*Les Bretons*, livre IX), malgré son chauvinisme, a raconté l'histoire de lanternes attachées aux cornes d'une vache pour attirer les bâtiments sur les roches fatales. On peut objecter que l'absence de phares rendait toute confusion impossible, et que cette perfidie aurait eu le résultat d'avertir les navigateurs de la proximité de la côte, et de les éloigner vers la haute mer.

Les liens ne tentent plus d'attirer sur les récifs les bateaux en perdition; ils portent secours et donnent leurs soins aux naufragés, mais quand les vagues jettent sur leurs arides rochers des barils de vin, des veltes d'eau-de-vie, du beurre, ils se dédommagent, par de hâtives ripailles, de la longue misère imposée par l'inclémence de la mer et la stérilité de leur sol.

Le sentiment public ne veut se rappeler que les innombrables services rendus aux navigateurs. Personne n'attend plus à la vie des naufragés. Des marins de toutes les nations ont été sauvés grâce aux prodiges de courage et de dévouement accomplis par les liens. Les ports possèdent des canots de sauvetage que montent aux heures de danger d'intrépides équipages.

Et si l'indulgence est encore en nous profondément retirée, que l'on se souvienne des guerres maritimes au cours desquelles les îles bretonnes, par leur position même, eurent beaucoup à souffrir. Le cadre de cette introduction ne permet qu'un rappel rapide de certains épisodes historiques, d'ailleurs assez pittoresques.

Au mois de juillet 1696, l'escadre de l'amiral anglais Russell croisa sur les côtes méridionales de Bretagne et se présenta devant Belle-Ile défendue par une poignée de soldats. Par bonheur, Hervé de la Ferrière, gouverneur de l'île, sut dissimuler à l'ennemi la faiblesse des moyens de défense et inspirer la confiance aux insulaires et à la garnison. La Ferrière abolit les impôts sur le vin et l'eau-de-vie, et minimisa l'importance des effectifs de débarquement. Ce ne fut que danses publiques. Un chroniqueur raconte que le soir venu, le gouverneur fit battre tous les tambours, ordonna d'entonner les chants d'église dont les airs sont les plus élevés, les plus percants; la clameur fut si générale que l'Anglais eut le soupçon qu'on avait fait passer un grand secours dans l'île. Il n'attaqua pas, mais de dépit descendit jusqu'à Houat et à Hédic qu'il ravagea, sans réussir à prendre les tours construites sur ces îles. A la mi-juillet de la même année, un détachement ennemi pillait l'île de Groix, incendia les églises; les Groisillons s'étaient réfugiés sur le continent. Les relations de cette croisière publiées en Angleterre exagérèrent les succès; on imprima qu'à Hédic 1.300 maisons avaient été détruites, alors qu'il n'y avait en l'île qu'un village et 20 maisons. Le Roi fit distribuer 10.000 livres aux habitants de ces îles morbihannaises, et Hervé de la Ferrière fut nommé brigadier d'armée. Sept ans plus tard, l'ennemi réapparait devant l'île de Groix où ne se trouvait aucune troupe régulière. Le recteur Yves Uzel eut recours à un stratagème; Le Royer de la Sauvagère nous en a laissé l'amusant récit : « Le recteur fit paraître dans la partie de la plus élevée de l'île, qui se présente en pente vers le large de la mer, les femmes et les filles, montées sur des chevaux, en rang avec les hommes; et comme on manquait de chevaux, on monta sur des bœufs et



Combat de Belle-Ile, 1759.

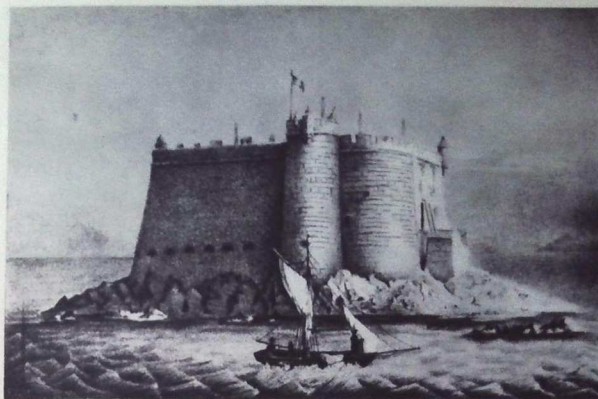
Gravure anonyme. Coll. Hemin. B. N.

sur des vaches. Ces femmes avaient des perruques d'une herbe frisée et noire, fort commune sur le rivage, appelée goémon; des bâtons placés sur leurs épaules leur servaient de mousquets; tout cela joint à des corsets rouges et à des bonnets d'hommes de même couleur qu'elles avaient mis sur leurs têtes, fit une telle illusion que l'amiral Rook, commandant de la flotte anglaise et de 7.000 hommes de débarquement, n'osa faire avancer ses chaloupes, il prit tout ce qu'il voyait en bataille pour des dragons de troupes réglées». En 1746, Houat et Hédic attaquées capitulèrent. C'est alors qu'on développa le réseau de fortifications qui servait de base et de point d'appui à la défense du littoral. Sur un grand nombre d'îles, d'îlots, de presque-îles se dressaient des forts où l'on entretenait des garnisons, au moins en temps de guerre : fort des Rimains (construit en 1778) et Dugesclin près de Cancale; tour des Ebihens (1697) Îles-aux-Moines, l'une des Sept-Îles (vers 1720) Château du Taureau (bâti au xvi<sup>e</sup> siècle, réparé par Vauban en 1680), forts des îles Callot, de Batz, de Cézon, d'Ouessant, de Beniguet; défenses des Glénan (île de la Cigogne), de Groix, d'Houat et d'Hédic (1685), de l'île Dumet (1755) aux environs de l'estuaire de la Vilaine. Les cartes de Cassini indiquent

l'emplacement des retranchements, des batteries, et des forts, trop souvent en mauvais état et insuffisamment armés. En 1741, les six canons de l'île Bréhat étaient sans affûts, et ceux de l'île à Bois, de l'île Tudy étaient bien sur affûts... pourris... Malgré ces lacunes, les efforts du duc d'Aiguillon avaient été fort méritoires; et d'autant plus nécessaires que durant la guerre de Sept-ans les attaques de l'ennemi contre le littoral se multiplièrent. Le 8 mars 1760, Houat fut occupé par les Anglais, l'île Dumet le 4 septembre. La possession de ces îles facilitait le blocus de la Vilaine. Une conquête plus importante fut celle de Belle-Ile qui, attaquée le 8 avril 1761 par une escadre portant 21.000 hommes, résista magnifiquement pendant deux mois. Tout le monde voulait être employé à la défense de l'île et l'on fut obligé de mettre des sentinelles à la porte des fours pour empêcher les boulangers de se porter sur les côtes. Belle-Ile resta sous la domination anglaise jusqu'à la paix de 1763. Pendant les guerres de la Révolution et de l'Empire, les Anglais s'établirent solidement aux îles Glénan qui commandaient les côtes méridionales de Bretagne. Dans d'autres îles, l'ennemi pouvait en toute tranquillité déposer des malades, enterrer des morts, parfois même chercher des vivres à Molène, Sein, Houat et Hédic.

Ces guerres, avec leurs incursions, leurs occupations du sol, ont peut-être contribué à quelque appoint de sang étranger. Aux Bréhatins, de teint fortement olivâtre, aux yeux noirs et luisants, de Quatrefoies reconnaissent tous les caractères du sang basque. On est sûr que Belle-Ile, au XVII<sup>e</sup> siècle, ne se préserva pas assez tôt d'un afflux de sang étranger par l'immigration des familles acadiennes. Chez les Groisillons, la persistance de noms à tournure espagnole — Jégo, Davigo, Magado, Pérès... — fit croire longtemps, avant les travaux de J. Loth, à quelque lignage castillan; le type racial des Iliennes du Golfe — Ile-aux-Moines particulièrement — devrait faire réfléchir les partisans de l'origine autochtone; on sait si peu de choses sur les migrations.

Nous faisons allusion, il y a un instant, aux forts du littoral, la plupart déclassés, dont les ruines ont le mérite d'exciter l'imagination, de faire revivre des pages de l'histoire. Parmi ces forteresses côtières de Bretagne, l'une des plus intéressantes est ce Château du Taureau, construit sur un rocher de la rade de Morlaix, à peu près à égale distance de la pointe de Carantec et de celle de Plouézoch. Il fait partie de cette dernière commune. C'est à leurs frais que les Morlaisiens, après une audacieuse incursion des Anglais en 1532, l'avaient fait construire. Il avait été terminé en 1542 et François I<sup>er</sup>, par un privilège extraordinaire, en avait confié la garde aux habitants de Morlaix et donné le commandement à leur maire. Des remaniements nombreux, la destruction des échauguettes et des créneaux lui ont fait perdre le caractère monumental et l'aspect pittoresque que lui avaient donné les architectes militaires du XVI<sup>e</sup> siècle. Des remparts hauts de quinze mètres l'entourent et limitent une cour intérieure sur laquelle s'ouvrent les casemates et les casernements. Le Taureau ne joua pas de rôle militaire, mais il fut une prison célèbre. C'est un bel exemple d'îles-prisons. On mettait ainsi à profit la difficulté qu'il y a à s'évader des îles pour faire d'un grand nombre d'entre elles des lieux d'exil, de déportation et de réclusion. Cette bastille de Morlaix était une prison terrible : en raison des hautes murailles qui la cernaient, la cour intérieure était un véritable puits. Peu de soleil; par gros temps, les paquets de mer se brisaient avec fracas, s'éparpillaient en embruns au-dessus des batteries, retombaient dans cette cour glaciale. En juin 1738, le Taureau était rempli de détenus, à tel point que le ministre de la Maison du Roi faisait connaître à Madame du Chef-du-Bois, sollicitant l'incarcération de son fils indigne, qu'il n'y avait plus de place disponible. La Chalotais, le célèbre procureur général du Parlement de Bretagne, y fut incarcéré en 1765; sous la Révolution, les conventionnels Romme, Goujon, Soubrassy, Bourbotte. En 1871 : Blanqui, qui connaîtra également la geôle de Belle-Ile. — Belle-Ile sert encore de lieu de réclusion pour de jeunes délinquants, groupés en colonie agricole et maritime.



Château du Taureau, devant Morlaix.

J. Cambry, *Voyage dans le Finistère*, 1835.

Les petites îles offraient d'excellents repaires aux pirates, écumeurs des mers, ou à d'autres terroristes pour y organiser leurs coups de main en toute sécurité. On songe ici à l'île Tristan, en face de Douarnenez, où Guy Eder de la Fontenelle se fortifia puissamment, défiant pendant trois ans les troupes royales, semant l'épouvante dans toute la Cornouaille, pillant les fermes, les châteaux et les bourgs. Au XII<sup>e</sup> siècle, un anachorète, Robert de Locuvan, était seigneur de l'île Saint-Tutuan et de ses dépendances; il devint évêque, et donna l'île à l'abbaye tourangelle Saint-Martin de Marmoutiers, alors en grand renom. Ce monastère y envoya des moines. Mais il y eut tant de colères et d'éclats autour du prieuré, au XIII<sup>e</sup> et au XIV<sup>e</sup> siècles, qu'on fortifia l'île à la suite d'incursions ennemies. Vers 1352, une garnison s'avéra nécessaire, remplaça le couvent; le prieur cessa de résider, et l'île Tutuan s'appela île Tristan. Les dépendances du prieuré étaient situées sur le continent; on les appelait « terres de l'île », en breton « Douar-an-Enez », d'où le nom de Douarnenez. A la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, les troupes royales essayèrent en vain de s'emparer de l'île Tristan où, derrière des murailles formidables pour l'époque, La Fontenelle défiait tout le monde. On sait que ce gentilhomme-brigand pillait Châteauneuf-Le-Faou, Châteaulin, Locronan, mit à mal les bourgs de Pouldavid et de Douarnenez. Henri IV se résigna à traiter avec ce chef ligueur en 1598. Le Roi daigna signer des lettres d'abolition pour tous les méfaits, qualifiés actes de guerre; il reçut même d'Henri IV le titre officiel de commandant de l'île Tristan. De nouveaux crimes appelèrent enfin un châtement. En 1602, La Fontenelle fut roué vif en place de Grève. Le Parlement de Bretagne, orchestrant la voix populaire, sollicita du Roi le démantèlement des défenses de l'île. De fait, en 1602, les fortifications furent rasées, rebâties dix ans plus tard par le baron de Nevet, démolies une autre fois en 1619, rétablies encore en 1624, pour être de nouveau démantelées l'année suivante; tous les matériaux furent transportés au loin ou jetés à la mer.



Ile Tristan (en Douarnenez).

Voyage dans le Finistère, 1835.

L'île Tristan doit indiscutablement son nom, suivant M. J. Loth, au souvenir du Tristan de la légende. L'histoire, on le sait, se déroule partiellement en Armorique où le chevalier se retire et languit d'amour. C'est à Carhaix qu'il épouse la seconde Iseult, Iseult aux blanches mains, fille de Hoel, duc de Bretagne. Et c'est de ses rivages que par deux fois il retourne en Cornouaille vers Iseult la Blonde, sous le déguisement d'un lépreux, puis d'un fou. C'est à Carhaix qu'il rend le dernier soupir, victime de la jalousie d'Iseult la Bretonne, et qu'Iseult la Blonde vient expirer sur le corps de son amant: « Un même jour... lui par elle... elle par lui. » Il faut relire dans la merveilleuse adaptation de Joseph Bédier ce roman de Tristan et d'Iseult; légende vraisemblablement née en Cornwall, de Bretons séjournant en Cornouaille anglaise. Il est très remarquable que le souvenir du roi Marc'h (le roi aux oreilles de cheval) soit si répandu dans le Finistère et dans les parages de l'île Tristan. Cambry avait recueilli la légende près de Douarnenez, en 1794. Dans l'île Chevalier s'élevait un château, en 1425, qui était aux barons de Pont-l'Abbé: il s'appelait « Le Castel du roi Guimarc'h ». C'est à un roi Marc'h que saint Pol-Aurélien aurait en vain demandé la cloche d'argent qui annonçait festins et tournois, cette cloche bientôt disparue et retrouvée par des pêcheurs de l'île de Batz dans la gueule d'un énorme poisson. La cloche est à Saint-Pol-de-Léon! C'est à l'île d'Aval, près de l'île Grande, que reposent, dit la tradition, les ossements du roi Arthur et ceux des chevaliers de la Table-Ronde. Pour les Celtes des deux côtés de la Manche, Arthur incarne l'esprit de résistance contre l'ennemi saxon. Il y aurait un intéressant chapitre à écrire sur les îles bretonnes, terres de légendes.

Beaucoup d'îles bretonnes portent un phare, ne sont guère connues que par lui. C'est au XVIII<sup>e</sup> siècle que l'on accrût le nombre des feux, que des programmes régionaux furent élaborés. Il n'y avait guère auparavant que de modestes fanaux, qualifiés phares, à l'entrée des



Ouessant : Phare du Stiff.

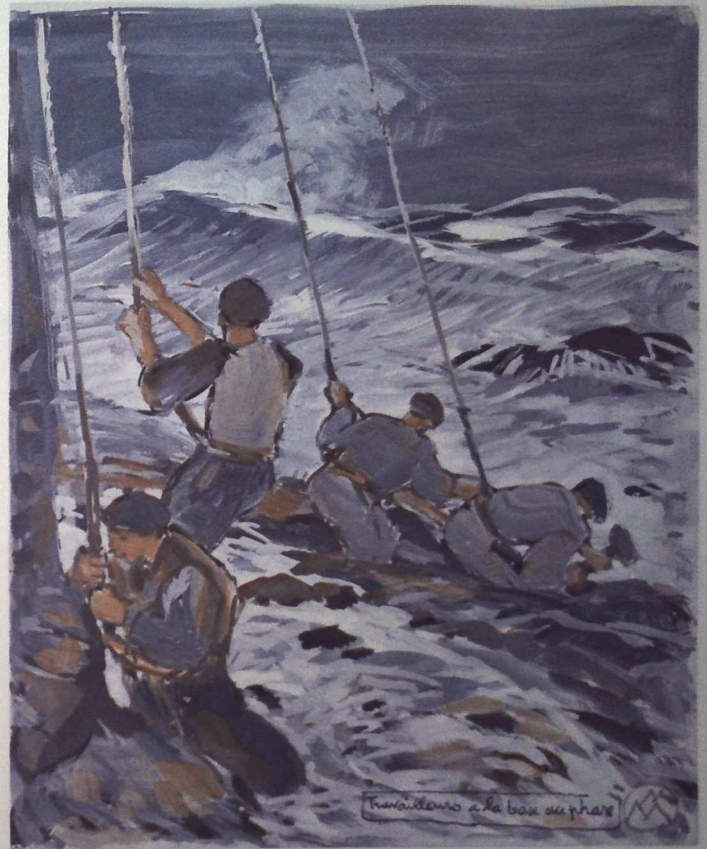
ports. Si le phare du Stiff, à Ouessant, existait dès 1650, celui de l'île de Batz ne fut construit qu'en 1836, à la suite des doléances réitérées des gens de marine. Rien à Bréhat, au XVIII<sup>e</sup> siècle, rien à l'entrée si peuplée d'écueils de la Rivière de Morlaix. Les feux en service étaient fort imparfaits, d'une portée faible, ceux surtout qui étaient éclairés par des lampes à huile; vus de la haute mer, il était malaisé de les distinguer des étoiles ou des lumières de la côte; mieux valait alors quelque vaste brasero, comme à Ouessant, où l'on brûlait du charbon de bois ou du charbon de terre; la lumière était plus vive quand le vent soufflait fort... L'uniformité d'aspect entraînait de dangereuses méprises: le phare d'Ouessant fut confondu avec celui des îles Sorlingues. Ce péril ne fut conjuré qu'aux environs de 1780, lors de l'invention des feux tournants et des feux à éclipses. L'entretien coûtait cher: faute d'argent, en 1717, le feu d'Ouessant n'avait pas été allumé depuis très longtemps. Les gardiens étaient des marins ou des prêtres: les signaux de Molène étaient confiés au recteur de la paroisse, et plus tard, le recteur de Houat sera lui aussi gardien de phare. Il leur incombait le soin supplémentaire de signaler les navires ennemis en vue. Depuis cinquante ans, l'éclairage des côtes bretonnes s'est beaucoup perfectionné: on n'hésita pas à construire de nouvelles tours, comme à l'île Vierge, en Plouguerneau, où l'on peut voir le plus haut phare de France, érigé en 1902, à côté de l'humble feu qui brillait là depuis cinquante-six ans. Il sert de logis aux gardiens. L'entrée de la rade de Morlaix est aujourd'hui bien signalée par les feux de l'île Noire et de l'île Louet. À la pointe du Léon, si déchiquetée, où les rocs crèvent la nappe marine de leurs moignons informes, se lèvent sur les eaux les faisceaux conjugués des phares de l'île Vierge, de l'île Vrac'h, de Corn-Carhai. Loïn, vers l'Est, le phare de l'île Harbour signale les roches de Saint-Quay. Sur les îles de l'Armor atlantique, plus étendues, les phares se multiplient: deux feux à Sein, deux à Ouessant, sans parler des phares en mer, un sur l'île Tristan

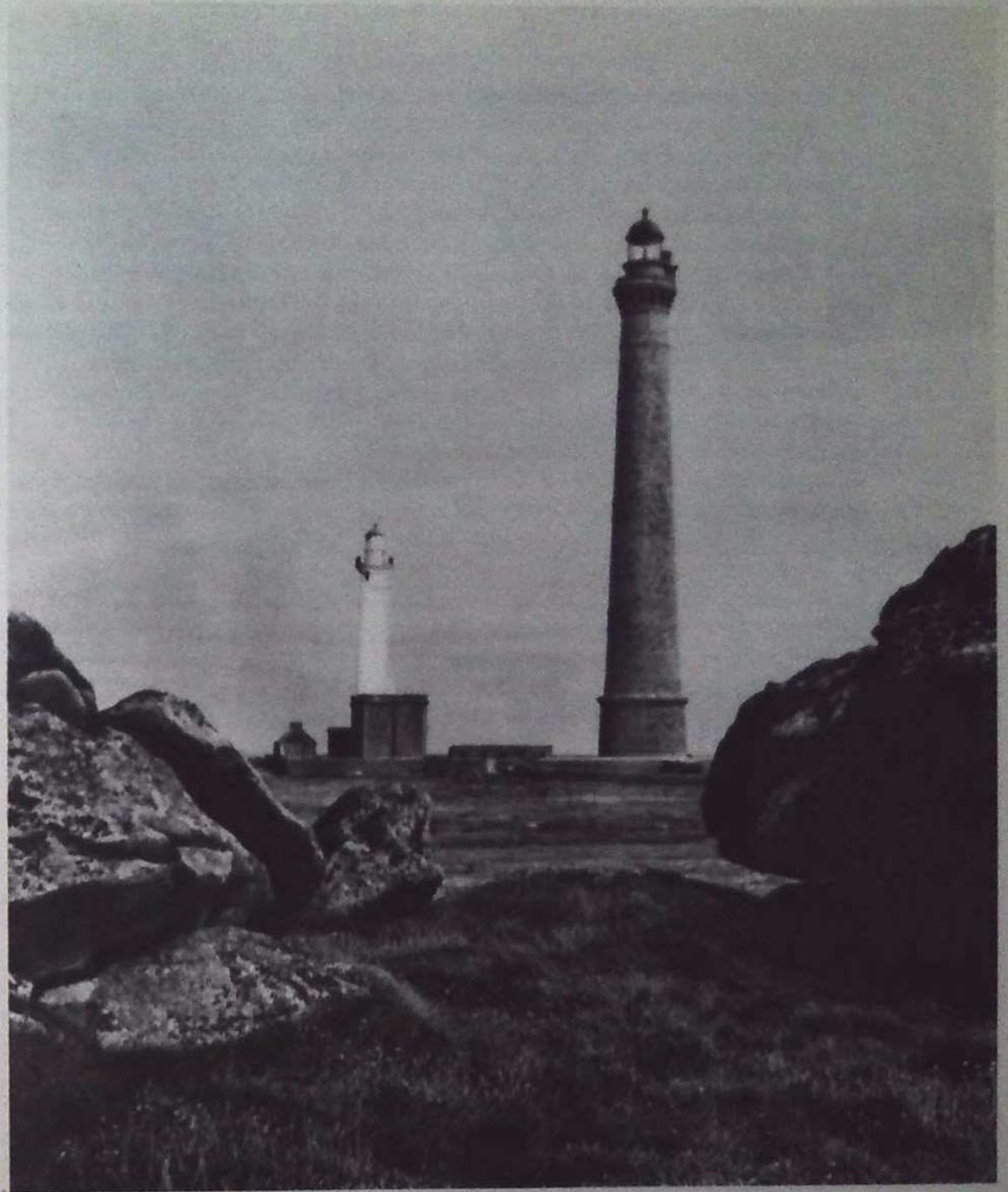
(1857), six à Belle-Ile, en comptant ceux des jetées et des môles, cinq à Groix, deux dans l'archipel des Glénan : île aux Moutons (1879), île Penfret (1838), un feu à l'île de Houat, un autre à l'île Dumet, en Piriac, sur la terrasse du vieux fortin.

Des récifs, en haute mer, que rien ne signalait à l'attention générale sont entrés deux fois dans les annales de l'histoire; quand leur nom, d'abord mêlé aux récits des naufrages, servit plus tard à désigner les tours élevées sur leurs rochers au prix de quels efforts! On construisit le feu de la Teignouse, près de Quiberon, quand le cuirassé « France » eut sombré sur ces écueils... Aux abords de l'île de Sein, les feux légendaires de la Vieille et d'Ar-Men... Une vingtaine de phares isolés en pleine mer forment couronne autour des côtes bretonnes. On ne connaît pas assez toutes les vertus, fort diverses, dont les actes aboutirent à l'érection, à l'entretien, à la vie de ces « maisons du feu de la nuit », comme on dit au pays de Vannes : générosité de donateurs (près d'Ouessant : phare de la Jument (1904-1911), (phare de Kéréon-Men-Tensel construit en mémoire de l'enseigne du vaisseau Le Dall de Kéréon), ténacité des bâtisseurs jamais découragés : Nividic est commencé en 1911, repris en 1919, achevé en 1934; le phare des Birvideaux brille enfin, au sud de Belle-Ile, vingt-cinq ans après le début des travaux (1905-1930). Ces deux derniers feux fonctionnent automatiquement, mais des gardiens sont toujours à leur poste à l'Ost-Pic, au large de Paimpol, à Barnouic, à la Horaine... gardiens discrètement héroïques; un seul exemple entre cent : au phare de la Teignouse survint une avarie de machines; le feu dans la tempête continue à tourner, mais... à la main, pendant sept nuits. Héroïsme des ravitailleurs dont la tâche est comme surhumaine quand on parle du Four, entre Atlantique et Manche, de Tévenec, dans le raz de Sein, des Grands-Cardinaux, vers Houat et Hédic. La visite des phares en mer réserve parfois des surprises charmantes. Aux Héaux-de-Bréhat (1836-1839), seuil franchi, au-dessus duquel court le bandeau à inscription : « Louis-Philippe régnant », qui s'attend vraiment à trouver à l'étage un petit salon avec plafond à caissons, murs lambrissés, fauteuils d'époque? Bien séduisante aussi la silhouette crénelée du phare de la Croix, fièrement planté sur son roc dans le chenal du Trieur. Avant sa destruction en 1944, Roches-Douvres, à seize milles de la pointe de Bréhat, vers Guernesey, était entièrement métallique. Le bandeau de la porte d'entrée portait : « Napoléon III régnant. Paris. 1867 ». Ce phare, en effet, fut monté dans la capitale, et admiré des visiteurs à l'Exposition de 1867. Cette année-là, les plans du phare d'Ar-Men (1869-30 août 1881) avaient été présentés à l'Exposition de Vienne. Les autres feux qui brillent dans la Manche sont d'Est en Ouest : La Pierre-de-Herpin, le Grand-Jardin, le Grand-Léjon, Roche-Gautier, Triagoz; et dans l'Atlantique : Les Pierres-Noires, Le Four (parages du Croisic), La Banche, le Grand-Charpentier.

Au cours de la dernière guerre, grâce aux services français, la plupart des phares en mer purent être sauvés. Sur les îles, l'ennemi fit sauter le phare de Sein, détruisit les coupoles à Batz, à l'île Vrac'h, à Bréhat (Paon et Rosédo), aux Sept-Iles (Ile-aux-Moines)... Avec un magnifique élan, les Ponts-et-Chaussées réussissaient à remettre en marche, dans un temps record, presque tous ces phares gravement endommagés; sur quatre-vingt-douze feux dans le Finistère, quatre-vingt-neuf étaient en état de marche en juillet 1948. Tous bénéficient des derniers perfectionnements de la signalisation.

On a jugé avec raison qu'à la qualité des appareillages doit correspondre cette tenue satisfaisante des édifices qui avait contribué à la réputation des phares de France. Des architectes ont donc collaboré avec les ingénieurs. On peut voir quelques adaptations du style régional à Bréhat, et l'on a composé des ensembles harmonieux avec les bâtiments de machinerie et les logements des gardiens. Ces gardiens, dont la vie est particulièrement austère, dont la rémunération est demeurée modeste, auront un logement plus coquet. Leur standing de vie sera plus élevé, parallèlement aux capacités techniques accrues qu'exigent les appareillages modernes.





Phare de l'île Vierge (haut. 76 m.).

*Cl. Le Doaré.*

Les écrivains et les peintres célèbrent à leur façon l'amour des îles bretonnes, aident à les mieux comprendre pour les mieux aimer. En y séjournant, le charme opère, telle une embrocation subtile; et s'il est vrai qu'une âme n'est jamais en contact avec une autre âme sans lui communiquer sa propre résonance, ils ont eu raison de penser que nous ressentirions à notre tour, grâce à leurs livres, à leurs toiles de maître, cette poésie des races celtiques si bien décrite par Renan; poésie plus qu'ailleurs sensible sur ces terres encore préservées, au bout d'un monde, et d'un caractère si grave où l'on vit sous un ciel voilé dans l'immense émeute des vagues. Les paysages insulaires des environs de Tréguier et de Lannion, à nous

en tenir aux œuvres romanesques, nous les reconnaissons dans *Morgane* et *L'illustré Bobinet* de Charles Le Goffic, dans ses *Contes de l'Armor*; dans *Le sang de la Sirène*, *Pâques d'Islande*, d'Anatole Le Braz; dans *Marées de Printemps*, *l'Arc-en-ciel sur la Domnonée*, par Pierre Guéguen. Ouessant sert de décor à des œuvres de Bottrel: *Chez les filles de la pluie*, titre étrangement ressemblant à celui du roman de Savignon *Filles de la pluie*. Il s'agit d'Ouessant dans le roman de Marie Le Franc: *Dans l'île*; et dans *l'Isletine*, par Navadic. Paul Chack nous a parlé de *l'Homme d'Ouessant* (Du Chaffault) et l'une des dernières études d'Yvonne Pagniez, *Ouessant*, montre bien la ténacité des us et coutumes des insulaires, tels que nous les connaissons par le récit déjà ancien, 1874, de F.-M. Luzel, *Voyage à Ouessant*. Un allemand, Bernhard Kellermann fait vivre les personnages burinés à l'eau-forte de son roman *La Mer* dans le décor sauvage de la même île; à n'importe quelle page du livre on sent instantanément l'inoubliable présence de la mer, la mer coléreuse du Fromrust et du Fromveur. Henri Queffelec, dans *Un Recteur de l'île de Sein*, romance une histoire vraie et nous donne le tableau à peu près exact de ces insulaires fidèles à leurs traditions chrétiennes; ils souffrent de l'absence du prêtre dispensateur des sacrements, seul vrai chef de paroisse... On sait qu'un film célèbre *Dieu a besoin des hommes* suit la trame du roman. C'est à l'île du Loc'h, l'une des Glénan, que Emile Souvestre localisa une de ses plus expressives légendes bretonnes, *La Fée de l'île du Loc'h*. On aura plaisir à la résumer ici: « Houarn, de Lannilis, était le fiancé de Bellah. Sans argent pour entrer en ménage, il se met en route pour chercher fortune, muni de deux reliques que lui confie sa « douce »: la clochette de saint Kalédoc qui sonne en cas de péril, et le couteau de saint Corentin qui détruit les maléfices. Bellah conserve le bâton magique de saint Vouga pour rejoindre Houarn en cas de besoin. Le voyageur arrive à Pont-Aven; il apprend là qu'à l'île du Loc'h vit une fée, la plus riche du monde, car un courant porte à l'étang tous les trésors des navires naufragés. Houarn arrive aux rivages des Glénan, aperçoit un cygne, se laisse entraîner, est hélas! englouti dans les flots où la fée le reçoit dans un palais merveilleux. On festoie, elle l'enjôle, si bien qu'à cette sirène il promet le mariage. Le repas se poursuit et voici qu'on sert un magnifique poisson; tandis que le couteau de saint Corentin fait son œuvre, le poisson, ô prodige! reprend vie, parle, apprend à Louarn que lui aussi fut un fiancé, le fiancé de la fée; pareil sort l'attend. Louarn veut fuir; l'enjôleuse le saisit, lance sur lui son filet magique, le métamorphose en grenouille. A cet instant le tintement de la clochette de saint Kalédoc arrive jusqu'à Lannilis, et Bellah, grâce au bâton merveilleux, a tôt fait d'accourir au Loch'. Elle déploie toutes ses grâces, capte l'amitié de la fée, et sous prétexte d'une partie de pêche, elle s'empare du filet magique, le jette sur la fée, la change en crapaud. Le couteau de saint Corentin rend vite forme humaine à tous les fiancés de la maudite sorcière. Houarn et Bellah, chargés de trésors, regagnent Lannilis, s'épousent; l'histoire ne dit pas s'ils furent pleinement heureux. » Cette légende éclaire l'âme bretonne qui transpose dans la religion, dans la dévotion aux saints secourables, le culte atavique des éléments peuplés de génies redoutables. Idéalisme d'un peuple qui met un saint à chaque fontaine, une légende à chaque étang, à chaque gué, une âme errante à chaque carrefour, un diable à chaque pont.

Belle-Île inspira Flaubert qui lui consacra une vingtaine de pages de *Par les Champs et par les Grèves*. Le volume que A. Le Braz a intitulé *Îles Bretonnes* ne nous parle guère que de Belle-Île. Le roman de Paul Adam *Le Serpent noir* s'y situe, ainsi qu'une œuvre de Jeanne Delacour: *Il était antresfois à Belle-Île en mer...*

Dans *La Mer* Michelet nous a laissé une charmante description des îles du Vannetais, ainsi que Le Braz dans sa *Navigaison morbihannaise*. Parmi les romans dont l'intrigue a comme fond de tableau les rives du golfe, citons au hasard: *Magnificat* de René Bazin; *Grand Louis l'Innocent* de Marie Le Franc; *Patrice ou l'Indifférent* de Martin-Chauffier; la *Terre qui console* de Stéphane Faye.

Le visage original des îles a séduit les plus grands peintres: Claude Monet qui aimait

tant Belle-Île, Maxime Maufra, Allan Osterlind, Séguin, Chamillard, Gauguin. Mieux que personne, Méheut comprend Ouessant, et démêle d'un œil intelligent le détail caractéristique: profil de roches, femmes battant au fléau sur l'aire, Ouessantine préparant son farz-valet, moulins minuscules sous l'averse, moutons broutant l'herbe rase. Sur les rives du Morbihan les Gaufruid, les Barnouin, les Boris, les Simonnot installent leur cheval, tentés par les îles du golfe, pleines d'âme; et Lucien Seevagen ne se lasse pas de rendre captifs de son art les paysages de Bréhat.

La Bretagne a su conserver plus longtemps qu'aucune autre province l'empreinte des générations disparues. Plus mobiles que l'expression d'un visage, le ciel et la mer apparaissent à l'état vierge, dans leur splendeur originelle, mais une île, même bretonne, se transfigure à un rythme vif. Depuis trente ans seulement, que de changements. Voici les plus notables: au point de vue langue d'abord: le breton est en régression presque partout. Les îles de la Manche, du moins dans les Côtes-du-Nord et celles de l'Atlantique (dans le Morbihan spécialement) sont en voie de francisation. On ne parle plus guère le trégorois à Bréhat, et les gens qui peuvent encore s'exprimer en breton font de préférence usage du français. Le haut-vannetais de la côte est lui aussi délaissé (Houat, Hédec) ainsi que les parlers de Belle-Île et de Groix, assez différenciés, qui se rattachaient au sous-dialecte dit « bas-vannetais ». Dans les îles du Finistère on trouve encore des « anciens » parlant exclusivement le breton, le léonard; et les personnes qui peuvent s'exprimer en français, préfèrent user de la langue bretonne.

Un changement bien net aussi dans le costume: la mer imposait partout aux hommes une vêtue presque identique d'une île à l'autre. La toilette féminine était presque toujours de couleur sombre. La mode, la cherté de la vie, la difficulté du repassage ont tué cet élément pittoresque qu'était la coiffe. Reconnaissons pourtant que dans les îles, les costumes ne sont pas encore objets de vitrine et curiosités archéologiques.

Le dépeuplement est également un fait bien connu. Les dénombrements constatent qu'un très petit nombre d'îles ont bénéficié d'une augmentation de population. Cet accroissement est sensible à Houat et à Bréhat. Molène et Sein restent étales. Sur toutes les autres îles, le nombre des habitants diminue, à Hédec, à Ouessant, à Groix. Et le phénomène atteint une proportion impressionnante à Belle-Île. Par leur éloignement des marchés, les îles sont menacées dans leur vitalité. Le mouvement touristique, intelligemment organisé, pourrait être à l'avenir une ressource précieuse pour beaucoup d'îles qui ne connaissent plus leur prospérité d'antan: Belle-Île en particulier. La vogue des îles du Golfe du Morbihan tient partiellement aux souvenirs archéologiques attachés à leur sol. D'autres terres insulaires, d'un accès facile puisque proches des côtes, sont fréquemment choisies comme lieux de villégiature: îles de Batz, Bréhat, Ile-aux-Moines... Beaucoup de visiteurs à Sein, à Ouessant, mais on ne séjourne guère sur ces terres isolées par une mer houleuse et dangereuse.

Ce qui n'a pas changé, sur ces îles, ce sont les croyances et les mœurs. Quand la Bretagne sera touchée gravement par le vent mauvais du rationalisme, nos îles seront encore le bastion de la foi ancestrale. Une atmosphère de spiritualité mélancolique continue de les envelopper. Sur certaines comme à Sein, Ouessant et Molène pèse encore l'appréhension de l'au-delà. *Le bag-noz*, « la Barque des Ames », fend toujours le Raz au crépuscule. La mythologie druidique, le paganisme latin et le christianisme forment une sorte de syncrétisme dont chacun s'accommode fort bien. Croyances et superstitions tenaces se superposent sans se détruire et parfois, comme dans les strates sédimentaires, en se compénétrant.

Ce qui ne s'est guère modifié, grâce à l'isolement, ce sont les us et coutumes. Les femmes travaillent la terre, se font manœuvres, s'acquittent des prestations sous l'œil du garde champêtre, tandis que les maris sont en mer, pêchent ou s'engagent dans la Marine de l'État. Entre deux marées, quand les hommes ne sont pas au « débit de boissons », ils tricotent des

bas sur le port, en parlant du temps, du métier, du prix de l'alcool... C'est vraiment le monde renversé. Au rebours de ce qui se passe sur le continent, les jeunes filles, sur quelques îles, font les demandes en mariage. A l'île de Sein, quand une Ilienne est fiancée, plus de fêtes pour elle, ni de danses, ni de veillées. Une fois mariée, elle ne tutoie pas son mari ni ses petits garçons. A Hœdic, le seul bijou autorisé pour les épousées est un cœur d'or qui appartient à l'église paroissiale et qui leur est prêté pour un jour. La naissance et la mort ont leurs rites spéciaux : on frotte d'eau de mer la lèvre des nouveau-nés, on les berce au rythme d'une cantilène marine en imitant le roulis des barques.

Ce qui n'a pas changé, c'est l'attachement à la France : on l'a bien vu sous l'occupation allemande, de 1940 à 1944. Comme on vibre en relisant le texte de la citation conférant la croix de la Libération apportée par le général de Gaulle lui-même à l'île de Sein le 1<sup>er</sup> septembre 1946 : « Île de Sein, devant l'invasion ennemie s'est refusée à abandonner le champ de bataille qui était le sien : la mer. A envoyé tous ses enfants au combat sous le pavillon de la France libre, donnant ainsi l'exemple et le symbole de la Bretagne tout entière. »

Les Ouessantins subirent sans faiblir et sans désespoir une atroce famine; leur île, aux cultures ravagées, s'appelait l'« Île Chauve ». Ils eurent la joie de capturer leur garnison allemande. Des îles de la Manche — Bréhat, île Callot, îles de l'Aber-Vrac'h — des barques chargées de jeunes Français mettaient le cap sur l'Angleterre, au prix de quels dangers. A l'île de Batz, les Allemands rasèrent des maisons qui, prétendaient-ils, gênaient leurs tirs. Les maisons restées debout s'ouvrirent profondes et secrètes pour accueillir des blessés canadiens. On n'hésita pas à se réclamer crânement du code d'honneur de la marine pour avoir le droit de brancarder ces cousins canadiens... en sifflotant la *Marseillaise*. De nobles traditions restaient intactes : charité, droit d'asile, courage, patriotisme.

En lançant des antennes en tous sens, on a voulu saisir ici les traits expressifs des îles d'Armorique. Puissent ces pages éveiller le désir de pénétrer plus avant dans cette étude consacrée aux îles les plus représentatives : îles de la baie de Saint-Malo, Bréhat, Ouessant, et l'archipel de Molène, Sein, l'archipel des Glénan, Groix et Belle-Ile-en-Mer, Houat et Hœdic, les îles du Mor-Bihan.

L'immense talent de Mathurin Méheut, les héliogravures où sont heureusement fondus le souci de l'art et celui d'offrir au public une documentation typique, persuaderont beaucoup mieux que nous n'avons su le faire, qu'il vaut la peine de prendre panetière et bourdon, d'aller aux îles...



Saint Malo au XVII<sup>e</sup> siècle.

Gravure de Cl. Chastillon.

## LES ILES DE LA BAIE DE SAINT-MALO

Si panorama eut jamais une âme, c'est bien celui que l'on découvre du haut des remparts, à Saint-Malo. Supplions les spectres de la dernière guerre, si cruelle ici, de se distendre, de s'écarter un moment; laissons même les vieux souvenirs de canonades des galiotes anglaises, résonnant à nos forts de mer. Les déflagrations, ricochant sur les flots, s'entouraient d'échos vastes comme les nues sur cette remuante table d'harmonie. Jouissons d'abord du spectacle : îles surgies d'une eau vert clair d'absinthe, entre l'échine du cap Fréhel, deviné plutôt que vu, à l'occident, et l'avancée du Grouin de Cancale, du côté où arrive la nuit, limitant nettement la baie, au delà des promontoires moins accusés de la Varde et du Mangard.

Pour un marin, l'entrée à Saint-Malo est affaire sourcilleuse; il s'agit d'ouvrir l'œil afin d'éviter tout fracas, de repérer les tourbillons, les hérissés frangés d'une eau baveuse sur les déroulements d'une nappe apparemment bonasse : Grands-Pointus, Chevreuils, la Bigne, les Pourceaux... de reconnaître, pour les dépasser par plans successifs, les îles malouines



chargées d'histoire : Grande-Conchée, Petite-Conchée, Cézembre; plus proche, loin vers l'ouest, l'île Harbour; et presque terriens, parmi les traînées des fucus verdâtres et les fourrures d'algues rouies cernant les flaques, ces derniers amers, îles à leurs heures, qui s'appellent Grand-Bé, Petit-Bé, Fort-National dont le roc en socle aplati fait puissamment valoir la bâtisse qui le coiffe. D'autres îles, dans le voisinage, firent parler d'elles : îles des Romains, des Landes, îlot Duguesclin dans les parages de Cancale et de Saint-Coulomb; et à l'opposé, vers Saint-Cast : l'île Agot, les Ebihens, l'île du Perron, et l'îlot de la Colombière.

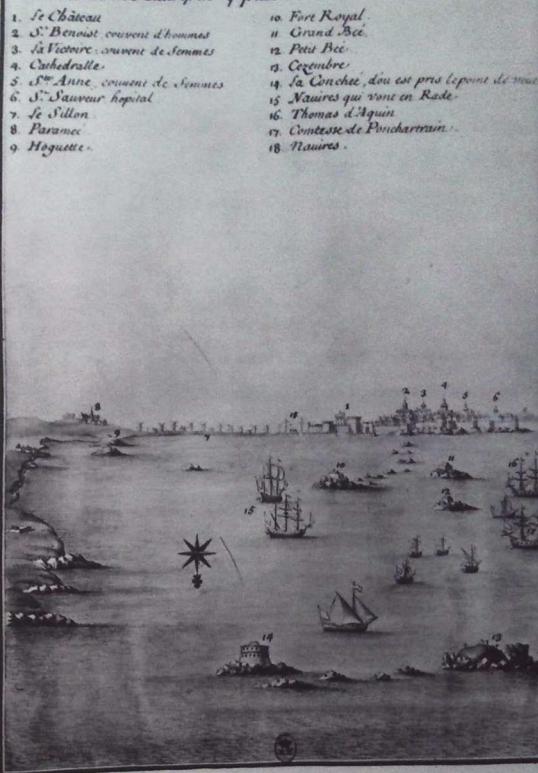
Ce dénombrement n'oublie pas le site même de Saint-Malo dont le caractère insulaire apparaît clairement sur les plans anciens, sur les vieilles gravures de Saint-Malo-de-l'Isle par C. Chastillon, par exemple, aujourd'hui réunies au Musée archéologique de Rennes. Le monticule était séparé de la terre ferme par un cordon de sable, vers Paramé — ce sera, après 1509, la Chaussée du Sillon — et par un marécage de 230 hectares troué de deux îlots, le Grand et le Petit-Talard. Sur ce rocher vivait un ermite, saint Aron, et le « rocher d'Aron » garda son nom jusqu'au jour où lui fut conféré celui de Saint-Malo, en souvenir du bienheureux Mac-Law ou Maclou, fondateur présumé de l'église d'Aleth, cité gallo-romaine toute proche, sur les bords de la Rance. Quand vivait saint Malo? VI<sup>e</sup> ou VII<sup>e</sup> siècle; rien n'est limpide dans la *Vita Machuti*: ni le nom, ni l'histoire, ni la chronologie. Au début du XII<sup>e</sup> siècle, les habitants d'Aleth émigrèrent, abandonnèrent leur *castrum* pillé, ruiné sans trêve par les pirates du Nord, se fixèrent sur le rocher de Saint-Malo, de défense plus facile. On corseta l'îlot de murs et de courtines, on rebâtit l'église : c'était au temps de l'évêque Jean de Chastillon, vrai fondateur de Saint-Malo. Beaucoup plus tard, Vauban, et après lui Garangeau (1708-1737) donnèrent un aspect nouveau à la ville avec ces fortifications spectaculaires, d'élégance guerrière, qui traversèrent les siècles, et l'ouragan de feu de 1944 en particulier, sans subir d'irréparables dommages. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, par quatre accroissements successifs (1708, 1714, 1721, 1736), à la suite d'un incendie terriblement dévastateur (1661) l'agglomération s'étendit dans les marais avoisinants, s'adjoignit des bourgs, doubla la surface du Saint-Malo aux logis de bois couverts en chaume et en jonc. Ces siècles, le XVII<sup>e</sup> et le XVIII<sup>e</sup>, furent d'or pour les armateurs malouins qui se payaient le luxe d'abandonner 30 millions de prises à Louis XIV pour s'offrir le droit de parler haut au souverain qui avait besoin de ses sujets comme corsaires. C'est le moment où s'érigent leurs demeures citadines si cossues, à l'abri des remparts, demeures de granit bâties un peu à la Vauban, et leurs malouinières des champs, non moins somptueuses, qui ont entre elles comme un charmant cousinage. Nos grands seigneurs de la mer rechignèrent longtemps aux aménagements portuaires rêvés par un Vauban, un Garangeau, exécuteur de ses plans : à des corsaires suffisent une forteresse et un simple havre dans une côte hérissée de rocs et de cailloux. Bon gré, mal gré, l'extension se fit, si bien qu'il est malaisé de retrouver dans les enclaves l'îlot primitif de saint Aron l'ermite.

L'attrance de la mer comme fascinatrice ne peut nous habiter assez, nous empêcher de voir, le cœur serré, les ruines de Saint-Malo, de cette ville racée, tant aimée, qui avait une action percutante sur la sensibilité générale, cité que l'on rêvait intouchable, et cependant brûlée, criminellement, par les valets de Von Auloch aux premiers jours d'août 1944. On se perdait alors dans ce qui avait été rue, allée facile, ou ruelle tortueuse qu'il était ensorcelant de suivre, en rêvant, quand il était doux de vivre en ces lieux. Les pierres encombrent tout. Les yeux, cherchant le ciel, rencontraient des cheminées fracassées, pendues sur le vide comme des hottes brusquement déchargées. Des gîtes noirâtres et léchés de flammes, que n'avait jamais visités le soleil, le voyaient au moment de mourir. Vu l'affreux désordre et les dommages d'aspect immense, il fallut de la foi pour croire à une résurrection : on y crut et la cité nouvelle surgit sans payer, souhaitons-le, trop lourd tribut au modernisme.

La végétation halophile, les fouets couleur d'iode, séchés et roides, n'effacent point

## VEUE OU PROFIL DE SAINT MALO.

Sillon, Paramée, et bout de la Colle de l'Est  
avec les Navires pour lors en rade, dans le tems que Monseigneur  
le Comte de Maurepas y passa.



Saint-Malo et les îles de la baie.

Dessin anonyme, B. N.



Siège de Saint-Malo, novembre 1693.

Gravure anonyme. Coll. Hermin. B. N.

encore à Cézembre la griffe cruelle des armées. Les Allemands s'étaient comme incrustés là, au milieu de blockhaus, de batteries de marine, de soutes à munitions et d'abris souterrains. La plus vaste des îles de la rade, la plus coquette aussi avec sa grève largement offerte au soleil entre des escarpements de granit, subit pendant un mois des pilonnages par avion. Cézembre se trouve à deux milles marins de Saint-Malo et les Allemands, de ce lieu dominant puissamment fortifié, retardèrent l'avance américaine par de violents tirs de barrage. Et quand le 2 septembre 1944 l'ennemi se rendit, enfin, sans conditions, le spectacle était volcanique, titanesque : les détonations, les explosions avaient tellement ébranlé le sol que la mer montait dans les galeries des abris, et les images de terre lézardée, crevassée, bouleversée s'avèrent impuissantes à peindre le réel. Sur cette île de 700 mètres de long sur 300 de large, pas un pouce de terrain qui n'ait été atteint par des projectiles. Les touristes d'après guerre évoqueront, du temps jadis, la halte au petit restaurant célèbre, sur la plage, après la traversée qui creuse !... l'oratoire de Saint-Brandan qui avait ses dévots pèlerins : essaim de jeunes filles armées d'épingles qui allaient irrévérencieusement les piquer sur le nez du bienheureux, sûres alors de conduire à bien un accord d'amour; les vieilles redoutes de Vauban (1696) ou plus récentes (1756) qui servaient de décors aux ébats, aux combats innocents de scouts en vacances : tout cela n'est plus ! aboli, ancanti sous la ruine moderne de la ferraille inutilisable, sous l'enchevêtrement d'un agressif roncier. Comme sur presque toutes les îles de la baie, il y eut des ermites essayant de s'y sanctifier : vers 1420, un prêtre malouin, Raoul Boisserel, dans l'anfractuosité d'une roche élevait l'autel de Saint-Brandan. Pierre-le-Solitaire, autre anachorète, vivait à Cézembre, quand des Cordeliers de l'Observance, venus de l'île Verte en Bréhat, y fondèrent un couvent en 1469. On imagine à peine un monastère avec église, jardins, cloître et couvent, le tout assez vaste pour accueillir cent religieux en chapitre général. Les documents d'archives attestent que l'on comptait sur l'île quatre chapelles dédiées au Saint-Sauveur, à saint Michel, à saint Joseph et à Notre-Dame. Plus haut que clochetons tournoyait le moulin des moines. La célébrité du couvent y attira François I<sup>er</sup> (1518) et Charles IX encore enfant (1570), de passage dans la région. Entre temps, en 1544, les Anglais visitèrent l'île dans des dispositions moins bienveillantes. Les Malouins fortunés sollicitaient parfois d'être inhumés chez les moines de Cézembre. Les navires entrant en rade faisaient



Le Pêcheur.



Saint-Malo avant la dernière guerre.

*Cl. P. Dubure.*



Saint-Malo. Le fort National.

*Cl. La Cigogne.*



Ile Cézembre.

Cl. Compagnie Aérienne Française.

escala, y abandonnant les vivres du bord. Aux Cordeliers de l'observance succédèrent les Récollets bretons de 1612 à 1686, puis les Récollets magdelons jusqu'en 1693, année où leur monastère, préalablement pillé, fut incendié par les Anglais. Un peu plus tard, on installa sur l'île un lazaret.

Du Moyen Age à la Révolution, la baie de Saint-Malo fut une sorte de thébaïde maritime. Quel est l'îlot qui ne porta pas quelque solitaire? Il vivait mortifié près d'une cellule dans le roc vif ou faite de branchages, près d'un autel dont parfois la toponymie garde aujourd'hui seule les traces, comme ce port dit « de la chapelle », à l'île des *Ebhens* où l'on ne voit aucune église. Il y avait sur l'île Harbour une chapelle Saint-Antoine, grand patron des cénobites. C'est dans cette île, dit la légende, que le moine Aron — déjà connu — accueillit l'esquif de saint Malo. Un tableau de la cathédrale représente leur rencontre. Au Grand-Bé, une chapelle dédiée à sainte Marie-du-Laurier, puis à saint Ouen avait été bâtie pour des ermites. Le chapitre de la cathédrale, au xv<sup>e</sup> siècle, s'y rendait en procession; la chapelle disparut, et avec elle, la procession : les Malouins continuèrent longtemps à s'ébahir sur le Bé, à la mi-carême, pour y fêter la Saint-Ouen (par corruption : la Sainte-Ouine). Sur le mont d'Olivet, aujourd'hui Petit-Bé, un fortin avait été construit vers 1667 sur l'emplacement d'un oratoire. Les pouillés nous apprennent que des chapelles, desservies en temps de guerre, existaient aux forts de l'île Harbour et de la Conchée.

Depuis que l'évêque Jean de Châtillon en avait fait une ville forte, Saint-Malo a été



Saint-Malo. Le Petit-Bé et l'île Harbour.

Cl. Yvon.

assiégé, bombardé, sérieusement menacé à six reprises : en 1378, 1488, 1693, 1693, deux fois en 1718. Les îles de la baie eurent un rôle à jouer, décisif parfois.

Le premier siège remonte à la longue guerre de succession de Bretagne (1341-1399). Le vainqueur de Charles de Blois, Jean de Montfort, qui devait aux Anglais sa couronne ducale moyennant substantielle compensation, fut invité par les seigneurs bretons à se rendre à Londres pour y remercier ses amis d'Outre-Manche... et à y rester. Le banni se morfondait. Le duc de Lancastre promit d'aller lui quérir les clefs de Saint-Malo. Et c'est ainsi que la « navie » de Lancastre, chargée d'archers et de bombardes vint battre le rempart malouin : opiniâtement (1378), puis remit le cap sur Albion, sans les clefs de la ville. Un demi-siècle plus tard, lorsqu'on construira le gros donjon (1424) on cimentera sur les parements de la muraille quelques boulets-souvenirs du siège de Lancastre.

La seconde attaque vint de la France (1488). Tournons le dos à ces noires années.

Pendant deux cents ans, pas de « pillerie ni bombarderie » sur le littoral malouin. Mais en 1688, l'avènement de Guillaume III au trône d'Angleterre, la défaite de la Hougue (30 mai 1692) exposèrent les côtes françaises au danger. De fait, en novembre 1693, l'ennemi parut devant Saint-Malo : le bombardement et l'explosion d'une machine infernale firent beaucoup de fumée, plus de bruit que de dommages. Le duc de Chaulnes renvoya au gouverneur de Jersey quelques marins anglais faits prisonniers; ils avaient mission de lui dire « que la ville était encore debout, que les dégâts ne montaient pas à 60.000 livres, et que du côté

des Français, la seule victime était un chat, tué sur une gouttière». Hum! Les bourgeois malouins prirent à la défense une part fort active. L'honneur du pavillon britannique réclamait vengeance.

Il était urgent de consolider la défense de la cité corsaire. On savait en France que le commerce de Londres se plaignait rageusement de l'importance des prises par les corsaires bretons, et que l'ordre d'en finir avec le nid d'aigle avait été intimé aux amiraux britanniques. Louis XIV chargea le Maréchal de Vauban d'élever en mer, devant Saint-Malo, des forts puissamment armés, et donna des ordres pour que soit modernisé l'armement déjà en place. Les travaux commencèrent sur les îlots voisins : l'Islet, la Conchée, les Ebiens, les Bés, l'île Harbour, et plus tard : sur l'île des Landes, des Rimains, sur l'îlot Duguesclin. Besogne harassante, et de longue haleine quand maçons et matériaux devaient être conduits à pied d'œuvre sur force gabares. Lors de l'attaque anglaise de 1693, le fort de l'île de Harbour manquait de plates-formes, pas de parapets à celui du Petit-Bé, le fort de la Conchée, lui aussi inachevé, fut occupé par l'adversaire. Une sentence du 29 décembre 1682 déclara que les îles et écueils compris depuis la Hoguette jusqu'au Port-Saint-Père appartenaient désormais au roi. Toutes les îles fortifiées étaient donc implicitement remises au Domaine de l'Etat. Les forts de mer, bâtiments et armement, entretenus aux frais du Trésor royal; il y eut l'artillerie du roi, jalousement distincte de l'artillerie de la ville.

L'Islet appartenait jadis à la seigneurie ecclésiastique de Saint-Malo. On y voyait les fourches patibulaires, non loin d'une sorte de fanal dénommé le Pharillon, la « croix des Ardres », au pied de laquelle on dressait, jusqu'à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, le bûcher des grands criminels. L'ingénieur sous les ordres de Vauban, Garangeau, fortifia l'Islet en 1689; l'Islet s'appela Fort-Royal. Suivant les vicissitudes des régimes, le Fort Royal devint Fort-impérial, Fort-Républicain, Fort-National. C'est dans ce même fort que des Malouins héroïques, quelques siècles plus tard — du 7 au 13 août 1944 — endurèrent comme otages les tourments de l'âme et du corps.

En 1689, à l'île Harbour qui commande les passes du Décollé et des Portes, Garangeau fit commencer un fort, acheva en 1693 les défenses du Petit-Bé.

Le chef-d'œuvre de l'art militaire, dû au génie de Vauban, ce fut le fort de la Conchée, couvrant tout le roc de Quince à un mille au nord-est de Cézembre — soit à 3 kilomètres de Saint-Malo. L'ouvrage d'art fut commencé en 1693, et parachevé jusqu'en 1713. Avec sa batterie barquette en proue de vaisseau, ses pièces casematées, son four à rougir les boulets, la Conchée passait pour imprenable, était en mesure de recevoir le baptême du feu, de venger l'affront de 1693... L'occasion se présenta les 14 et 15 juillet 1693, quand mouilla dans les parages de l'île, pour attaquer Saint-Malo, une flotte anglo-hollandaise puissante — trente vaisseaux, quinze frégates, vingt-cinq galiotes et quelques brûlots... — sous le commandement de l'amiral Barkley. Le fort sauva la ville mais au prix d'un déluge de fer, et de feu. La fumée montait... montait en anneaux serrés, en flocons de laine boudinés. M. de la Marquerie, commandant les défenses, tint bon. De l'âme des grosses pièces de 24, de 36, et de 48, fusèrent les boulets rouges sur les galiotes, virant enfin de bord, en dérobade...

Pendant la guerre de Sept-ans (1756-1763), à deux reprises la même année — 1758 — les Anglais prirent pied sur la côte; une première fois à Cancale : le 4 juin, débarquement fort court, mais pour nous désastreux; puis en fin d'été, le 3 septembre, dans la région comprise entre Saint-Briac et Saint-Cast : cette fois désastreux pour l'envahisseur. Dans l'affaire de Saint-Cast, les îles Agot et des Ebiens surtout jouèrent un rôle. L'île des Ebiens appartenait aux bénédictins de Saint-Jacut. Ils en furent dépouillés en 1791, mais déjà auparavant les moines avaient dû défendre leur droit de propriété. Vauban, remarquant l'avantage stratégique du site, pria le capitaine-général garde-côte entre Rance et Arguenon, Louis du Breuil, comte de Pontbriand, d'élever sur l'île le donjon qui s'y dresse encore. Pour en

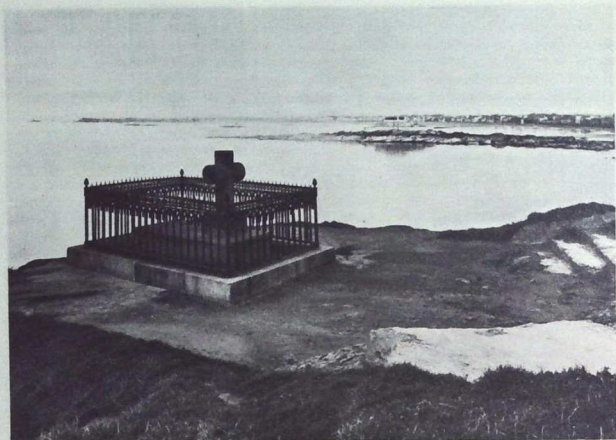
solder la dépense, le bailleur de fonds ferait pêcher le maquereau à son profit, cinq jours par an, par les pêcheurs de Saint-Briac, de Saint-Jacut et de Plévenon. Construction rapide qui prit fin le 10 juillet 1697. La tour coûta 23.173 livres. En 1758, une compagnie commandée par M. de Lesquen de la Ménardais avait été chargée de la garde de l'île et de son donjon : un senau suivi d'un transport tenta le 6 septembre d'aborder à l'île. Echange de coups de fusil. L'ennemi n'insista pas, voyant l'île occupée par des forces décidées à la résistance.

On profita des accalmies pour compléter les défenses côtières et des îles. Près de Cancale, en Saint-Coulomb, sur l'îlot Duguesclin on rasa pour y élever un fort (1757 à 1759) le vieux Guarplac, château fort du XII<sup>e</sup> siècle, déjà bien démantelé. Cette enceinte quadrangulaire flanquée de tours d'angle, elle-même cernée d'une courtine basse avec porte entre tours, servit de repaire à des brigands. Philippe-Auguste, en 1210, fit enlever le Guarplac par le comte de Saint-Paul et Juhel de Mayenne, y plaça même une garnison. Les Duguesclin, qui en étaient possesseurs, l'abandonnèrent vers 1259, comme trop exposé aux insultes de l'ennemi, et ils érigèrent dans les terres le Plessis-Bertrand, plus pacifique.

La victoire de Saint-Cast, détermina à travers le pays, et en Bretagne particulièrement, une onde d'enthousiasme; elle découragea l'Angleterre dans ses tentatives d'invasion. L'adversaire se borna jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, à des escarmouches de peu de conséquences. C'est ainsi qu'un combat naval fut livré dans la passe qui sépare l'île des Rimains de la côte de Cancale, le 13 mai 1779, entre trois frégates françaises et cinq frégates anglaises.

Aussitôt après cet engagement un fort fut commencé sur les Rimains et ne fut achevé qu'en 1783 : il remplaçait un ancien ermitage. En 1832, lors d'une épidémie de choléra, on demanda que le fort des Rimains servit de lazaret. Les commandants de l'artillerie et du génie consultés, s'y opposèrent et parlèrent de l'île des Landes, toute proche, comme plus indiquée. C'est sur cette île des Landes qu'en 1794, pour défendre éventuellement la rade de Cancale, une batterie avait été montée.

De toutes ces îles de la baie de Saint-Malo, la plus visitée est incontestablement celle du Grand-Bé. On ne se rappelle guère que c'est là qu'en 1508, les bourgeois se réunirent pour y « jurer leur commune », mais on se souvient de l'émotion qui nous saisit quand les Allemands osèrent profaner, englober dans leurs ouvrages défensifs la dalle sans nom, surmontée d'une lourde croix de granit, sous laquelle repose l'Enchanteur : François-Auguste de Chateaubriand, depuis le 18 juillet 1848. On sait toutes les négociations que l'écrivain dut conduire, laborieusement, depuis 1828, non point certes avec sa ville natale immédiatement consentante, mais avec les autorités militaires, pour être enseveli sur ce roc solitaire sans rien devant soi que cette mer chérie, inspiratrice de ses premiers songes. En 1843, Renan écrivait à sa mère : « nous avons visité le tombeau d'un poète illustre qui, quoique plein de vie, s'est fait construire un tombeau fort simple dans une petite île à l'entrée du port de Saint-Malo... ». Cette tombe est déclamatoire penseront certains; elle se gonfle de toutes les rhétoriques! Combien de passants, que de pèlerins même, à l'âge où le cœur se sait volontiers romantique, sont venus ici écouter encore, avec les voix de la mer, celle qui murmure toujours par delà la tombe : humaine, berceuse, accueillante aux jeunes hommes en proie à la poésie, celle qui brûla d'amour pour sa Bretagne natale, jusqu'au dernier souffle : *Combien j'ai douce souvenance...* Que d'effusions muettes en ce lieu, que de prières montent à l'air vif, avant que l'on ne se penche sur un sol avare pour y cueillir par chance une fleurette tremblotante aux pétales chargés de sel.



Saint-Malo. Le Grand-Bé : le tombeau de Chateaubriand. Vue sur Paramé et Rothéneuf. Cl. Dubare.



Sceau du chapitre de Saint-Malo, 1395.  
(Une ville baignée par la mer. Saint-Malo,  
en costume d'évêque, debout sur les flots.)



#### L'ARCHIPEL DE BREHAT

C'est du port langoustier de Loguivy, en Ploubazlanec, et de son promontoire que l'on découvre l'un des plus typiques paysages du littoral breton. Vers l'Ouest, l'embouchure du Trieux. En face de soi, vers le large, d'innombrables îles, îlots, récifs qui pointent entre les vagues moutonneuses : l'Île à Bois, aux pins plus que centenaires, les trois îles, le rocher de la Croix qui a donné son nom au phare bâti dans le chenal qui prolonge le Trieux, l'île Verte, l'île Saint-Maudez, l'île Vierge, et la plus vaste, Bréhat, en fond de tableau, précédée de sentinelles vigilantes : Raguenéz-bras, Béniguet, Groupezen. Si l'on suit la côte jusqu'à la pointe de l'Arcoest, on découvrira encore, à l'est de Bréhat, d'autres îles satellites : Logodec, Lavret, Raguenéz-Meur, Ar Morbic... On désespère de dénombrer les îlots, les écueils dont les ingénieurs hydrographes ont recueilli les noms sur leur magnifique carte marine.

Jamais le terme d'archipel ne fut mieux approprié que dans ces parages. Si l'on s'interroge sur l'origine de ces îles, on pense avec raison à l'envahissement par les eaux d'une région continentale. Nous verrons à Bréhat, dans l'anse du Port-Clos où la vedette nous portera, des rochers



Ile Bréhat (Côtes-du-Nord). Balisage à l'entrée des criques de la côte sud.

Cl. Lx Doaré.

tapissés de fucus, mais aussi des falaises d'un limon jaunâtre, pulvérulent, comme sur la côte, à la presqu'île de Guilben par exemple, dans les environs de Paimpol. Ce lœss épais, de formation continentale, prouve que Bréhat était rattachée au continent. Les courbes de niveau nous conduisent à la même conviction d'un puissant ennoyage. L'invasion marine engendra des îles, l'érosion les multiplia, fit qu'il y a Bréhat nord et Bréhat sud. Une intéressante pièce d'archives indique que c'est en 1755 que les deux tronçons de l'île furent nettement séparés; la digue artificielle près du village de la Corderie daterait donc de 1756, au plus tôt. Et Bréhat-Nord est en voie de se sectionner. A Béniguet, la coupure se fera par le milieu de l'île. C'est à ce travail de destruction que ces lieux doivent leur beauté.

Des îles bretonnes, Bréhat est peut-être la plus séduisante. De trop faible étendue (310 hectares) pour que le paysage y prenne comme à Belle-Île une véritable profondeur, les limites de ce petit domaine insulaire ramènent à un ensemble défini que l'esprit cerne bien. Il est malaisé de trouver réunis, comme ici en un tel espace, les contrastes les plus tranchés de la côte bretonne : comme à Ouessant, comme à Sein, on y retrouve, la mer bouillonnante qui assiege et crépite, entame et cogne, les courants qui s'ébrouent, les nappes d'embruns cachant le paysage, et tout près, au fond des baies, comme dans le golfe du Morbihan ou dans la rivière d'Étel, nous revoiyons l'eau calme, à peine frisée par le vent. Le gravier sans cesse humecté par la vague mourante y brille sous les pieds nus comme s'il était fait de pierres précieuses; nous jouissons d'un pays solitaire, lumineux et odorant, recréé par chaque matin. Une végétation méridionale a pris possession des jardins abrités : camélias, figuiers et myrtes, fuschias arborescents, palmiers phénix et géraniums grimpants. D'un point de vue plus utilitaire, Bréhat produit dès la fin d'avril les premières pommes de terre. Il paraît que depuis

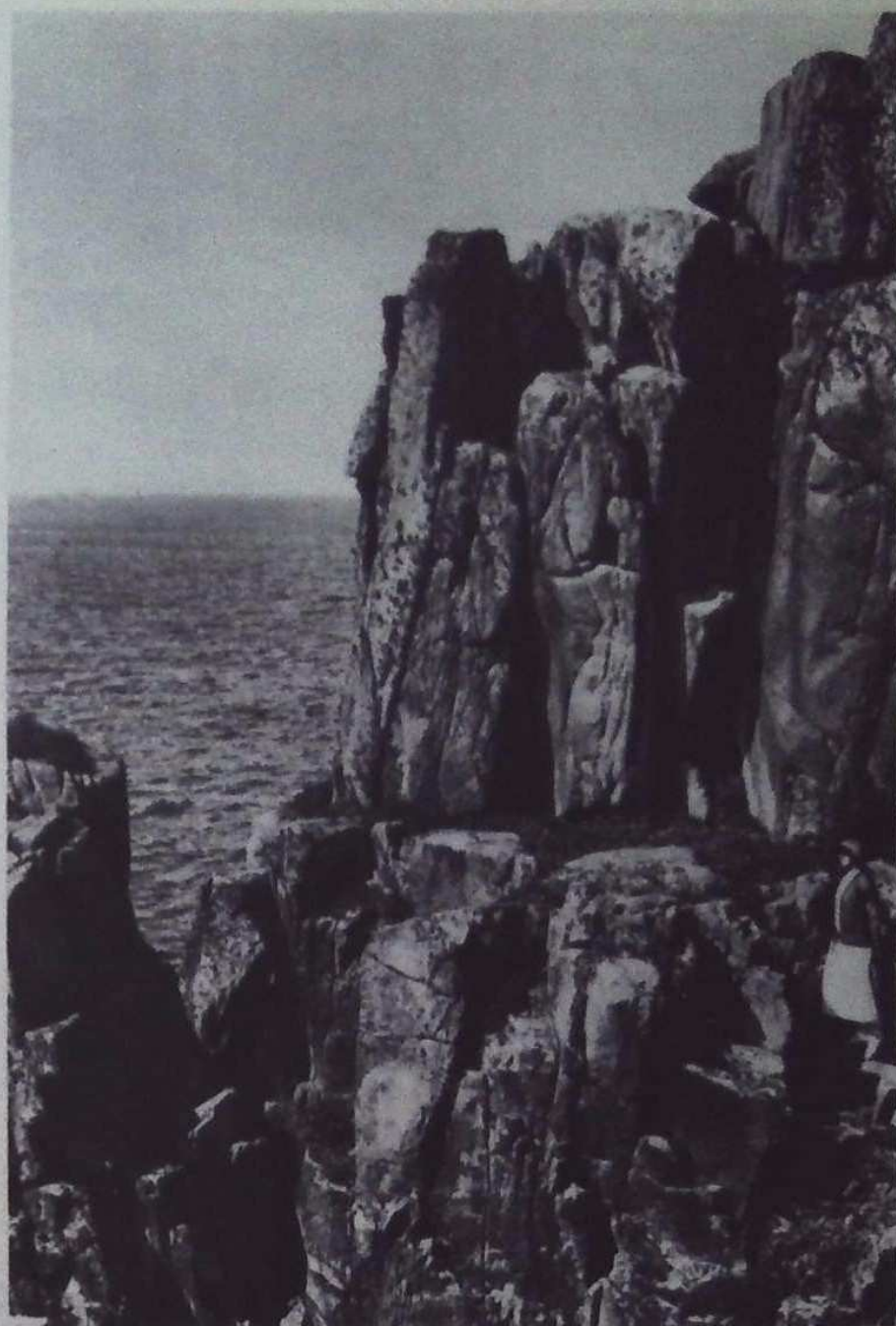


Mer calme à Dûren



quelques années, le Gulf-Stream à qui nous devons cet éden montre bien quelque caprice, puisqu'on dut émonder des mimosas géants touchés par le gel. Et quand bien même il n'y aurait plus de lauriers-roses, il y aurait encore les pinèdes, pleines de senteurs et de murmures. Pas d'arbres à Bréhat, il y a quarante ans : aujourd'hui les bois de pins se penchent vers les flots. Tout le charme de l'Armor et de l'Arcoat est enclos dans cette île de beauté ; tous les deux cents mètres le paysage change ; pour l'artiste : mille feux, des tonalités les plus diverses et les plus étranges, mille jeux de lumière et des lignes sans faiblesse : Lucien Seevagen le sait bien, lui qui a senti avec toutes ses nuances l'âme des paysages bréhatins et qui les a peints, pour la joie de tous, des dizaines de fois, aux instants les plus fugitifs ; le géographe y trouve un champ d'observations sur l'origine des îles, le travail de l'érosion, le climat, la campagne humanisée ; des légendes pour l'amateur de folklore, et pour le touriste des promenades instructives, de beaux sites, des havres de silence. Bréhat a ses amants, ses fidèles amants. Sur l'une des chapelles de l'île où se rendent les jeunes mariés au sortir de l'église paroissiale pour y faire tinter la cloche, il y a des graffiti naïfs, ou cocasses, émouvants parfois. Dans une de ces inscriptions une jeune domestique, à ce qu'il semble, avait exprimé ce vœu : « Grand saint Michel, faites que je revienne à Bréhat, mais cette fois comme patronne ! » Sans doute, autant que la puissance et la considération, c'était la durée et l'installation définitive que cette jeune fille implorait du ciel. On sourit ; elle aussi chérissait Bréhat !

Les touristes font le tour de l'île dans des vedettes blanches aux noms pleins de charme. Elle est formée de granit à gros grains qui prend à certains endroits de belles teintes roses, comme au Paon, à l'extrémité nord. Le granit est injecté de filons de diabase qui jouent un rôle important dans l'œuvre d'érosion. La côte ouest, exposée de plein-fouet aux vents dominants et à l'attaque des vagues, est une côte sauvage analogue à celle des îles de l'Atlantique :



Île Bréhat. Failles verticales des roches à grands plis statuaire.

*Cl. Moys.*



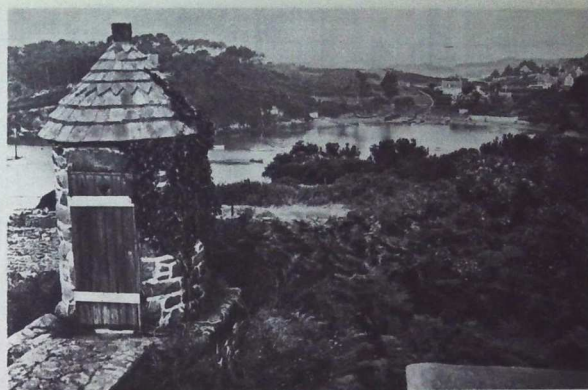


Ile Bréhat. Débarcadère au Port-Clos.

Cl. P. Dubare.

Ouessant, Belle-Ile, Groix; contours déchiquetés, saillants raboteux, étroits couloirs à ciel ouvert, crevasses, failles verticales qui deviendront des grottes, criques au sable brillant inégalement approfondies, entassement chaotique de gros blocs cubiques : les uns sont noirs, les autres vieil argent, d'autres roses de chair. Il en est de luisants et d'informes, d'autres aux arêtes mousses, d'autres à cassures nettes... chacun sa nature, sa figure, son histoire et sa légende.

Connaissez-vous cette légende du gouffre du Paon? Mais d'abord, d'où peut venir ce nom de l'oiseau royal conféré à cet amoncellement de roche à teinte incardine, à l'extrême pointe nord-est de l'île, où s'érige l'un des deux phares? La disposition évasée des assises rocheuses partant du sommet vers la base évoquait-elle, avant l'écrêtement imposé par le nivellement, l'image d'une queue de paon? Certains préfèrent recourir à une explication d'ordre phonétique. Entre deux murailles cyclopéennes s'approfondit le fameux gouffre à légende, au-dessus duquel, d'une roche en porte-à-faux, on se penche sans grand péril. Si calme que soit la mer, on y perçoit des chocs souterrains; des bruits de marteau sur enclume se répercutent entre les parois, émettent un « pan » qui hante l'oreille, qui invite, dit-on, à en baptiser l'endroit d'où ces « pans » émanent inlassablement, dominant quantité d'autres cris intimes, de froissements, de plissements, de mélanges entre les eaux. Voici la légende



Ile Bréhat. Port-Clos.

Cl. Wron.

du Paon : Mériadec, comte de Goello, avait deux fils : Gwill et Isselbert, deux vauriens, opprobres de leur famille, de tous aimée et respectée. Pour s'emparer de ses biens, ils complottèrent de tuer leur père. Celui-ci l'apprenant à temps, prit la fuite. Mais avec l'aide du démon Golo-Robin, Gwill et Isselbert rejoignirent Mériadec ici, sur cette pointe du Paon, et lâchement l'assassinèrent. Ils prirent le cadavre par-dessous les bras, et le traînèrent, cet effroyable mannequin à tête ballante, jusqu'en haut de la falaise. Mais voici que leurs pas involontairement s'alourdissent, une force les fixa au sol, leurs membres devenaient de marbre, leurs épaules fléchissaient courbées sous la charge. Et c'est ainsi qu'au-dessus du gouffre, ils sont demeurés là, statues de pierre, éternellement liés par le cadavre de ce père dont le sang avait coulé sur eux, comme sur cette pierraille d'alentour, stigmatisés à jamais, maudits, excommuniés. Malgré ces tragiques souvenirs, les jeunes filles de Bréhat osent s'approcher du gouffre, viennent consulter l'oracle, lancer des pierres qu'elles entendent rebondir d'une paroi sur l'autre dans cette cavité sonore, comptent les coups en grand secret, puis s'éloignent, vives ou songeuses, connaissant désormais combien d'années encore elles devront attendre le bien-aimé de leurs rêves.

Sur la côte orientale, la mer n'a pas le même acharnement. Le dessin du littoral est pourtant bien tourmenté, mais il y a plus de sable, des grèves baignées par des flots à voix plus apaisée. Ces baies, que l'on trouve aussi moins nombreuses sur la côte sauvage, forment un aimable contraste avec les rochers de Kerpont par exemple. Ces anses sableuses, relativement à l'abri du vent, sont le résultat de l'érosion marine.

Le goulet est un couloir scié dans la roche dure; la mer l'élargit, s'étale dans la dépression, dans ces arènes sans consistance. La baie de la Corderie était jadis le port de Bréhat. En 1834, on y comptait une quarantaine de bateaux de 50 à 100 tonneaux. Le Port-Clos où l'on débarque en venant du continent est une autre de ces congues environnées de murailles rocheuses.



Ile Bréhat. Pointe des Espagnols.

Cl. Meyl.

Aussitôt débarqué sur le môle aux pierres jointes par des crochets de fer, on part à l'assaut de l'île. Des venelles escaladent des monticules, vous mènent peut-être au « bourg », car ici les pistes sont multiples; mais comme la découverte est toujours ravissante, cela n'a guère d'importance. L'étroitesse des chemins avait préservé Bréhat des autos et même des charrettes. Le boulanger portait son pain à cheval. Mais le camion des Ponts-et-Chaussées, les cantonniers « motorisés » ont fait irruption dans l'île, ont enseveli dans le bitume cette place de l'église que des tilleuls ombrageaient. Plus signe des marelles que les enfants traquent gaiement dans la poussière, plus rien de ces râclements de sabots, de ces caresses d'espadrilles... Les Bréhatins n'ont pas pensé à faire parler la poudre, mais ils regrettent ce don à la grecque de routes tracées au cordeau.

L'église qui avait été donnée à la fin du XI<sup>e</sup> siècle à l'abbaye de Léhon par le seigneur de Chateaudren passa, au XII<sup>e</sup> siècle, à l'abbaye de Saint-Rion; au XIII<sup>e</sup> siècle à celle de Beaufort dont elle resta prieuré cure jusqu'à la Révolution. Autrefois sous le patronage de saint Samson, elle est actuellement dédiée à Notre-Dame de Bonne-Nouvelle. L'édifice dessine une croix latine avec chevet plat, nef à bas-côté, et clocher-mur du type lanionais. Des inscriptions indiquent quelques campagnes de construction; on lit sur l'un des piliers : « D. F. LE BAILLIF a posé la première pierre (iii) en cette chapelle, 1611. » Sur le linteau de la porte intérieure de la sacristie on relève la date de 1677; sur le porche, celle de 1700; près du baptistère, sur une porte, celle de 1783. Nous savons que le clocher, dont la partie basse est mitoyenne du presbytère, fut élevé en 1658, mais que sa partie haute a été refaite au XVIII<sup>e</sup> siècle, ainsi que nous l'apprend l'inscription : « R. LE ROY R<sup>e</sup> (recteur) CORNIC. LE BILLER FABRIQUEURS ». DOM LE ROY fut recteur de 1760 à 1773.



Ile Bréhat. Les pinédes.

Cl. Pierre Auradon.

L'église a subi de grosses réparations en 1823, en 1874 et a été complètement restaurée en 1895. Le mobilier date du XVIII<sup>e</sup> siècle; le maître-autel, un peu plus ancien, est apparemment l'œuvre d'un atelier lavallois; il y a un tableau de Notre-Dame de la Merci daté de 1716, un aigle de lutrin, des statues anciennes de la Vierge, de saint Rion, de saint Samson, de saint Maudéz; ces saints personnages avaient à Bréhat leurs chapelles, aujourd'hui détruites.

Dans le bourg, de solides maisons de granit gris, coiffées d'ardoise, bien clôturées, égayées parfois par les plantes grimpances, témoignent que Bréhat fut la retraite de corsaires, de capitaines au long cours, de pêcheurs qui réalisèrent de beaux bénéfices quand le guernesiais Brocke, vers 1720, leur eut appris la pêche du homard à l'aide de casiers; en ce temps-là, ils allaient vendre ces crustacés jusqu'en Normandie et en Picardie; demeures cossues des marchands qui au XVI<sup>e</sup>, au XVII<sup>e</sup> siècle, armaient des navires pour Terre-Neuve (Terre neuve où le nom même d'île Bréhat rappelle les campagnes des bretons). Dès 1514, l'abbaye de Beaufort émit la prétention de percevoir la dime sur les morues que les Bréhatins pêchaient en Islande et à Terre-Neuve. Des marins retraités vivent dans l'île, revenus au pays pour cultiver leurs lopins de terre; l'été, ils pilotent les vedettes entre le débarcadère de Port-Clos et celui de l'Arcouest. Une tradition de marine est encore bien vivante, si charmante : devant la plupart des maisons il y a un mât de pavillon; dès qu'on reçoit un parent ou un ami, on hisse les cou-



Ile Bréhat. Le moulin historique Saint-Michel.

Cl. Pierre Auradon.

leurs qu'on n'amènera guère qu'après son départ. L'urbanité, entre tant d'autres qualités, c'est peut-être là le vrai charme de Bréhat.

Au delà du Bourg, le sentier laisse à droite et à gauche des villages accotés à leurs rochers, un moulin sur sa butte, on aperçoit des parcs, des jardins pleins de fleurs. On grimpe, on redescend, c'est toujours ainsi à Bréhat. Du nord au sud la topographie de l'île est la même : relief anarchique formé de dépressions, comme de vasques, isolées par des bosses granitiques, telle la butte Saint-Michel, ou la butte du Sémaphore qui culmine à 40 mètres. Le nom des hameaux — et ils sont nombreux — commence fréquemment par « Crec'h » qui a le sens d'éminence (Crec'h-Bras, Crec'h-Rogen, Crec'h-ar-Gal, Crec'h-ar-Pot, Crec'h-Briand, Crec'h-Kerio, etc.). Le fond des dépressions, selon le sol et l'humidité, est livré à la prairie, à la lande à genêts ou à la culture. L'engrais marin alimente un sol ordinairement sablonneux. Il est curieux d'apercevoir du haut de la butte Saint-Michel le quadrillage des parcelles respectives, délimitées par un mur bas en pierres sèches, ou plus habituellement par un rideau de fèves, une rangée de choux à fourrage très hauts sur pied. Pour ne pas empiéter sur le sol cultivable et pour s'abriter du vent du large, des chaumières se groupent sur le bord des bosses granitiques incultes. En dépit de la disparition d'une main-d'œuvre spécialisée, on s'efforce de garder l'épais toit de paille à la maison dont la façade, vers l'est ou le sud, est très en contre-bas par



Ile Bréhat. Logis paysans. L'œuvre des derniers chaumiers.

Cl. Pierre Auradon.

rapport au mur de fond, si bien que le toit semble de plain-pied avec le haut de la pente. Point d'étage, un grenier prenant jour par une fenêtre au-dessus de laquelle se relève un peu le chaume, ce chaume qui borde la minuscule absidiole abritant la statuette de la Vierge protectrice du logis.

Vers le village de la Corderie, on laisse Bréhat avec son port clos, ses hôtels, son bourg vieillot, ses parterres et ses potagers. Plus d'arbres, plus de jardins, peu de maisons, plus de vrai chemin, mais des champs, des pâturages, des ajoncs, et des pistes qui égarent, qui zigzaguent... le granit perce de tous côtés; la lande est abandonnée aux moutons attachés deux à deux à des piquets fichés en terre. Les dépressions qui étaient zones de culture sont ici envahies par la mer.

Que de promenades, saines et fructueuses pour l'esprit : escalade du tertre Saint-Michel dont la chapelle moderne a remplacé un édifice très ancien et qui garde les curieuses statues de l'archange et de saint Roch, chapelle de Notre-Dame de Kéranroux, moulin à marée près de l'étang Birlo sur la côte ouest, vieux fortin, déclassé en 1906; « Chaise de Renan » rappelant le souvenir de cet Ary Renan, peintre et poète, fils du célèbre philosophe, venu à l'île Bréhat vers 1880 et qui la révéla depuis à tant d'artistes; feu du Paon qui depuis 1860 éclairait les routes marines pleines d'écueils, feu du Rosédo : deux phares rasés par les Allemands, aujourd'hui

relevés de leurs ruines; croix de Maudez près de laquelle on assiste à de si féériques couchers de soleil, vieux moulins aux ailes absentes qui rappellent de tristes pages dans l'histoire de l'île Bréhat. Car les Anglais y sont venus, notamment à l'appel de Jean V, puis sous la Ligue, à la demande des Royaux. En 1409 l'île fut prise par Edmond de Kent qui fit raser la citadelle. Mercœur, en 1590, la fit reconstruire mais, faute de munitions, en avril 1591, le fort se rendit au général anglais Norritz opérant pour le compte d'Henri IV. C'est en barbare que l'Anglais traita la garnison; il lui refusa les honneurs de la guerre, et fit pendre une quinzaine de pauvres diables aux ailes du moulin dont la tour se dresse encore non loin de la butte Saint-Michel.

Les cheminements sans but dans la campagne montreront la pauvreté d'un sol enrichi comme l'on peut par l'apport du goémon. Les fougères, la bruyère, les carex et les ajoncs couvrent de larges places. Le Bréhatin est paysan par nécessité, plus que par goût : les relations avec la « grande terre » ne sont guère faciles l'hiver : il faut bien ne compter que sur soi. Le blé réussit bien, la pomme de terre surtout, et l'élevage des moutons, des porcs et des bêtes à cornes tient une place importante dans l'économie rurale. Le bétail rentre le soir à l'étable après avoir passé tout le jour dans les pâturages, les pacages et les landes : les vaches attachées par une bonne corde à un piquet de fer, les moutons liés deux à deux par une longe. Quelques îlots avoisinant Bréhat nourrissent des moutons qui y pâturent seuls toute l'année, un berger les surveille sur place, de temps en temps.

Bien des remarques valables il y a quarante ans ne le sont plus aujourd'hui. Fini le temps où chacun préparait la pâte de son pain; sur les brouettes s'empilaient les mottes rondes de pâte signées de fleurettes, de lignes géométriques qui permettaient de reconnaître son bien une fois la cuisson terminée. On moissonnait à la faucille. Plus de vaine pâture, établie de temps immémorial. L'île comptait deux pâtres, l'un pour Bréhat-Nord, le second pour Bréhat-Sud. Le domaine congéable, établi en 1750, a disparu à la fin du siècle, et le fermage disparaîtra bientôt. Les beaux costumes, les coiffes deviennent rares, qui étaient celles du Trégor : capeline de toile ou de tissu avec bavolet important qui couvrait les épaules.

On reste encore fidèle au petit logis étroit, mal éclairé, à l'habitude de vendre à l'amiable; sous seing privé, sur parole, sans aucun écrit. La vente en viager se pratique encore. Et dans les champs où les hommes sont plus nombreux qu'au temps jadis, on manœuvre encore la petite charrue vieillotte qui égratigne la terre à 15 centimètres de profondeur! Dans les familles, le lait caillé, l'épaisse bouillie, le café, sont toujours en grand honneur.

Les touristes pourront voir longtemps près des logis paysans les auges de granit où l'on pile les tiges d'ajoncs, la citerne précieuse, car ici pas le moindre filet d'eau courante; le four, peu utilisé; et plaquées sur le mur exposé au midi, les galettes de bouse de vache qui, séchées, iront s'entasser au grenier, en réserve de combustible. Sur le rivage, les jours de coupe du goémon, les visiteurs prendront plaisir à voir tout un peuple affairé — hommes haut bottés, femmes aux jupes serrées dans des culottes, enfants même — la besogne est d'importance! quel plaisir nous avons à nous promener avec des amis le long de ces sentiers dont le dessin capricieux aide si bien pourtant au développement de la pensée... s'asseoir, à la tombée de la nuit, sur une falaise, à côté de la campagne émue qui répond à ce paysage, laisser distraitemment errer les yeux sur ces eaux calmées, scintillantes, suivre une voile entre les îles plus sombres, essayer de les identifier, de laisser croître en soi les souvenirs que chacune fait naître...

Elles sont si riches, ces îles, en souvenirs hagiographiques surtout.

A Lavret vécut Budoc, vieux saint celtique, fondateur d'un petit monastère; on voit bien des ruines sur l'île, mais ce sont celles d'une chapelle bâtie au XVII<sup>e</sup> siècle sous la patronage de saint Simon et saint Jude. En arrivant dans son domaine, conte la légende, saint Budoc chassa les reptiles dont l'île était parait-il infestée; la croyance est toujours vivace que la terre de Lavret appliquée sur la morsure des bêtes venimeuses préserve de tout danger. La *Vita*

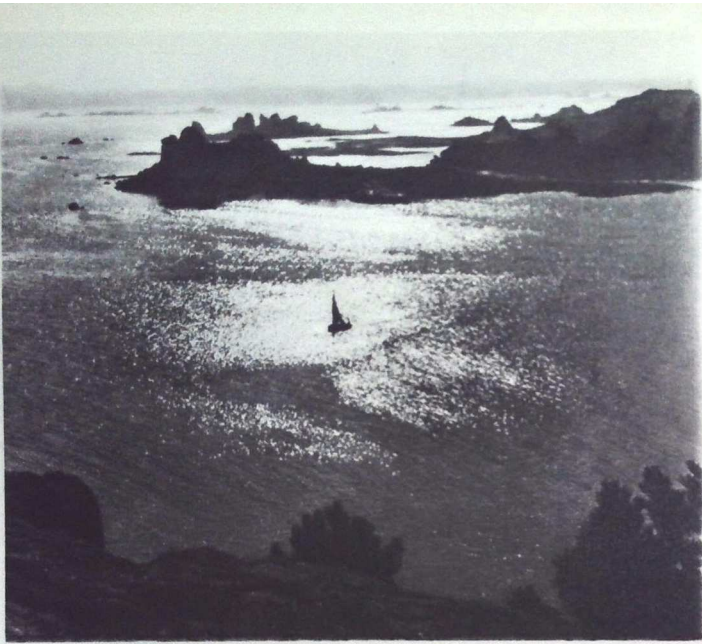




Ile Bréhat. Croix Saint-Michel. Le moulin à marée.

*Cl. Paul Farge.*

*Winwaloeï* nous apprend qu'un prince breton, Fracan, passa en Armorique au <sup>v</sup><sup>e</sup> siècle à la tête d'une petite troupe d'émigrants. La femme de Fracan lui donna un fils dont le corps, quand il vint au monde, était d'une blancheur si éclatante que le père s'écria : « *Guen-o-lé !* il est tout blanc ! » Ce devait être le fameux saint Guénolé, fondateur de Landevennec et ministre du roi Gradlon. Fracan vint à l'île Lavret pour confier à Budoc l'éducation du futur saint; et c'est là que saint Guénolé accomplit ses premiers miracles. Un autre saint fort populaire, saint Maudez, fit à Bréhat de fréquentes visites. Il s'y rendait ordinairement, continue la légende, dans une auge de pierre. On le considère comme d'origine irlandaise. Il aurait abordé à Port-Beniguet, dans cette île Beniguet qui fit partie des biens de l'abbaye de saint Rion et où il y avait autrefois une chapelle Saint-Guénolé. Saint Maudez pratiquait la vie érémitique dans l'île qui maintenant porte son nom. On y montre une cellule ronde ressemblant à un four qu'on appelle pour cette raison *Forn-Maudez*. A vrai dire, ce pauvre ermitage paraît remonter



Ile Bréhat. Le soir sur les eaux calmes, vers Lavret.

Cl. Pierre Auradon.

au XII<sup>e</sup> siècle, et semble contemporain du prieuré que possédait à l'île Maudéz l'abbaye de Bégard. Un oratoire moderne (1885) a remplacé la vieille chapelle romane dont il subsiste encore la porte.

L'île Verte elle aussi était occupée par des religieux. Un couvent de Pères Mineurs y fut fondé en 1434. Rien ne reste des deux chapelles et du calvaire dont nous parle un inventaire de 1790.

Des moines, vous n'en coudoieriez plus guère dans les venelles de Bréhat, mais à la plaisante saison y séjourne une élite discrète qui ne crée point de cénacles, qui n'essaye pas de vivre en marge : des écrivains, des acteurs, beaucoup de médecins, dit-on, des sculpteurs et des peintres; ces peintres dont les toiles iront célébrer l'île de beauté jusque dans les musées d'Amérique; cette Amérique où avaient abordé les matelots bréhatins, bien avant que ne parurent sur les rivages du Labrador, les caravelles de Christophe Colomb.



Ouessant (Finistère).

Cl. Armée de l'Air, 33<sup>e</sup> Escadre.

## OUESSANT

L'attrait de beaucoup d'îles tient à leur solitude; l'isolement engendre des conditions d'existence d'une extrême monotonie; il crée des sociétés originales dont les usages et les institutions étonnent le voyageur avide d'impressions neuves. Parmi les îles d'Armorique, Ouessant, avec Sein sa voisine, est la plus marquée de ce signe d'isolement; elle oppose à notre curiosité la barrière de ses récifs, de ses brumes, de ses courants, de ses côtes inhospitalières. Mais cette difficulté d'accès, ce monde à part exerce d'autant plus pour nous son pouvoir d'aimantation, comme les profondeurs bocagères invitent les Armide et les Renaud de tous les printemps à venir y abriter leurs belles amours. Ouessant est le type de ces îles-amers qui font un peu l'office des antiques sirènes. Les navires

s'approchent; à bord, le nom de l'île est certainement sur toutes les lèvres..., on s'approche : jadis, la haute neige des voiles; de nos jours, la puissante carène des transatlantiques entrant dans la Manche — mais aucune chaîne d'ancre ici ne tombera des écueillers; une fois la route reconnue, le bateau redeviendra un point sur l'horizon, une écharpe de fumée. Ne dirait-on pas que les navigateurs, se rappelant le redoutable distique « qui voit Ouessant, voit son sang », se hâtent de fuir ces parages où les courants atteignent le maximum de vitesse connu sur le littoral breton? Les seuls noms de Fromvust et de Fromveur nous parlent de l'épouvante que la fureur des eaux inspire aux audacieux qui les abordent. Les instructions nautiques avertissent que « le courant de flot porte sur tous les dangers compris entre Ouessant et la pointe Saint-Mathieu. Le jusant porte sur la chaussée de Sein. Ces courants sont violents en vive-eau, surtout près de terre. Il est indispensable d'en tenir le plus grand compte... ».

Ouessant est la terre française le plus à la proue de l'ancien Monde, à 22 kilomètres du Conquet, l'un des points de départ pour visiter l'île, à 18 de la pointe de Corsen, la plus à l'ouest du continent. Elle se trouve juste en face de l'estuaire de l'Aber-Ildut. Vue du Nord et du Nord-Ouest, l'île paraît une haute falaise à pic; sur la carte, elle affecte la forme d'une pince de homard à l'ouverture tournée vers le large; les dentistes trouveraient qu'elle ressemble à une molaire; sans image, disons que l'île d'Ouessant représente un rectangle, les angles sont occupés par des presqu'îles, les quatre côtés sont creusés de baies échancrant assez profondément la masse de l'île. Les quatre grandes pointes d'angle sont au nord-est la presqu'île de Cadoran, à l'ouest celle de Loqueltas, au sud-ouest Feunteun-Velen, au sud-est la presqu'île de Pen-Arland. Les grandes baies sont au nord la baie de Bininou, à l'ouest celle de Porspaul, au sud celle de Pen-Ar-Roch, à l'est celle du Stiff. L'anse de Bininou, très largement ouverte, ne peut servir de port de refuge, et celle de Pen-Ar-Roch n'est fréquentée que par le vapeur assurant le service entre l'île et le continent, quand le mauvais temps l'empêche d'entrer à Lampaul. Il est imprudent d'y passer la nuit. Des deux autres baies, plus profondes, celle du Stiff pour être excellente — c'est la plus proche de la grande terre, et libre de récifs — demanderait la construction d'une jetée. Pas un bon port à Ouessant. A Lampaul même, dont la baie est encombrée de rocs, d'îlots dispersés et d'un gros rocher : le Korz, le mouillage ne doit y être pris que par beau temps. La mer y est énorme par coup de vent du sud-ouest, et très creuse à l'entrée, surtout en flot. Il est remarquable que sur presque toutes les îles faisant escorte à l'Armorique, les habitants se groupent sur la côte qui regarde le continent (Sein, Belle-Île, Groix, Batz). Ils paraissent avoir regret d'avoir bondi aux premiers âges sur les déserts qu'étaient les îles en un geste de hardiesse, d'ardeur dans la conquête de tout sol visible; ils se tournent vers la terre, obéissant à je ne sais quel sentiment de sociabilité, à quelque besoin de plus efficace protection. Ouessant tourne le dos au monde habité. Le bourg, primitivement réduit à l'église et à quelques boutiques, aujourd'hui grossi des hameaux de Porz-Noan, Ar Goubarz, Cost ar Prad et Penn ar Gear, se blottit au fond de la baie de Porspaul, en plein ouest, face aux tempêtes.

Quelle est la contexture géologique de cette île, longue d'environ huit kilomètres, d'une largeur moitié moindre, dont les contours découpés comme dentelle totalisent une trentaine de kilomètres? La zone formant la côte nord-ouest, en y incluant l'île de Keller, est granitique, la région méridionale est composée de gneiss granulitique. Ce sont donc deux bandes de roches dures et parallèles, de huit kilomètres de long approximativement, séparées par des roches plus tendres : micaschistes, gneiss avec affleurements d'amphibolite. La moindre résistance des schistes livrée aux assauts de la mer est à l'origine des deux baies de Lampaul et du Stiff, écartées de trois kilomètres. La topographie de l'île est essentiellement fonction de sa constitution géologique. Sur le sous-sol de roches résistantes, c'est-à-dire sur les granulites et les gneiss granulitiques, nous trouvons les lignes de faite; les dépressions correspondent à la présence des gneiss et des micaschistes; en résumé, nous avons deux chaînes dirigées



Le redoutable passage des courants au large d'Ouessant. Le phare de Kéréon.

Cl. Le Doaré.

nord-est, sud-ouest, séparées par une vallée plus ou moins resserrée de même direction que les deux crêtes. La crête nord ne longe pas la côte, mais la bordure de séparation des granulites et des micaschistes; pour préciser : elle part de la région septentrionale de la baie du Stiff, traverse l'île jusqu'à la pointe du Pern; de ce bourrelet, le versant sud est le plus abrupt, et les hauteurs, au nord-est, sont plus marquées que dans la partie sud-ouest. C'est ainsi que sur le point culminant de l'île, à la côte 63 d'après la carte d'Etat-Major, on a bâti le phare du Stiff. Sur cette même ligne de collines, il n'est pas surprenant qu'on ait autrefois élevé une chapelle à Saint-Michel, l'Archange qui aime les hauts-lieux. C'est sur ces hauteurs que tournaient, plus nombreux jadis, les minuscules moulins d'Ouessant, si pittoresques avec leurs hauts



Ouessant. Rochers de la côte ouest vers l'île Keller.

*Cl. La Duart.*

soubassements de pierre servant de socle à une espèce de guérite en bois, coiffée d'un toit à double rampant, au lieu de l'habituel bonnet conique du toit en poivrière s'enfonçant sur un étage supérieur un peu renflé, derrière les ailes dépenaillées, toujours magnifiées par le couchant.

Certaines buttes recouvrent sans doute des tumulus, et des silex taillés trouvés sur l'île prouvent que Ouessant était habitée à l'époque préhistorique.

La deuxième crête part de Pen-Arland et atteint Pors Coret, à l'extrémité de Feunteun-Velen; elle n'a pas l'altitude de la précédente.

La dépression axiale est à peine marquée vers le nord-est, si bien que les alentours de la baie du Stiff sont formés de hautes falaises atteignant une quarantaine de mètres. La vallée s'approfondit vers la baie de Porspaul aux abords de laquelle la falaise n'a plus que quelques mètres d'altitude, au voisinage de grèves à sable fin. Cette vallée axiale présente en son milieu un léger renflement qui détermine deux dépressions secondaires où coulent des ruisseaux.



Ouessant. Un moulin de l'île, près du phare du Créac'h.

*Cl. La Duart.*

Les rives en sont marécageuses et des arbustes y croissent, profitant de l'humidité, à l'abri du vent régnant.

Le tour de l'île du nord au sud, par l'ouest, pour revenir vers le nord, par l'est, nous familiarise avec le pays; nous négligeons volontairement pour le moment ces paysages humanisés, pour étudier la seule configuration du littoral. La côte nord d'Ouessant est celle où les érosions subaérienne et marine ont toujours été des plus actives: violence des courants, grosses lames du large poussées par les coups de vent. De Toull Cheller à la pointe de Pern, c'est une succession d'échancures, dont les bords sont ordinairement taillés à pic. Les failles ont facilité une pénétration profonde de la roche. La petite plage de Pors Kinzy bordée de blocs roulés des falaises est une exception; la côte est rocheuse, frangée d'écueils et d'îlots dont l'ensemble a pour nom la chaussée de Ar-C'Herriou-Du. Les rochers sont des plus déchiquetés dans cette zone du Créac'h où l'entassement des blocs est véritablement impres-





Ouessant. Le port de Lampaul.

*Cl. Spitzmuller.*

sionnant. La mer s'engouffre dans des fentes énormes, y poursuit son travail de destruction. Il en est ainsi jusqu'à l'anse de Pors-Mean à partir de laquelle la côte, plus basse, n'a plus cette dentelure compliquée bien connue, mais se trouve barrée par une levée de galets où sont à peu près représentées toutes les espèces de roches de l'île. La Pointe de Pern rappelle en moins grandiose l'amoncellement du Creac'h; la découpe des rochers est presque aussi importante, mais les blocs n'ont plus ici cette élévation au-dessus de la mer d'un inoubliable souvenir : la pointe se prolonge loin vers le large par une chaîne courte d'îlots. La Pointe de Pern limite au nord la baie de Porspaul aux côtés presque parallèles mais d'aspect bien différent : hautes falaises à pic au nord, côte beaucoup plus basse au sud avec de profonds couloirs remplis de gros éboulis. Au fond de la baie une pointe de rochers sépare deux greves. Des criques secondaires — Aod ar Prad, Porzic gwenn, Pors Coret — festonnent le rivage de leurs lobes. A partir de la presqu'île de Pen-Coret, commence la série des plages soulevées, et une succession de profondes baies à falaises escarpées : côte à indentations précédée d'îlots, de rochers recouverts à mer haute. La presqu'île de Pen-Arland s'avance vers l'est loin en mer, elle est prolongée par un promontoire, île à ses heures. Cette région d'Ouessant est la plus nue qui soit; le sol est recouvert de plaques de lichen, de touffes de moudez à fleurs mauves, d'une bruyère rase brûlée par l'air salin, et d'une mince couche grise de terre sablonneuse. Pen-Arland limite au sud la baie du Stiff, plus ouverte mais moins profonde que la baie de



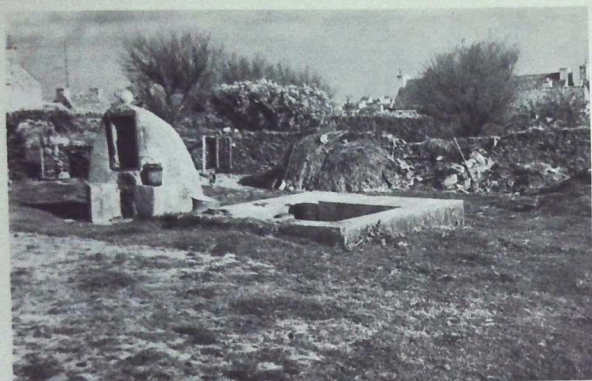


Ouessant. Le courrier « Enez-Eusa » arrivant à l'île, à Porz-Ligoudou, dans la baie du Stiff.

*C.L. Le Doaré.*

Porspaul, à l'opposé, sur la côte ouest — et contrairement aussi à ce que nous remarquons vers Lampaul, c'est la partie sud du Stiff qui a les falaises hautes et taillées à pic. Au voisinage de la presqu'île du Stiff, un chapelet d'îlots escorte Ouessant; ce sont les effleurements de la plate-forme littorale qui entoure l'île. Ces écueils rattachés à la côte, aux basses mers, par des cordons littoraux ou des chaînes de gros blocs rocheux, sont particulièrement nombreux près de l'île Keller, aux pointes de Pern et de Pors Coret. Il va sans dire qu'on trouve fort peu de sable ou de coquilles brisées sur ces fonds rocheux violemment balayés deux fois par jour en sens inverse par les terribles courants.

Sur toute la surface de l'île, sources et puits ne manquent pas, et ceci est notable, quand pour beaucoup d'îles se pose cette question d'eau potable. A Molène, c'est une citerne que les Anglais offrirent aux insulaires en reconnaissance des soins prodigués aux victimes du paquebot *Drummont Castle* qui fit naufrage dans la nuit du 16 au 17 juin 1896. Vauban dota Belle-Ile d'une vaste aiguade. A Ouessant, multiples sont les sources d'une limpidité de cristal, au centre de l'île, vers le Stiff et vers Pen-Arland; qu'on aille en juger à la fontaine ancienne du village



Ouessant. Puits et lavoir.

*Cl. Toullouat, Musée National des Arts et Traditions populaires.*

An-Doullou. Il y a la source où saint Pol, selon la tradition, venait faire ses ablutions, et bien d'autres du côté de Toull Aoroz, dans les parages de Cadoran. Un clair ruisseau serpente dans le Prad Meur (grand Pré) et le Prad ar Roué (Pré du Roi) jusqu'au bas du bourg de Lampaul. On peut aussi voir à l'œuvre les lavandières ouessantines dans le val de Saint-Hilarion, et chacun sait que « stiff » veut dire « source issue du rocher ». Parmi les puits d'Ouessant, celui du « Manoir » est le plus archaïque : la margelle est surmontée d'un plateau en granit largement débordant; l'ouverture médiane est à peine plus grande que le seau dont on se sert pour puiser. Ce bloc, dont l'épaisseur peut avoir vingt centimètres, est échancré pour loger une pièce de bois mal équarrée; l'une des extrémités est fichée en terre, l'autre forme fourche; un cordage maintient une poulie de navire où glisse le filin noué à l'anse du seau. Pourquoi cette ouverture circulaire tellement étroite, pourquoi d'autres puits sont-ils recouverts d'une sorte de guérite, comme pour garder l'eau plus jalousement?... A Ouessant elle sourd de tous points! Ne serait-ce pas là habitude de constructeurs importée de régions où la source est avare, où l'on craint l'évaporation? Le ciel ici est souvent couvert; de juin à août il pleut une trentaine de jours. Si de toutes les régions de France c'est Ouessant qui a les minima de température les moins bas, le soleil n'y est tout de même jamais assez ardent pour faire redouter un tarissement des eaux. Il y a, je crois, une autre explication. Sous la protection de murs de jardins, dans les vallées, des camélias, des agaves, des yuccas poussent en pleine terre comme à Bréhat : voilà qui témoigne de la douceur du climat, mais la végétation arborescente reste pauvre. Elle le serait moins — à preuve : les pommiers, les ormes, les saules des vallons — si l'arbre ne souffrait, à Ouessant, de la toute-puissance de seigneur le vent. Et c'est du vent porteur d'écume trouble, de sable, de toutes les impuretés d'un sol fortement balayé par les tempêtes qu'il s'agit de préserver la limpidité des eaux douces. Ce vent règne si bien que les moulins se haussent juste assez pour profiter de sa force et tenir bon quand même, que les meules de fourrage seraient réduites à rien sans des filets emprisonnants, que les maisons sont



Ouessant. Lampaul : retour au logis après la messe.

*Cl. Guy J.-L. Beyer.*

basses et sans ouverture du côté du vent, et que pour les moutons on a réservé sur la lande les fameux « goaskedou », abris triangulaires en pierres et mottes de gazon.

Le tapis végétal sur un tel sol et sous un tel climat se réduit aux sphaignes, les plantes des tourbières, aux fougères, aux bruyères, à l'ajonc nain. Près du Stiff, un hameau abandonné porte un nom significatif : Ker Radennek : Village des fougères, et sur la carte on trouve assez souvent « Lannek » qui a le sens de « lieu où croît la lande ». On aperçoit de loin en loin les dômes de goémon, eux aussi précautionneusement nattés, mais ils font en somme partie du paysage humanisé, comme les champs étroits où poussent les pommes de terre, l'avoine, le blé.



Ouessant. Meule protégée par un filet tressé en chaume.

Cl. Touleouat. Musée National des Arts et Traditions populaires.

A Ouessant, comme sur les autres îles, ce sont les monuments mégalithiques qui ont mis sur le paysage naturel la première empreinte humaine connue, et les silex taillés, trouvés sur le sol, attestent un habitat dès l'époque préhistorique. Dans ses intéressants *Mémoires relatifs à la Marine*, l'amiral Thévenard, il y a près de deux siècles (1771) affirmait avoir vu dans la région de Pern les restes d'un temple païen. Ces ruines, les menhirs et les dolmens, témoins muets d'une occupation du sol, ne nous apprennent pas grand'chose de l'histoire d'Ouessant. Nous savons que saint Pol Aurélien, venant de Grande-Bretagne, l'évangélisa au début du VI<sup>e</sup> siècle et qu'il y rassembla des moines. La tradition veut que le couvent ait occupé un emplacement proche de la chapelle de Kerber et qu'un castel ait été érigé tout près de là pour protéger les religieux. On trouve dans les parages immédiats le village des Huttes ou des Cabanes (Keraloj); ce nom perpétuerait le souvenir des cellules monacales recouvertes de gazon. Chaque année, l'île fête saint Pol le 11 mars : messe matinale à la chapelle de Kerber, et procession à l'issue des vêpres au calvaire de Saint-Pol à Pen Arland, où l'on garde une statue ancienne de Pol terrassant le dragon de l'île de Batz. Le roi franc Childebert joignit au titre d'évêché de Léon, qu'il attribua à saint Pol en 530, le privilège de seigneurie; ainsi l'île d'Ouessant fut propriété de cet évêché de Léon dès sa création. Ce fut vraisemblablement cet évêché qui, au cours des temps, introduisit dans l'île le culte de saint Pierre et de saint Paul l'apôtre. Saint Pierre se retrouve dans l'appellation de Kerber, et c'est à saint Paul romain que sont dédiés le bourg de Lampaul, une fontaine à Pen ar gear, le pardon du 30 juin et la paroisse de Saint-Paul dans le bourg même. Ouessant fut échangée contre une autre terre en 1589 avec René de Rieux, marquis de Sourdéac, en faveur de qui le roi l'érigea en marquisat par lettres patentes, en 1595. Antérieurement à 1764, date de la vente de l'île au Roi par la Maison des Rieux, toutes les contestations y étaient jugées par le représentant des Rieux ou le gou-

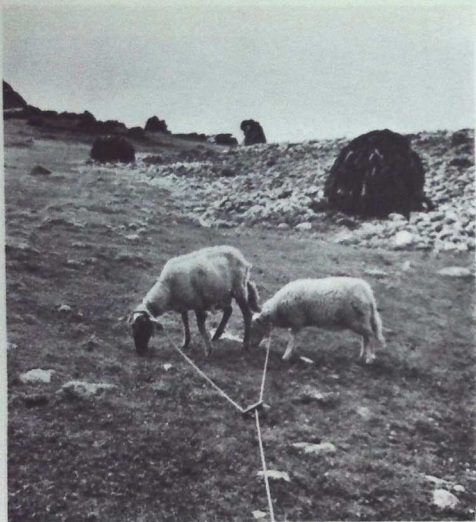


Ouessant. Séchage au sol du « glaoed » (bouse de vache), combustible des îles.

Cl. Touleouat. Musée National des Arts et Traditions populaires.

verneur nommé par le roi : ces traditions patriarcales furent maintenues jusqu'à la Révolution. Les Ouessantins n'étaient pas gens faciles à régenter. En 1711 M. de la Sauldraye de Nizan fut nommé gouverneur. Il arriva, suivi de deux notaires, pour prendre possession de son gouvernement. Mais à peine avait-il paru que les insulaires lui firent entendre, à coups de pierres, qu'ils ne reconnaissent ni roi ni seigneur, se sentant fort capables de se donner des lois sous la conduite de leur recteur — M. de la Sauldraye se rembarqua, précipitamment dit-on.

Bien que d'un accès difficile, l'île dut se défendre contre les incursions des pirates nordiques, et elle avait beaucoup à craindre des guerres à peu près continuelles entre la France et l'Angleterre. Déjà en 1388, l'île avait été ravagée par les Anglais. L'importance croissante prise par le port de Brest appelait Ouessant à jouer un rôle de premier plan dans les conflits maritimes. En juillet 1778, au cours de la guerre de l'Indépendance américaine, le comte d'Orvilliers fit subir, dans les parages d'Ouessant, un échec à la flotte britannique de l'amiral Keppel; par contre, en juin 1794 la flotte de l'amiral Villaret de Joyeuse fut décimée : on connaît l'épisode de la perte du vaisseau « Le Vengeur ». Vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, à l'époque de Fachoda, Ouessant faillit être occupée par les Anglais le 30 octobre 1898. Avant la guerre de 1914, le Gouvernement eut l'idée malencontreuse d'envoyer des colons dans l'île. A de bons éléments se mêlaient des disciplinaires; lâchés parmi une population confiante et paisible, ils devinrent rapidement indésirables. Il faut savoir que les hommes du pays naviguent à la Marine Marchande et au long cours. Ne restait dans l'île que les femmes, les vieillards et les jeunes filles... Les « Filles de la Pluie » furent et sont aussi vertueuses que leurs sœurs de la grande Terre. C'est toujours vaillamment que les insulaires firent leur devoir : autrefois à côté des soldats que le Roi y envoya à plusieurs reprises pendant les périodes de danger, et



Ouessant. Les moutons sont retenus deux par deux par les longues reliées au troëll.  
Cl. Guy Le Boyer.

tout récemment sous l'occupation allemande depuis 1940. Ouessant devint le pays de la faim, mais resta fidèle. Les troupeaux de moutons qui faisaient la renommée de l'île s'amenuisaient à vue d'œil, de semaine en semaine. Quelle explosion de joie au départ des 400 hommes de la Wehrmacht le 31 août 1944 ! Une vingtaine d'allemands, chargés de détruire les phares, s'in-crustaient bien encore, mais le 2 septembre au soir ils prirent le parti de déguerpir sur la goëlette *Ouessantine* — stupefaction, ils firent demitour quelques heures plus tard, et le bateau prenait déjà son mouillage dans la baie. Avec un bondissement d'âme magnifique, la population jura de se défendre, s'empara d'armes abandonnées, obéit au commandement du garde champêtre Noël Pennec ; des rafales de mitraillettes firent apparaître le drapeau blanc au mât de la goëlette. Les S. S. s'imaginèrent que les Américains

occupaient l'île ; les Allemands défilèrent, mains derrière la nuque, sous les regards narquois des insulaires armés. Cette heure-là dissipa le souvenir de toutes les souffrances subies.

On ne sait trop, quand on s'embarque à Brest ou au Conquet, si l'on arrivera à Ouessant par la baie du Stiff ou par la baie de Lampaul : tout dépend de l'état de la mer, du temps clair ou brumeux, de la direction du vent. Souhaitons de descendre à Lampaul. C'est le centre administratif et commercial de l'île : église, mairie, hôtel, bureau de poste, magasins. L'église fut offert par le gouvernement anglais, en 1897, en témoignage de gratitude pour le dévouement des liens lors du naufrage du *Drummond Castle*. D'assez bons chemins relient la petite capitale aux 88 hameaux, dont la plupart comptent quelques feux, et qui sont dispersés dans la campagne des quartiers de Loqueltas (N.-O.) du Stiff (N.-E.) de Pen Arland (S.-E.) et de Feunteun-Velen (S.-O.). Le réseau routier est long d'une quarantaine de kilomètres, une seule route est macadamisée, elle joint Lampaul au Stiff. On y voit circuler depuis peu d'années quelques autos, surtout des camionnettes. Les maisons sont basses, comprennent ordinairement deux pièces avec lits clos, mais ces lits qui rappellent la couchette des bateaux, tendent à disparaître. Un toit d'ardoises rejointoyées par du ciment coiffe le rectangle de la bâtisse.

A l'intérieur, le visiteur aperçoit les souvenirs de naufrages, débris d'épaves traditionnellement recueillis par les habitants, en dépit des interdictions de la loi. L'électricité n'est pas encore venue égayer les logis ouessantins.

Impossible de cheminer longuement dans la campagne sans remarquer un peu partout des moutons, attachés deux à deux. Cet élevage est ancien. Les « présalés », de robe noire, abâtardis par croisements successifs, ont cédé la place à des moutons blancs, et c'est au jardin du Museum d'Histoire Naturelle que l'on peut encore voir quelques spécimens de la race primitive. Vers la Saint-Michel, après les récoltes, les moutons sont lâchés à travers l'île ; ils passeront l'hiver en liberté. Leurs bêlements s'unissent à la rumeur des coups de mer rebondissant sur les récifs, aux sifflements du vent se pliant à l'appel immense des horizons. C'est en février qu'a lieu la foire aux moutons ; ils sont rassemblés dans deux parcs, au quartier de Kerivarc'h et de Parluhen où les propriétaires viennent les reconnaître aux marques des oreilles. Les agneaux sont partagés à l'amiable. La taxe de sortie des parcs revient au « guet », composé de volontaires et du garde champêtre. Ce « guet » rassemble les ovins, les oblige à pénétrer dans certaines cours, fait chaque samedi sa tournée dans l'île, capture les animaux détachés et les vend le dimanche sur la place du bourg. Les propriétaires qui reconnaissent leur bien s'acquittent d'une prime. Il est donc bon de surveiller l'état de la corde, son degré d'usure, quand les Ouessantins, deux fois par jour, viennent dans les landes changer leurs moutons de place. Les animaux sont tenus par deux longues de 8 ou 10 mètres reliées à une pièce de bois, dite troëll, trois fois perforée. Au troisième trou une corde passée aboutit au « strapenn », le piquet, fiché en terre à l'aide d'un galet appelé « bili ». Nous avons dit que pendant la guerre l'occupant ne se priva pas d'opérer des rafles dans les troupeaux.

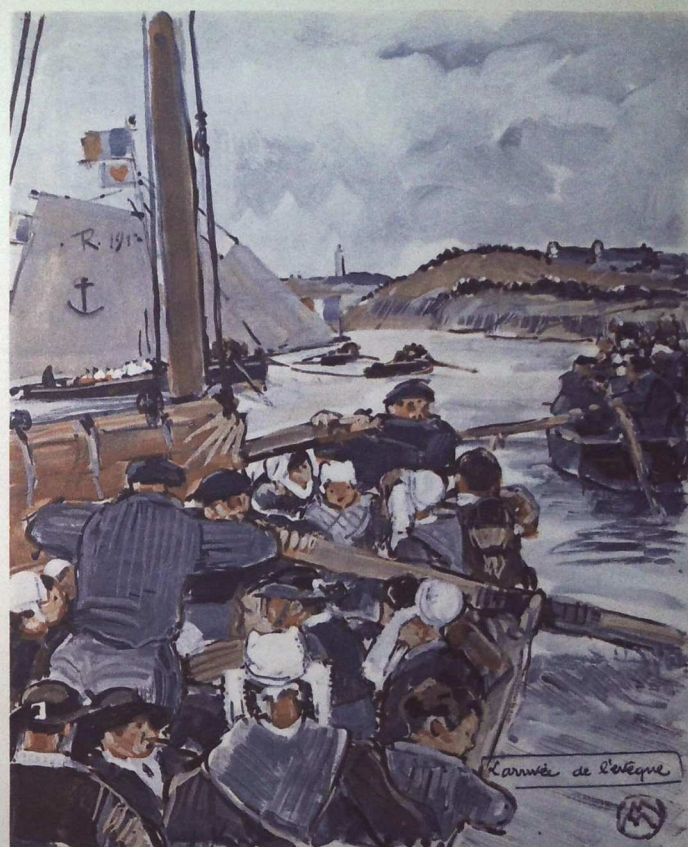


« Veuve et femme de l'île d'Ouessant. Les veuves sont désignées par une pièce d'étoffe rouge posée sur la coiffe. »  
Lithographie de Charpentier, 1830.

On élevait jadis sur l'île une race de poneys, presque complètement éteinte aujourd'hui. La faute en incombe aux Etats de Bretagne qui, à tort, crurent bon d'améliorer l'espèce locale par croisements avec des étalons.

L'occupation principale des insulaires n'est pas la pêche. Et sur ce point sans doute, le genre de vie des Ouessantins a beaucoup changé. Les pièces d'archives témoignent qu'on pratiquait jadis la pêche à la sardine. Au début du XIV<sup>e</sup> siècle des négociants de Bayonne possédaient dans l'île des pêcheries et des sécheries. Ouessant n'a pas de ports naturellement préparés et artificiellement aménagés pour y accueillir et abriter les bateaux de pêche modernes. C'est dommage. Les hommes servent dans la Marine Marchande et fournissent moins de monde aux escadres. A leur retour au pays, ils apportent ici l'âme d'ailleurs, si bien que la moyenne de la population est beaucoup moins arriérée que certains voudraient le faire croire.

Mais tous les marins ne reviennent pas; et pour les disparus les îliens célèbrent un « broella ». M. J. Cuillandre qui connaît si bien les coutumes de Molène, de Sein et de Ouessant s'est beaucoup occupé de ce rite étrange; il en a expliqué le nom et décrit la cérémonie: pour les « périls en mer » les familles, comme si les corps étaient là, organisent une veillée funèbre et font célébrer un simulacre d'enterrement pour le repos des âmes. Le mot est formé sur « bro »: pays, avec adjonction d'un suffixe d'infinifitif en « ella »; il signifie « ramener au pays, rapatrier ». Par la vertu du rite de l'enterrement fictif, le corps perdu est retrouvé, il revient mystérieusement recevoir la sépulture dans la terre qui l'a vu naître et l'âme, qui errait en peine, entre enfin dans son éternel repos. Rien de plus émouvant que la veillée devant un linceul vide de cadavre, à laquelle assiste, réelle pour tous, l'âme invisible du mort. De la simplicité, beaucoup de silence, des prières. Dans la plus belle pièce de la maison, dite « pièce haute » (il y a deux pièces dans la plus pauvre demeure) la table est recouverte d'une vaste toile blanche en manière de linceul. Les pans de longs rideaux tombants enveloppent le haut-bout de la table; au bas-bout: un rameau de buis sur une assiette blanche qui a reçu l'eau bénite. Une croix de cire, placée sur une coiffe immaculée, remplace le défunt dans cette chapelle ardente où toute la nuit parents et amis viendront prier. Les femmes, assises sur des bancs-coffres, sont comme perdues dans l'ample mante de deuil au capuchon couvrant la tête, rabattu sur le visage. Pas de clergé à la veillée funèbre. Et ce détail donne à penser qu'il s'agit là d'un rite païen, aujourd'hui christianisé. Une femme vieillie, honorée de tous, « la prieuse des Morts » s'agenouille alors et, sur un ton de mélodie, récite pour chaque mort nommément une prière bretonne suivie d'un *de Profundis*. L'assistance s'associe à la supplication, cette supplication qui se veut large, s'étend à toutes les âmes connues et inconnues que la « Morgane » tua dans un baiser sous les vagues redoutables du Fromveur ou du Raz de Sein. La pensée des matelots vivants, en péril sur la mer, se mêle au souvenir des trépassés. Puis c'est le silence, la suprême gravité. Silence, douleur et prières s'accordent bien. Tandis que le flot des amis incessamment s'écoule, chacun évoque le défunt, se rappelle ses traits, ses allures, ses manies; tous devinent l'âme qui vole encore au ras du sol bien-aimé et regrette une dernière fois, avant de s'éloigner pour toujours, les bons compagnons de la vie. Le lendemain, un cortège s'organise tout semblable à celui d'un enterrement. Le plus proche parent a l'honneur de porter la croix de cire. Et l'office des morts se déroule à la paroisse dans les mêmes conditions qu'une sépulture ordinaire. Jadis, vers 1870, on enterrait la croix qui était de bois, non de cire; maintenant, on la dépose dans une urne près de la chapelle des trépassés, et lorsqu'il s'y trouve un certain nombre de croix, la translation a lieu au cimetière, à l'occasion d'une Mission, par exemple. Au cimetière, une sorte de reliquaire en granit garde les croix de cire des sépultures fictives. L'édicule porte cette inscription: « Ici nous déposons les croix de proella (forme fautive, pour broella) en mémoire de nos marins qui meurent loin de leur pays dans les guerres, les maladies et les naufrages. » Les rites du broella se retrouvent à



Molène, mais il n'y a pas de croix de cire symbolisant le mort, et aucun monument ne rappelle au cimetière la mémoire des disparus.

Ouessant est une terre bien chrétienne, mais au début du XVII<sup>e</sup> siècle le christianisme pratiqué sur l'île n'était pas des plus éclairés. Les missions de Michel Le Noblet, en 1612, et du Père Maunoir, en 1642, eurent un retentissement considérable et durable. On sait que le Père Maunoir est sur les autels depuis cette année, canonisé à Saint-Pierre de Rome en mai 1951... Il existe sur toute la surface de l'île un grand nombre de croix en pierre, ou en bois, avec ou sans Christ, et dont quelques-unes ont dans leur piédestal une niche abritant une statuette de Notre-Dame ou de quelque saint. La plus archaïque est probablement la croix de Saint-Pol en Pen-Arland (Croas ar C'halvar). Une note des registres paroissiaux du 1<sup>er</sup> mars 1866 dit que « se déroulaient les processions de saint Pierre, de saint Guénolé, de saint Gildas, de saint Sébastien et de saint Nicolas, en réminiscence des chapelles ou oratoires qui ont existé avant 1789 ». La chapelle de Saint-Michel, élevée sur un point dominant, servit au culte de 1800 à 1803; reprise par le Génie, elle est détruite. Des calvaires remplacent les oratoires disparus dédiés à saint Nicolas et à saint Hilarion. Saint Guénolé avait son cimetière; et de

même la chapelle Saint-Gildas ou de Notre-Dame de Bon Voyage. Elle a donné son nom au quartier de Loqueltas. Un pardon s'y donne le premier dimanche de septembre. La chapelle Saint-Pierre a donné son nom au hameau de Kerber; elle fut rebâtie en 1854 sous le double vocable de Pierre et de Notre-Dame de l'Espérance. On y processionne plusieurs fois l'an : au 15 août, et pour le pardon du troisième dimanche de septembre spécialement. Bien d'autres petites églises, dont il ne reste trace que dans les actes d'archives ou dans la toponymie, attestent la vitalité religieuse des Ouessantins : chapelles de Saint-Evedec, où l'on pèlerinait pour demander la pluie, oratoire de Saint-Annaëc, lieudit « ar goz chapelic » : la vieille petite chapelle...

C'est aux assemblées religieuses — pardons de Saint-Paul le 30 juin, processions aux églises de la Vierge — ou tout simplement chaque dimanche à la sortie de la grand'messe que le touriste se rendra le mieux compte du costume des îliennes, fort original du reste. Une coiffe noire laisse échapper les cheveux qui flottent librement sur les épaules; les autres jours,



Monument des croix de broëlla.

*Cl. A. Hamonic.*

les Ouessantines nattent leur chevelure. La coiffe est en deux parties : une sorte de calotte en forme de barque renversée est maintenue par un ruban noir noué sous le menton. Pendant la semaine on ne fait usage que de ce béguin (chubilinen) et à l'intérieur du logis les femmes sont nu-tête. Le dimanche, on y ajoute le « kouricher », pièce de lingerie au devant tuyauté, plié plat sur la nuque et comportant un pendant dit « losten ». Sous le transparent de cette lingerie, les jeunes filles et les enfants ont des broderies de teinte vive. La taille est prise dans un corsage où s'entremêlent des rubans fortement colorés : du vert, du violet, du rose; ce justaucorps se ferme sur la poitrine par des épingles à grosse tête ouvragée. Sur la jupe noire (broz) se déploie le devantier ou tablier (toancher) de riche étoffe, en broché de couleur pour les jeunes filles et l'enfance. Un châle noir, un fichu de soie aux longues franges protègent les épaules. Des bas et souliers fins complètent ce costume, porté avec une dignité et un charme à rendre jalouse plus d'une « mouligen » (une étrangère à l'île). Tout ce monde, si peu loquace quand l'abordent les visiteurs, bavarde et s'anime en un dialecte léonard vigoureux, fortement teinté d'archaïsmes et particulièrement imagé : les images prenant vie du monde des eaux marines, des animaux familiers.

Ces femmes, si pimpantes quand elles sont endimanchées, ne veulent plus être qu'humblement laborieuses au fil des jours; elles cultivent la terre, excellente d'ailleurs, et divisée en « sillons ». Le sillon est une mesure de longueur qui vaut cent pas. Les champs sont entourés de murettes en pierres sèches. Il y a trop de terres en friche, maintenant que les ressources proviennent de la navigation ou de la vente du bétail. La vie est beaucoup plus large qu'à Sein ou à Molène, par exemple. Nous avons noté l'élégance du costume; ajoutons que les pâtisseries locales agrémentent les menus; agrémentent?... en tous les cas, y figurent : tarte aux algues, et fars breton, complétant le ragout d'agneau mijoté dans les « feux de mottes » composées de lichens séchés. Les Ouessantines (les hommes sont en mer) sont beaucoup moins casanières que d'autres Iliennes : elles se rendent au « continent »; on les apercevait avant guerre dans la rue de Siam, à Brest, bien accortes, faisant des achats.

L'île d'Ouessant serait-elle attirante pour les seuls touristes? Quand on examine les statistiques, force est de constater la rapidité de l'émigration : 3.000 âmes à Ouessant à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, 2.200 au recensement de 1945; en 1951, l'île ne compte probablement pas 2.000 habitants. Pas de bons ports pour abriter des bateaux de jauge nécessaire pour la pêche au large; les hommes naviguent; pas de vie de famille : les jeunes foyers quittent l'île, s'installent dans le port où le mari revient à chaque voyage. Mais ce n'est pas la misère qui explique l'exode.

Puissent les touristes venir nombreux admirer Ouessant. Ce n'est pas sur nos îles de l'Armor que l'été déploie magnifiquement son opulence; on ne peut y aller faire provision de bonheur paisible dans le royaume vert des bois, en ce mouvement de vallées, de collines, de prairies où les saisons, tour à tour, signent leurs toiles de maître, mais un autre partenaire, la mer, donne à ces domaines insulaires une note bien distinctive, comme le plumage désignant l'oiseau. A Ouessant, ainsi qu'à Belle-Ile, à Sein et sur la côte sauvage de Groix, les gerbes, au-dessus des rocs, fusent en s'empanchant de feux et de voix. La rude beauté du panorama due à la forme, à la couleur, aux sonorités, à la lumière, se révèle au promeneur dans son expressive grandeur, l'exhausse vers une vie plus intense. On pense ici aux parages de Roc'h-Vouillard, de la pointe de Pern, de l'île Keller au sol tapissé de fougères et d'ajoncs, et des autres îlots voisins, aimés des cormorans et des mouettes.

Ouessant ne peut s'imaginer sans une constante référence à la mer. Toutes les traditions de l'île lui imposent le devoir de préserver les marins des hargnes de l'Océan, des traîtrises de la brume et des récifs. Les phares ont ce rôle protecteur. En 1695, Vauban bâtit une tour à feu près du village du Stiff. Ce feu était entretenu à l'aide de bois et de charbon de terre. Le monument est unique en son genre : il comporte deux tours; l'une contient des chambres en



Ouessant. Jeunes Iliennes dans un paysage où le vent règne en maître.

Cl. Guy Le Boyer.

rotonde, soutient les appareils d'optique; l'autre sert uniquement d'escalier. Le second phare de l'île se trouve à la station du Créac'h, station modèle qui attire de nombreux techniciens. D'une puissance de 500 millions de bougies, Créac'h occupe le premier rang parmi tous les feux du monde. Les roches dont quelques-unes affleurent à mer haute et qui prolongent les pointes ont été utilisées pour la construction d'autres phares : on profite des îlots, même disposés en ligne brisée, pour établir un va-et-vient entre la côte et le feu (phare de Nividié). Le phare de Kéréon-Men-Tensel borde le Fromveur du côté sud, et la chaussée qui est au large de la côte sud d'Ouessant porte le phare de la Vieille-Jument. Quelques-uns de ces feux sont pourvus de signaux sonores de brume, ainsi que de radio-phares. Le service des Phares et Balises se propose de compléter la signalisation, en élevant des tours balisées non





Ouessant. Sortie de l'office à Lampaul.

Cl. Guy La Boyer.



Ouessant. Iliennes aux cheveux flottants, en costume de fête.

Cl. Toulouat. Musée des Arts et Traditions populaires.

gardiennées ou des sirènes sur les rochers de Kinzy, au nord-ouest de l'île Keller, sur les îlots de Roc'h-Mel, de Roc'h-Vouillard, de Roc'h-Bihan. Le phare est devenu un des éléments essentiels de vie ouessantine. Qui ne se rappelle les descriptions des feux d'Ouessant dans *La Mer* de Bernhard Kellermann? « Nos deux phares se mirent au travail. Au nord, Stiff. Telle une lune effroyable, pompant les ténèbres, il palpait, surgi derrière la lande noire deux fois blanc et une fois rouge, mais au sud, très haut dans le ciel, un soleil fantômal commença de tourner comme en démençe avec ses quatre faisceaux de rayons blafards; c'était Creac'h... c'étaient de brusques coups d'éclairs doubles. Ils volaient sur la lande noire, les pignons



Ouessant. La mer a modelé et durci ce visage où se reflète l'énergie. Cl. Guy Le Boyer.

blancs de masures, couraient comme un serpent étincelant le long des rochers de l'autre côté de la baie, atouchaient un récif, une vague, la frange d'un nuage, une voile... disparus, la nuit, le noir... et déjà ils vous éblouissaient de nouveau... Tous les rochers qui ressemblaient à des crânes d'éléphants polis par l'usure et à des squelettes d'animaux préhistoriques, reprenaient figure quand le coup de lumière les balayait ».

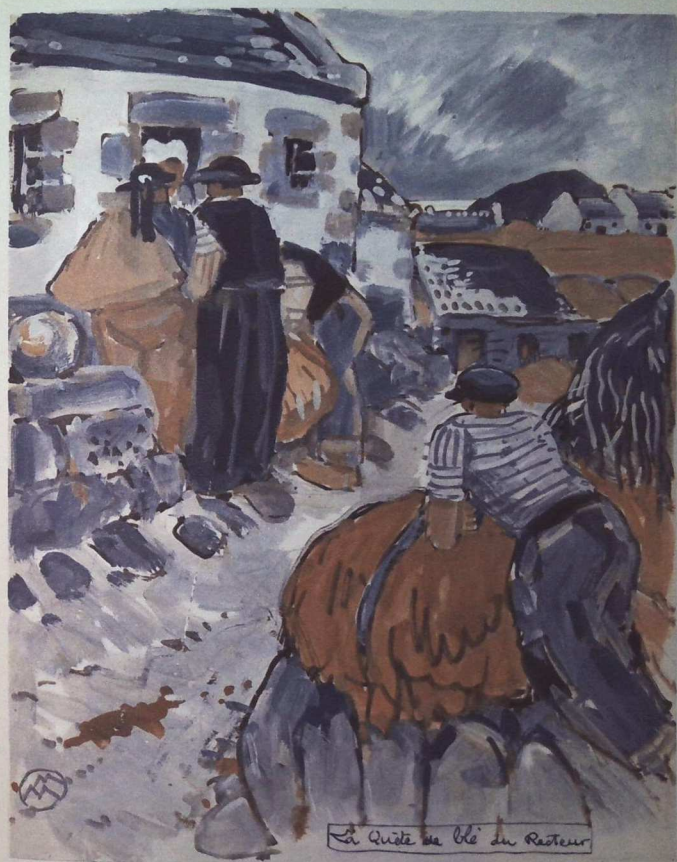
S'il fallait choisir quelques traits du caractère ouessant, ceux du moins qui frappent l'étranger, le premier est l'esprit hospitalier des gens de là-bas. Nous l'avons dit, et nous nous sommes plu à décrire aussi des faits de guerre où se révèle l'attachement le plus pur à la mère-patrie. Il serait injuste de clore ce chapitre sans souligner le dévouement, le courage exemplaires des insulaires, tout au long de l'histoire d'Ouessant, lorsqu'il s'agit de secourir des naufragés. Combien ici mériteraient les médailles d'or, la célébrité de la Ouessantine Rose Here, comme récapitulant en soi, avec les honneurs dus, toutes les vertus de la race. Dans la



Ouessant. Les achats sur la place de l'église.

Cl. Guy Le Boyer.

Le 1<sup>er</sup> au 2 novembre 1903, cette jeune fille, pêcheuse de goémon, sauva quatorze matelots du cargo *Vesper* perdu sur les récifs de Penn. Par des prodiges d'endurance, d'esprit d'initiative et de charité, elle réussit à les ramener tous jusqu'à la cale de Penn ar Roc'h. Sur la maison de Rose Here, au village de Ar Goubarz, près de Lampaul, une plaque perpétue la mémoire de son héroïsme. C'est à elle bien sûr, mais par elle à sa terre natale, patrie des sauveteurs, « Enez Eusa » que s'adressait l'hommage reconnaissant de la France.





## L'ARCHIPEL DE MOLÈNE

DANS le chaos des îles qui jalonnent la route vers Ouessant, Molène ressemble à un mamelon. C'est la signification de son nom. Géographes et linguistes s'accordent pour trouver cette étymologie justifiée. Molène est dominante, à ne regarder que l'archipel au centre duquel elle surgit; quand on la compare à Ouessant l'altière, c'est une humble terre, au sud du Fromveur, avec ses 25 mètres au-dessus de l'eau. Tous ces rochers sont faits de granulite feuilletée, pointements d'un vaste plateau; les affleurements s'étendent fort loin; nulle part, l'estran n'est aussi développé, si bien qu'à mer basse, il est assez facile de passer d'une île à l'autre; à haute mer les îles satellites sont nettement séparées: Trielen, Quéménès, Litiry, Morgol, Beniguet, Bannec, Balanec.

La *Vita* de Saint-Pol Aurélien nous parle de cette *Mediona insula* — ainsi désigne-t-on Molène — visitée des hommes, comme toutes nos îles d'Armor, avant l'arrivée des vieux saints évangélistes: saint Pol, saint Ronan, saint Gildas. On a trouvé des vestiges de la civilisation néolithique et l'île possède son petit tumulus, plusieurs dolmens, et un alignement. Jamais ce coin perdu ne le sera pour les missionnaires du Christ. En 1610, Michel Le Nobletz prêcha les Molénais jusque dans leurs barques: il revenait d'Ouessant et le Père Maunoir, venu plus tard lui aussi donner une mission (1640), nous assure que Le Nobletz y fut reçu comme un ange du ciel. Victor Hugo aurait pu situer là l'action des « *Travailleurs de la mer* »: pauvres gens accrochés à leur île comme naufragés sur un radeau; il est émouvant de relire la réponse du recteur de Molène à Mgr de la Marche, à propos d'une enquête sur la mendicité, en 1774: « Aucun endroit dans votre diocèse aussi dépourvu de vivres... Nous

n'avons personne à qui nous adresser, et qui s'intéresse pour nous, que vous seul, Monseigneur. Il y a dans cette île deux douzaines de veuves surchargées d'enfants presque nus... Ces pauvres sont les meilleurs marins que l'on puisse trouver... Ils exposent leur vie dans les tems les plus affreux pour sauver et mener à bon port les vaisseaux, et les bâtiments tant du Roy que des marchands, qui feroient inmanquablement naufrage sans leur adresse et leur secours...»

Molène était prieuré-cure dépendant de l'abbaye de Saint-Mathieu. Elle y possédait des moulins, aujourd'hui sans âme : plus d'ailes, plus de toit ; des tours blanches décapitées mordent de leurs créneaux d'usure le bas d'un ciel de plomb. Toutes les souffrances ont passé sur cette île, même le choléra... s'ajoutant aux tempêtes, au dénuement, à l'inquiétude du lendemain.

Aujourd'hui, la situation est moins précaire, depuis que les pêcheurs vendent aux mandataires des mareyeurs de la grande terre des langoustes et des crabes. L'île ne paie pas d'impôts ; elle tire des ressources de la location du sol aux « pigouyers », ces faucheurs de la mer. Ils arrivent en mars de Landéda, Saint-Pabu, Lilia, Plouguerneau, et voici que les îles de Trielen de Lédènes, disparaissent sous la fumée du goémon qui brûle. Ce n'est pas encore la richesse, rien que l'honnête nécessaire.

Du haut du sémaphore, l'île se montre, comme on pourrait la voir de l'avion, avec ces champs « mouchoirs-de-poche », où il y a presque toujours une grosse pierre portant au goudron les initiales du propriétaire. Le port est excellent, bien meilleur que ceux d'Ouessant, depuis la construction d'un môle en 1865. Le « sillon », ou levée de galets du Lédénès forme une courbe à concavité tournée vers le nord. C'est un brise-lames qui assure la sécurité des embarcations. Molène a été électrifiée en mars 1938 : le rationnement qui limite à quelques heures la consommation n'a pas empêché les jeunes îliens d'acheter leur poste de T.S.F. au premier voyage sur le continent. Les petits enfants ont le malheur de n'avoir aucune idée du printemps : point de cimes frémissantes, ici, et si le ciel, à l'aimable saison, se déploie gaufré de nuages blancs entre lesquels s'ouvrent d'insondables profondeurs bleues, les rayons du soleil ne tignent aucun sous-bois. Pour l'enfance, le printemps c'est l'arrivée des goémoniers.

Molène est une commune du canton de Saint-Renan. Autour de l'église moderne (1881) les maisons se serrent, fiançant à un ciel ordinairement encombré de nues la grisaille des toits dépassant la blancheur des corps de logis. Près des eaux clapotantes, sur le quai, sur les algues de l'estran, les casiers à crustacés s'empilent, petites barriques ajourées. Au long du rivage les viviers à langoustes, avec leurs flotteurs de verre, gardent les prisonnières ; sous la vitre de l'eau elles cheminent lentement, pinces ouvertes, dans les jardins sous-marins, tandis que dehors la mer tonne sur l'enclume des rocs. Le premier dimanche de juillet, le pardon de Saint-Ronan donne aux touristes l'occasion d'observer le costume local. La coiffe du Conquet tend à prévaloir ; mais bien des îliennes portent capeline noire froncée d'une ruche, dont les pans tombent sur les épaules. Pas une ligne de blanc ; si près d'Ouessant, nous en sommes loin. Et pour les femmes en deuil, la jobeline est sans ruche : toute la sévérité du costume de Sein. Un autre pardon, le jour de l'Assomption, rappelle qu'un oratoire s'élevait jadis à Molène en l'honneur de Notre-Dame. Dans ces processions, plus que les costumes et les bannières en velours cramois, les visages attirent les regards, les immobilisent. Ils nous donnent des âmes à lire, et l'on retrouve dans sa mémoire des images d'un caractère grave et fort. La mer a modelé, taillé, durci ces physionomies, où flotte pourtant comme un sourire triste : mélancolie de luttes incessantes contre les éléments, sérénité d'avoir su vaincre finalement, d'avoir arraché à la mer tant de vies en péril. La station de sauvetage de l'île Molène est la plus importante de toute la France. Le « Coleman » est le plus célèbre des canots, le plus chargé de gloire : il vaut tous les drakkars qui portaient audacieusement leurs dragons de proue dans les dédales des fleuves aux rives pleines de gutteurs. Combien de fois a-t-il tangué, roulé, crété des vagues monstrueuses et bondissantes, pris à pleine charge, dans les mouvements



Le ramassage du goémon.

de son corps puissant, de pauvres loques humaines, perdues de froid et de faim, criant de leur infortune et de leur lassitude comme en son honneur, tandis que l'équipage, insolent à la souffrance, souquait sur les avirons, au-dessus des labyrinthes d'eau glauque.

Les autres terres de l'archipel ont visage plus rude que celles de Molène. Sur Trielen, on aperçoit les campements des pigouyers : de vieilles barques retournées sur une « empilée » de cailloux, à l'abri d'un monticule ou d'un rocher : leur « villa » ; une cagna pour le cheval, des pistes pierreuses pour les batelets de goémon ; un peu plus tard, vers juillet-août, les rigoles emplies de la moisson marine brûlant sous les volutes d'une suffocante fumée. Bannec est la petite province des lapins de garenne. Ils batifolent sous les éclats du phare de Keréon. Balanee a trois ou quatre hectares de terre arable. Une famille de fermiers s'y est installée, environnée de roches en forme d'immenses voiles : on raconte qu'une frégate anglaise, au XVIII<sup>e</sup> siècle, bombarde toute la nuit les rochers de la Helle ! A Quéménès, cernée de galets, c'est au voisinage de menhirs, d'une allée couverte un peu ruinée, que travaillent les moissonneurs de l'océan. Litiry s'étire, mince langue rugueuse portant quelques mesures. L'îlot Morgol, au sud de Litiry, rappelle les rochers de Ploumanac'h et de Trégastel où l'érosion lentement façonna des monstres, toute une faune de pierre et de fabuleux personnages. Moins désolée, Beniguet est la plus longue des îles de l'archipel : 2.100 mètres ; Molène mesure 1.200 mètres. Beniguet est cultivée ; c'est une propriété privée. Des tribus néolithiques ont vécu là, y laissant un alignement de petits menhirs analogues à ceux de Molène et de Quéménès. L'île est basse, l'altitude maxima est d'environ 14 mètres ; elle est comme étranglée par deux rentrants de la côte vers le quart sud de son étendue. La partie méridionale a la forme d'un mamelon où affleurent gneiss et micaschistes. Sur l'estran, les rochers dépassent parfois le niveau des hautes mers : les rochers noirs, les Pointus, les Louédéguet... au nord-ouest de Beniguet. D'autres chaînes de récifs se prolongent jusqu'à la chaussée des Pierres-Noires où s'élève un phare dont le feu rouge fut allumé en 1872. Cette chaussée des Pierres-Noires se relie au continent, dont la sépare le chenal du Four, par les roches de Bossemen, les plus proches de la pointe Saint-Mathieu.



Sein (Finistère). Le port.

*Cl. M. Gillet.*

### L'ILE DE SEIN

A l'éclat du soleil d'été, le mystère dont s'enveloppent les terres où l'on n'accède que par mer se dissipe comme brume du matin, et s'évanouissent aussi les légendes sinistres qui hantent l'imagination lorsque, par beau temps, le courrier d'Audierne entre au port de l'île de Sein. Et ce n'est pas seulement par contentement d'avoir louvoyé sans mal à travers tant d'écueils et de trouver le calme enfin après la houle. On s'attendait à fouler un sol de désolation aux chaumines misérables. Des maisons de deux étages, aux volets clairs, couvertes d'ardoise dorée par les lichens... s'alignent en ligne brisée le long d'un quai de granit. Des femmes sur le pas des portes tricotent paisiblement; aucune d'elles n'évoque la figure farouche de la druidesse Velléda que Chateaubriand fit vivre en ces lieux. Une ribambelle d'enfants qui ont aperçu le bateau s'offrent à vous conduire. Mais il est difficile de se perdre ici, car, derrière la belle ordonnance des maisons du quai des Paimpolais et du quai des Iliens,



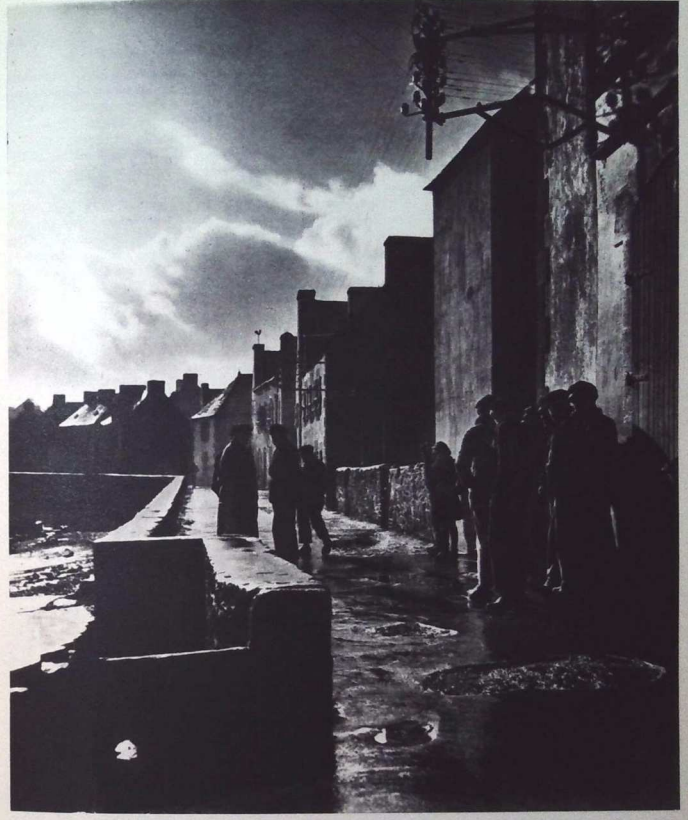
Sein. Des murets de galets protègent la seule culture : celle de la pomme de terre.

*Cl. S. de Sazay.*



Sein. Après la lessive.

*Cl. S. de Saço.*



Sein. Crépuscule sur le port.

*Cl. S. de Saço.*

il n'y a qu'un hameau avec des ruelles dont la plus large n'a guère que la dimension d'une barrique : ainsi l'exige un très vieux règlement communal.

L'île fait partie d'un archipel de récifs s'étendant au large de la pointe du Raz et auquel on a donné le nom de Chaussée-de-Sein : débris d'une falaise érodée, dispersés sur une plate-forme littorale; les traînées granitiques de l'anticlinal de Cornouaille se retrouvent ici, continuant celles qui forment la pointe du Raz et la pointe du Van. A mer basse, la majeure partie de la chaussée découvre sous forme d'îlots, de platiers servant de socle à d'innombrables quartiers de roches. Les principaux pointements dont quelques-uns portent des feux s'appellent Basse-Froide, Ar-men (phare), Nerlac'h, Men-Hervé, Ar-Fot... l'île de Sein elle-même, et plus à l'est : Ezandi, Nerroth, les rochers du Pont-des-Chats. D'autres récifs font liaison entre les îles et la côte : Tevennec (phare), la Vieille (phare), Gorlegreiz...

Au sortir du bourg, l'île entière apparaît, sinieuse et profondément découpée, presque partout plate et sablonneuse, sauf à l'ouest où le terrain se relève. Longue de deux kilomètres et demi, aux deux extrémités sa largeur est à peine d'un kilomètre; au centre il est des points où elle ne dépasse guère trente mètres. Sein est un plateau elliptique comprenant deux îlots réunis par une langue rocheuse. Il va sans dire que par gros temps, à mer haute, lors des grandes marées, les deux îlots sont nettement séparés et la digue naturelle copieusement balayée par les lames.

Si les maisons à Sein sont blotties les unes contre les autres, les venelles tellement venelles, c'est pour se tapir contre le vent; c'est aussi parce que la terre est rare et qu'il ne faut pas en perdre. Les « champs » cernés de pierres sèches n'ont guère plus d'un are d'étendue, un peu plus vastes pourtant à mesure qu'on s'éloigne du bourg; ils occupent une trentaine d'hectares sur les cinquante de la superficie totale. On pense, en les voyant, aux alvéoles régulières d'une ruche. L'exiguïté des parcelles est telle que les Ponts et Chaussées, ayant eu à acheter du terrain à l'extrême pointe de l'île où la mer empiète tous les jours, deux milles mètres carrés pour l'installation d'une centrale électrique, ils eurent affaire avec 172 propriétaires ! Dans ce nombre ne sont pas compris les mécontents qui prétendirent avoir été frustrés de leurs héritages; comme la commune n'a pas de cadastre, comment leur donner tort ou raison? Les liens attachent beaucoup d'importance à ce partage des solages. Chaque fois qu'un propriétaire meurt, son champ est divisé en autant de lots qu'il a d'enfants. Le partage a lieu à l'amiable; on ne connaît pas de notaire à Sein. Il n'y a pas encore bien longtemps, la répartition avait lieu le jour même de l'enterrement. Les femmes se rendaient sur place avec un enfant; le champ était divisé en autant de parts qu'il y avait d'héritiers. On faisait tourner le dos au bambin, et, dans son béret qu'il tenait par derrière, chacune de ces femmes déposait un caillou. L'enfant jetait la pierre; le lot où elle tombait devenait la propriété de la femme qui l'avait mise dans le béret. Cambry qui visitait Sein au commencement du XIX<sup>e</sup> siècle assurait que les hommes ignoraient l'emplacement de leurs biens. Quoi de surprenant, puisque les femmes s'occupaient du travail des champs? L'homme, lui, est en mer, répare ses casiers à langoustes, flâne sur le port. Les Iliennes, en bandes silencieuses, avec des allures de patriciennes et des pas feutrés de nonnes, s'acheminent vers leurs « champs ». Elles portent sur la tête, dans une corbeille, une binette, le seul outil que permet d'utiliser l'exiguïté de leur terre. Elles rapporteront des pommes de terre, quelques choux, de hautes gerbes d'orge. Voici qu'en passant devant un enclos, apparemment semblable aux autres, ces femmes se signent. Là est le cimetière des cholériques et tout à côté la tombe des « naufragés anglais ». En 1886 une terrible épidémie de choléra ravagea l'île et c'est à cette date que remonte l'origine de la coiffe noire, ou jobeline, que portent les Iliennes sur leurs cheveux nattés ou épars sur le dos. Comme il n'y a guère qu'une douzaine de noms patronymiques à Sein, dont les Guilcher, les Porzmoguer, les Miliner constituent au moins la moitié de la population, toutes les familles furent en deuil et les femmes délaissèrent la coiffe blanche des capistes pour la *jibilinen* noire qu'a rendue légendaire le tableau de







Sein. Une venelle du port.

Cl. M. Gillet.

Renouf : *La Veuve du Marin*, conservé au musée de Quimper. Elles ne quittent jamais ce deuil perpétuel : jupe aux plis épais, corsage orné aux manches d'un galon de velours. La coiffe ombre le visage, communique aux traits une religieuse douceur. Le capot est à fond rigide avec large bavolet qui retombe sur le dos, ou bien à fond de béguin froncé avec des barbes relevées et croisées sur le sommet de la tête, présentant une certaine analogie avec le nœud en rubans des Alsaciennes. Pour aller à l'église, les ailes de la coiffe sont désépinglées, sauf à l'occasion des mariages. Des ganses de laine, que les veuves laissent pendre sur les épaules, resserrent habituellement la *jibilinen* à la nuque. En vérité, cette austérité vestimentaire convient bien à la piété des Iliennes, au respect presque superstitieux qu'elles portent aux défunts. Elles passent de longs moments au cimetière. Une coutume, aujourd'hui oubliée, voulait qu'à la Toussaint on fasse « procession des âmes ». Les jeunes gens qui devaient partir pour le service de l'Etat et ceux qui en revenaient se divisaient en deux bandes. L'une sonnait le glas, chantait à l'église les psaumes des défunts ; l'autre parcourait les ruelles, s'arrêtant devant chaque logis : « Chrétiens, réveillez-vous, pour prier pour les trépassés, pour chacun un *pater*, un *ave*, un *requiescant in pace* ». A cette exhortation, on se levait en effet, on récitait ensemble le *De profundis*, et on ajoutait une offrande : ordinairement de l'huile de poisson, brûlée à l'église dans des



Sein. Retour des champs.

Cl. Le Doaré.



Sein. Les maigres pâturages.

Cl. M. Gillet.

lampes en fer avec de la moelle de sureau ou de jonc en guise de mèche, ou vendue sur le continent pour faire célébrer des messes. Bien touchant, cet usage de confier aux jeunes gens le soin de prier pour les morts. Ils vont partir... la « grande terre » est un pays si mystérieux, dangereux, qui sait si tous reverront leur île? Leur âme se trouve comme accordée avec ce lugubre office de Toussaint. Quand, dans une famille, quelqu'un est rappelé à Dieu, c'est toujours aux proches parents qu'incombe le devoir de creuser la tombe, de porter le corps en terre : race au cœur fort ! S'il s'agit de petits enfants, ce sont le parrain et la marraine qui accomplissent l'ensevelissement. Cette fidélité aux disparus est bien émouvante : après la messe de mariage, le jeune couple se rend tout de suite au cimetière, prie pour ses morts. Naguère, les veuves se remariaient rarement et la superstition les retenait d'épouser un veuf, car l'Ilienne redoutait d'être étranglée par la première femme du mari. Ces mœurs disparaissent aujourd'hui, laissant subsister la curieuse coutume du charivari qu'à grand renfort de chaudrons, de poêles à galettes (disques tirés des plaques de blindage des bateaux naufragés) on mène durant huit jours sous les fenêtres des gens qui, pour la seconde fois, on convolé en justes noces. Peu à peu, d'un fond de paganisme, la religion pure se dégage : proverbiale en Armor est la foi des Iliens ! Ils s'assemblent pour la prière du soir; assistent à tous les offices le dimanche; ce jour-là les

barques restent au port. Il y a quelques années, un vol fut commis pendant les vèpres. Les gendarmes retinrent les noms de ceux qui n'étaient pas à l'église : sept personnes ! Cette église sans clocher, qui occupe la partie haute de l'île, a cette originalité d'avoir été bâtie, comme le raconte une belle inscription bretonne, au bas de la nef, et comme le rappelle éloquentement et plus succinctement ces mots gravés dans le granit du porche : « *Stat virtute Dei et sudore plebis*. Elevée par la grâce de Dieu et à la sueur du peuple ». L'inscription, à l'intérieur en dit plus long : « *Cette église a été élevée à l'aide des offrandes des braves gens et le travail des paroissiens ; les garçons ont extrait la pierre du rivage et les filles l'ont portée sur leurs têtes jusqu'ici. C'est pourquoi ceci sera vrai en tout temps : toute pierre, tout grain de sable qui est dans ces murailles-ci a été placé par les chrétiens de la paroisse. Le 5 mars 1901, elle a été fondée ; le 8 juillet 1902 elle a été consacrée par Mgr Dubillard, évêque de Quimper et Léon... (suivent les noms du recteur et du conseil paroissial). Que reste toujours solide notre église sainte, que reste ferme la foi dans le cœur des Iliens, par la grâce du Seigneur Dieu et la protection de notre patron saint Guénolé !* » Saint Guénolé fut en effet le premier apôtre de l'île.

Nous avons fait allusion aux gendarmes ; en temps ordinaire, pas de maréchaussée à Sein où les habitants font eux-mêmes la police. Chose plus rare et plus appréciable, les Iliens, ainsi que leurs voisins de Molène, bénéficiaient de temps immémorial de l'exemption des impôts. Cette exonération, confirmée par les Etats de Bretagne en 1728 et par une décision ministérielle du 13 novembre 1914, était motivée par les conditions de vie des habitants, leur pauvreté, la stérilité de leur sol, par d'éminents services rendus aux navigateurs dans des zones si dangereuses. Or, voici qu'en 1949 on parla d'assujettir les Iliens à l'impôt sur le revenu en attendant sans doute la confection du cadastre, pour y ajouter alors la contribution foncière. Ce fut un tollé à Sein et dans toute la Bretagne. Seuls les chiens payaient une taxe : 7 contribuables de ce genre en 1948 ! Pas de chevaux sur l'île (pour les enfants des écoles, le cheval est un animal aussi étrange qu'une girafe ou un rhinocéros), mais quelques vaches, donnant un lait désagréablement iodé, des poulets, et... des chats, en nombre incroyable.

Les moyens de communications ne nécessitent pas de route. Une excellente route pavée existe du reste, c'est la digue. Elles jouent un rôle essentiel à Sein, ces digues et ces jetées. Long ruban de 880 mètres, elles furent commencées au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle ; les Ponts et Chaussées les ont refaites de 1867 à 1875 ; il en est de très ingénieuses, incurvées à leur base, et qui brisent à merveille la puissance des vagues : digues du Rohic, de Courréjou, de Port-Caïc, de Kéroulou et de Roc'h Piguët ; leur courbe de fer à cheval part des platins rocheux, contourne le port jusqu'au passage que les barques en partance empruntent à marée haute, et se prolongent jusqu'au rocher Nerroth, à l'entrée du havre. Musoirs, môles et digues exigent une surveillance constante : elles subissent toujours un démantèlement quand, tout autour de l'île, la mer n'est plus qu'une fumée blanche tourbillonnante, que les ardoises, théoriquement immobilisées dans un quadrillage de plâtre, voltigent comme bandes de corbeaux et plongent dans le port. Lorsqu'en 1865, en 1896 les digues cédèrent, les habitants abandonnèrent le rez-de-chaussée des maisons, se réfugièrent sur les toits. Parfois, dans une salle de l'avant-port, un jour de rafale, arrive le bruit sourd et puissant des lames contre le quai ; la fenêtre mal fermée s'ouvre en claquant, et un gros paquet de mer tombe sur la table avec du goémon, des graviers. Quelle existence pendant les mois noirs où l'on se sait bloqué par les flots. En 1896, l'isolement dura seize jours. Il faut se contenter des vivres de réserve : pain du pays composé de seigle et de froment, cuit sous la cendre de varech, conserves, congères que les touristes aperçoivent, l'été, sur des cordes tendues, séchant durant des semaines. L'hiver, dès trois heures, la bougie, la lampe à pétrole, font danser les ombres des grands meubles bretons. Pas de rivière sur cette île. La pluie est recueillie par les gouttières, canalisée dans les caves-citernes. Au fur et à mesure des besoins, la ménagère ouvre la trappe, plonge le seau. Au cours de tempêtes mémorables (mars 1912, janvier 1924, février 1925,



Sein. Jardinets de l'île avec leurs murets de pierres.

Cf. La Doué.

décembre 1929, février 1951), l'océan monte... monte au niveau du radeau, l'inonde dans un élan forcené ; tout le monde pense aux digues, sent tourner l'horreur autour de soi, au-dessus de soi, dans la confusion des écumes, des averses, du bruit d'écrasement des galets et des coquillages s'abattant sur cette platitude d'éteule, triste moisson formant comme des marches, épaisseurs de fucus luisants ; immense convulsion aqueuse sous un ciel d'encre, convulsion hurlante, enveloppante, éternellement répétée, capable de tout pulvériser dans ses girations de cailloux, de goémon et d'épaves. On s'efforça de remédier à la situation précaire de ces Iliens, à la merci d'un raz-de-marée. En 1762, le duc d'Aiguillon proposa de leur donner des terres sur le continent ; fièrement ils refusèrent, voulant, disaient-ils, que l'île demeurât habitée pour que des naufragés français ou étrangers pussent toujours y trouver du secours. Situation précaire, car au drame de la mer s'ajoute un autre drame, plus poignant encore, celui de la misère. Dès juin 1761, on leur alloua un secours annuel de deux cents quintaux de

biscuits. Des subventions, suspendues en 1822 et rétablies peu après, furent définitivement supprimées en 1858. La Marine continua quelque temps à fournir gratuitement le sel et les médicaments, et de 1877 à 1910 environ, elle a assuré le service médical qui préoccupe toujours si vivement les Iliens. La mer est le seul bien légué par les parents, mais il y a la morte-saison, la concurrence, la routine : on hésite à motiver les voiliers, alors on ne trouve pas d'équipage; les sloopes restent trop souvent par force ancrés au port. Des réservoirs à crustacés, sentant bon le goudron frais, séchent en plein vent. Sur les quais, tristement, tous les hommes sont là, les vieux la pipe vide, les jeunes debout, mains dans les poches, le dos rond, l'air honteux; les yeux mélancoliques scrutent l'horizon. Parfois, un groupe s'éloigne, sans mot dire, entre dans les « débits de boissons » qui sont aussi épicerie, mercerie; la tenancière les dénombre, sert aussitôt autant de verres d'un vin rouge dont la marque bretonne indique le coupage et de savants mélanges... Alors parfois, une pensée vient : Eh bien, après tout, si ces pauvres gens ne peuvent vivre chez eux, qu'ils émigrent, comme les Ouessantins par exemple, qu'ils aillent naviguer au commerce ou travailler sur le continent ! Mais non, ils veulent tous demeurer ici, incrustés comme bernique sur son rocher ! Allez donc voir le magnifique bateau de sauvetage que l'île possède depuis peu. Le bateau change mais l'abri demeure. Lisez sur les tableaux noirs qui couvrent les murs les courtes inscriptions, rappels de tant d'actes héroïques accomplis par les pêcheurs de Sein. Un des plus célèbres sauvetages est celui du vaisseau de ligne *Le Séduisant* qui, en 1794, toucha sur un récif de l'île : les marins sauvèrent jusqu'au dernier les huit cents hommes qui le montaient. Admirez le palmarès de ces braves que la légende représentait jadis comme des diables de la mer, des pilliers de navires, et dont le christianisme, la bonté d'âme naturelle ont fait de tous d'admirables sauveteurs; vous comprendrez alors que leur place est à Sein.

Oui, l'Ilien se trouve à l'aise sur son radeau, et partout où l'emmené sa barque il se sent entièrement chez lui; tout lui appartient. Pour montrer cet esprit de propriété poussé à ce degré, rappelons les incidents qui marquèrent, voici un demi-siècle, l'arrivée des Paimpolais. Il y avait alors abondance de poissons et de crustacés dans les cailloux de la chaussée de Sein. Les pêcheurs de Paimpol en voulaient leur part; ils arrivèrent à l'île dans leur chaloupe avec femmes et enfants, et demandèrent à louer quelques logements; on refusa. A ceux qui réussirent tout de même à se loger, on cacha l'eau des citernes. Il y eut des batailles, il y eut des morts; l'Etat dut intervenir; on creusa une citerne pour les Paimpolais, mais on dut leur construire aussi une rade-abri; d'où aujourd'hui, bien séparés, le quai des Paimpolais et le quai des Iliens.

L'histoire de Sein est peu connue et les détails que le Père Maunoir nous fournit dans ses « Mémoires » sont la source presque unique de tout ce qui a été écrit sur les insulaires. Des dolmens, et des menhirs qui étaient plus nombreux avant que leurs débris ne servent à la construction des maisons, il reste du moins « les Causeurs » (Mon. hist.), deux hauts menhirs voisins de l'église. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, une allée couverte servait de magasin à poudre; elle fut détruite par les Anglais lors de leur descente dans l'île en 1804. De l'époque romaine, nous n'avons d'autre souvenir que des poteries, des monnaies à l'effigie de César et de Julia, que rapportèrent au XVII<sup>e</sup> siècle le Père Maunoir et le Père Bernard. L'île figure sous le nom d'île Seidhun au cartulaire de l'abbaye de Landévennec, qui y possédait un prieuré disparu dès le Moyen Age. Bien avant l'arrivée du Père Le Nobletz en 1613, il n'y avait plus de religieux et les évêques de Quimper semblent avoir pris la charge d'y envoyer des prêtres. Les récits du Père Maunoir nous donnent idée des difficultés du ministère pastoral. Vers la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, Sein était peuplé d'aventuriers et de naufragés. Les survivants de la peste de Lescoff, fuyant la contagion du continent, s'y établirent et, pendant une vingtaine d'années, des alliances se nouèrent entre les familles de l'île et celles du cap. En 1608, l'île était sans doute à peu près déserte, car deux archers des gardes du corps, Gabriel Vigoureux et Jean de Bartolle, en solli-

citèrent du roi la location perpétuelle, moyennant une faible redevance. L'évêque de Cornouaille, Charles de Liscoët, ayant eu à mander à Cléden le recteur de Sein, les insulaires trouvèrent bientôt singulièrement longue l'absence de leur prêtre; ils passèrent le Raz, parurent devant l'évêque en brandissant les couteaux qui servent à éventrer les congres; l'évêque pâlit, dit-on, pressa le recteur de rejoindre ses ouailles. Au XVII<sup>e</sup> siècle, le Père Le Nobletz donna une mission, adoucit si bien le caractère de ses auditeurs qu'au départ du Père, on ne les reconnaissait plus. Avant de s'éloigner, il avait chargé de maintenir les pratiques de piété un pêcheur appelé François Guilcher et surnommé le Su. Ce Guilcher, nommé à l'unanimité des habitants capitaine de l'île, profita de son autorité pour exercer toute la partie du ministère religieux qu'un laïc pouvait assurer. Maunoir, touché du zèle et de la piété de cet homme, l'engagea à se préparer à recevoir les ordres, mit sur ses vêtements de matelot un long manteau noir, l'envoya se présenter au Chapitre de Quimper. Le Père Séjourné, biographe de Maunoir, dépeint la surprise du Vénéral Chapitre qui n'avait jamais vu semblable aspirant au sacerdoce, et qui, sans autre examen, le rendit à sa barque et à ses filets. Heureusement pour Le Su, il rencontra sur le chemin du retour le théologal du chapitre qui, le ramenant devant l'arcopage représenta à Messieurs les chanoines qu'en conscience on ne pouvait laisser l'île de Sein sans pasteur, cette île où personne ne consentait à se rendre. On fit alors passer à Le Su un examen sommaire, aux épreuves duquel il satisfait amplement. Envoyé à Saint-Pol-de-Léon, il reçut les ordres sacrés; puis il retourna dans son île, ayant eu la joie de faire instruire au collège des Jésuites de Quimper, pour lui succéder, un de ses neveux. De nos jours, la population de l'île est encore remarquable pour sa piété et la pureté de ses mœurs.



Sein. Les « Deux causeurs », menhirs sur la place de l'Eglise. Cl. Le Doaré.

Les Iliens, au commencement du XVII<sup>e</sup> siècle, avaient la réputation d'impitoyables naufrageurs. Le voyageur Dubuisson-Aubenay écrit que « l'isle de Sain ou Sizun est à présent habitée par des gens sauvages qui courent sus aux naufragans, vivans de leurs débris et allumans des feux en leur isle en des lieux de péril pour faire faire naufrage aux passans le Raz, ainsi que Nauplius fit jadis aux Grecs passant le Capharée ». La légende s'accrédita, pénétra dans les romans populaires. Pourtant, dès 1740, on ne trouve guère trace de vol commis sur la personne des naufragés. Celui qui avait le plus contribué à ce revirement dans les habitudes, était un recteur de l'île, René Le Gallo, qui y exerça son ministère pendant douze ans. Quel cran ! dans une lettre qu'il adressa le 16 décembre 1714 au Contrôleur général des Finances, Le Gallo raconte que ses paroissiens essayèrent de le gagner à leurs idées. Ce fut en vain. Un jour qu'ils avaient dégréé un navire irlandais, coupé ses manœuvres, porté à terre les apparaux des ancrés et qu'ils étaient sur le point d'égorger l'équipage, le recteur dut en venir aux mains. Il fit tout rapporter au bâtiment, s'en constitua le gardien pendant qu'il resta dans le port et le pilota pour le faire sortir. En récompense, les Irlandais pardonnèrent aux coupables et ne déposèrent pas de plainte. Que ce fut l'effet des prédications de Le Gallo, ou que les réglemens accordant une part des épaves eussent modéré le goût des Iliens pour le pillage, toujours est-il que le ton des écrits administratifs et des relations de voyage n'est plus le même à leur égard cinquante ans après. En 1778, le procureur du Roi vantait cette île gouvernée par la vertu de ses habitans, ce désert, dernier asile des vertus antiques ». Cambry, l'auteur du *Voyage dans le Finistère* peignait en termes lyriques leur dévouement pour les naufragés : « à quelque heure de la nuit que le canon fasse son signal d'alarme, les pilotes sont à bord, bravant les vents, le froid, la grêle, la tempête et la mort; tout le monde est sur le rivage. Le malheureux qui se sauve à la nage est recueilli dans le meilleur lit du ménage; il est soigné, nourri, ses effets ne sont pas volés; on le respecte avec un sentiment de piété inconnu sur les côtes de la grande terre ».

Il est tout de même certain qu'à Sein comme dans les autres îles et sur la côte on en est resté à une conception archaïque du « droit de la mer » et au temps où les riverains avaient le droit de bris sur tout ce que les flots poussaient au rivage. Par nécessité on pillait, et après une série de tempêtes, quand la disette était cruelle, on en venait à souhaiter un naufrage. Elle est encore légendaire la galiote hollandaise qui vint, s'échouant sur l'île au siècle dernier, l'approvisionner de fromages. Le premier soin était de sauver les vivres, puis le bois et le fer pour réparer les barques.

Vers 1838, lors des premières études pour l'emplacement du phare, la population de Sein s'émua, marqua son hostilité à ces projets, et si bruyamment, qu'on dut menacer de faire venir des troupes. Le raz de Sein éclairé ! mais alors, plus de naufrage, plus de courses nocturnes, plus d'aubaines. Personne ne songea à se réjouir quand, un siècle plus tard, du 4 août 1944 au 11 juin 1945, le feu de Sein n'éclaira pas. Avant de se retirer, les Allemands qui occupaient l'île firent sauter le phare, la centrale électrique et toutes les installations des Ponts et Chaussées. Le 11 juin 1945 un feu à gaz fut allumé; le 7 mars 1946, un feu provisoire électrique, et l'on prévoit qu'en octobre 1951 le nouveau phare sera reconstruit. Du sol à la plate-forme, il mesurera 42 mètres, il exigera de massives fondations. Le soubassement de plus de 10 mètres de côté sera de granit jusqu'à la hauteur de 9 mètres.

Ce rappel de la guerre va nous faire relire la page d'héroïsme et de gloire la plus émouvante de toute l'histoire de Sein. On sait combien l'Ilien est attaché à sa terre. Loin de son village, il est gauche, dépaysé, il meurt d'ennui. Les hommes n'acceptent que comme une dure contrainte leur passage dans la marine de guerre, et si l'un d'eux manifestait l'intention d'y rester, il serait renié par ses proches. Quand en 1636 les Espagnols occupèrent l'île, et lors des guerres maritimes de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, les habitans qui ne s'y trouvaient plus en sécurité durent abandonner leur île; ils passèrent donc sur le continent mais s'empresèrent de



Sein. Jeune Ilienne en costume.

Cl. S. de Saz.

revenir tous, une fois la paix signée. Ces hommes si fidèles à leur sol, et qui l'aiment comme une femme, furent les premiers à gagner l'Angleterre.

En ces journées de juin 1940, Sein envoyait tous ses fils au combat. Des bordées de « gast » avaient souligné l'indignation de ces insulaires à la nouvelle de l'arrivée des Allemands à Rennes, à Quimper, à Brest. Ils partirent le 24 juin 1940. Toute l'île, douze cent âmes, agenouillée autour de la cale... Les coiffes noires au vent... les hommes pareillement à genoux... Tête nue, en surplis, et étole d'or le recteur Guillem écoute la confession publique de ces gars bretons... Les poings qui frappent les poitrines... douze cent signes de croix... Une *Marseillaise* qui fuse vibrante de tous les cœurs... L'attachement de la séparation, les deux bateaux, pleins à craquer, qui lentement prennent la mer : une trentaine d'hommes sur la vedette *Velleda*,

patron Jean-Marie Porsmoguer, d'autres sur la barque *Roanez-Armor*, patron Prosper Cuilandre. Le 26, cinquante pêcheurs suivirent sur le *Roanez-ar-Peoc'h*; le lendemain : le reste. « Si j'avais eu un vicaire, dit le recteur de Sein, je partais avec vous ».

Sur un champ d'Angleterre, le général de Gaulle passe en revue ses premiers compagnons d'armes. Il s'arrête devant chacun, interroge :

- D'où êtes-vous ?
- De l'île de Sein.
- Et vous ?
- De l'île de Sein. Cent vingt-quatre réponses semblables.
- Mais alors, l'île de Sein, c'est le quart de la France !

Pour toujours est en eux ce mot du général.

Pas une faille sur l'île durant toute l'occupation. Inlassablement le recteur conseille, déjoue les ruses, répond aux questions insidieuses. Et pendant ce temps, les soldats de Sein tombent déjà au combat sur le sous-marin « Surcouf », sur la corvette « Alice »...

Un lien fut un jour chargé de transmettre à l'abbé Guillem les félicitations de l'Amiral.

- Dites au Recteur de l'île de Sein que son nom est couché sur notre livre d'or.

Le prêtre soupira : « Ils auraient pu y joindre un paquet de tabac ! »

Sortie de sa légende, Sein d'un seul coup est entrée dans l'histoire... Le 26 août 1946 le *Journal officiel* publia le décret décernant à l'île la médaille de la Résistance. Et quelques jours plus tard le général de Gaulle apportait la croix de la Libération à cette île de Sein, dressée comme une magnifique figure de proue à l'étrave de l'Armorique...



## L'ARCHIPEL DES GLÉNAN

DEVANT la côte de Cornouaille, l'archipel des Glénan est la réplique de l'archipel de Molène, face à la côte léonarde; même absence d'élévation, même poussière d'îlots noirs, de récifs ourlés d'écume semés dans le champ de la mer, bosselures d'un socle à peine immergé qui formerait une île, grande comme Groix, si quelque émergence survenait jusqu'à la courbe de — 10 mètres, soudant comme par enchantement les îles aujourd'hui séparées. On les aperçoit à 15 kilomètres au Sud de Concarneau, de loin fondues et vaguement écrasées sous un ciel clément, nettes et sombres quand il va pleuvoir. Combien sont-elles, autour du minuscule îlot du vieux Glénan ? Dans son *Dictionnaire historique et géographique de la province de Bretagne* (1778) Ogée en nomme 18; le nouvel éditeur de l'ouvrage, en 1843, en comptait 9. La carte de Cassini et celle de l'état-major sont plus libérales encore : elles mentionnent les îlots de Brilimec, les trois de Quignenec, deux autres à l'Est de Drainec, Brunec, Banance, Guiriden; nous les négligeons ici. Penfret, Guiafec, Le Loc'h, Drenee, Saint-Nicolas et l'île Gigogne sont les terres principales. A mi-route des Glénan et de la Pointe de Moustierlin, l'île aux Moutons, signalée par un phare, surgit tel un tertre mâté sur la surface des eaux étrillées, floconneuses sous les caprices du vent.

Les Glénan figurent dans le très ancien Atlas de Pierre Vesconte (1318). Par quelle peuplade étaient-elles habitées, alors ? Personne ne saurait le dire. Et l'on peut penser qu'après

le flot dévastateur des Normands, ces roches à fleur d'eau restèrent désertes, se souvenant à peine du passage des Gallo-Romains. On a retrouvé des amphores de cette époque, plus intéressantes que le menhir de l'île aux Moutons, les dolmens ruinés de Saint-Nicolas, si communs sur le sol d'Armorique. L'Archipel appartient au monastère de Saint-Gildas de Rhuy; l'abbaye possédait Loctudy, dans le voisinage. Un aveu de 1584 déclare ces îles inhabitées, sans aucun logis. Alors quelque cénobite passait l'eau, se construisait une hutte, tôt emportée par les bourrasques. En 1660, les Glénans trouvèrent un acquéreur : Fouquet; avait-il donc fait vœu d'acheter toutes les îles de l'Armor Atlantique : Belle-Ile, Houat, Hédic?... Au temps des rois, on avait construit des viviers à langoustes, une grande presse pour conserver les sardines et l'on parla d'élever un fort à l'île Cigogne. Le fort, commencé en 1756, n'était pas achevé en 1780, mais on y entretenait une garnison : c'était sans doute là toute la population des îles. Le Duc d'Aiguillon, « Commandant » de Bretagne, avait beaucoup insisté auprès du Ministre pour la fortification de ces parages, ainsi qu'en témoigne cette lettre, pleine d'enseignements géographiques et historiques :

*Îles des Glénans  
Fort ordonné dans l'île*

*Quimper, le 4 mai 1756,*

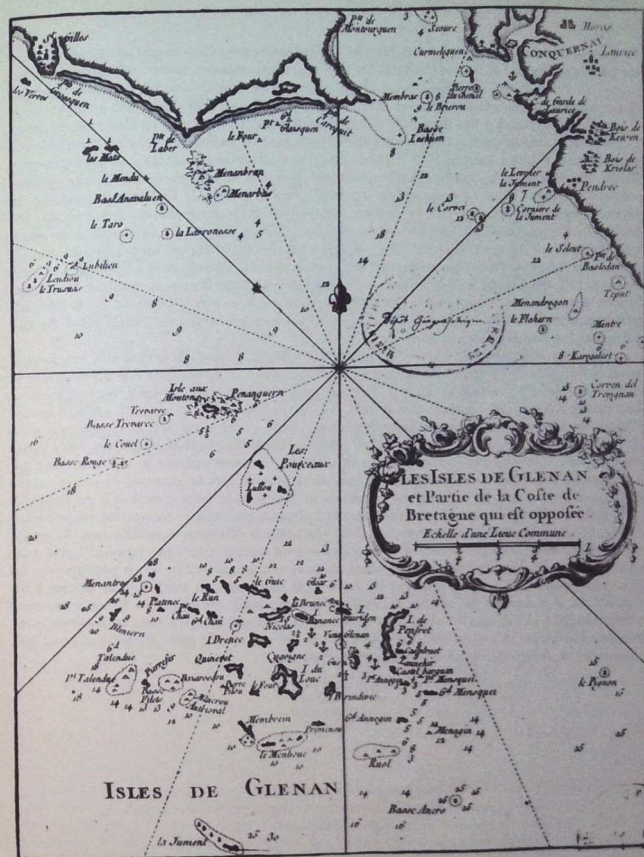
Le Duc d'Aiguillon,

« Les Glénans, monsieur, sont un assemblage de plusieurs petites îles et de roches qui forment de bons havres pour les barques, où les corsaires peuvent être à couvert de tous les vents et s'y tenir sans être vus de la côte... Pendant la dernière guerre, ils couraient sur toutes les barques qui sortaient des rivières de Quimper, Quimperlé, du port de Concarneau, et sur celles qui faisaient le cabotage de Brest au Port-Louis et à Nantes. Ils firent un tort immense au commerce, à la pêche, et enlevèrent une quantité prodigieuse de matelots. Parmi les îles, la plus considérable est celle du Loc, mais elle est presque entièrement occupée par un étang d'eau saumâtre, et tout le reste est fort marécageux. L'île de Penfret a un terrain moins aquatique, et qui pourrait produire s'il était cultivé; le mouillage y est fort bon, mais la position de l'île Saint-Nicolas est beaucoup plus favorable... c'est elle qui, avec l'île de Cigogne, forme le port des Glénans qu'on appelle « chambre », où on entre à tout vent et où on peut échouer sans aucun danger quelque temps qu'il fasse... Le fort que vous avez ordonné de construire sur l'île Cigogne assurera cet abri, dont les corsaires se seraient bientôt emparé sans cette protection.

J'ai l'honneur de vous envoyer le projet du fort que nous avons adapté à la forme de l'île et qui me paraît remplir toutes les vues de défense, de protection et de commodité qu'on peut avoir... »

Plus tard, on résolut de fortifier Penfret, vers 1825; c'était à peu près l'époque où les Ponts-et-Chaussées présentaient un projet de phare à la pointe sud de l'île. Des conférences mixtes s'ouvrirent et un accord intervint entre les deux services. Le fortin devait être construit sur le point culminant, à la pointe nord. Comme les tirs auraient été gênés si la tour à feu s'était dressée à la pointe sud, on décida de construire le phare à l'emplacement prévu pour le fort. Le phare fut érigé et allumé (1<sup>er</sup> octobre 1838) mais le fort ne fut terminé qu'en 1847. Il se réduisait pourtant à une batterie circulaire, placée à 50 mètres en avant du phare; il contenait des casernements, une vaste citerne. Le fort de Penfret fut désarmé dès 1873 et déclassé, ainsi que le fort de l'île Cigogne, le 27 mai 1889. Le 9 mai 1891, tous les bâtiments, devenus annexes du phare, dépendaient de l'Administration des Travaux publics.

Un bateau de sauvetage existe dans l'île depuis 1897. On exploitait par intermittence une carrière de granit, pour les besoins des ports. Vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, on voyait des fermes à



Carte du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Coll. d'Amille, B. N.

Penfret, au Loc'h, à Draineac, à Saint-Nicolas, à l'île Quigneneac; l'eau douce ne manquait pas, et les pâturages étaient de bonne qualité... Le goémon, en abondance, servait d'engrais. La population n'a cessé depuis de décroître; y vivent encore le gardien de phare et sa famille, quelques goémoniers, des pêcheurs de passage. Les Allemands, en 1942, y laissèrent une petite garnison. Il semble que le nombre des insulaires n'ait jamais dépassé la centaine; il en était ainsi en 1870... Les Glénan, pour le spirituel, dépendaient de Fouesnant. Elles furent même paroisse indépendante pendant douze ans, de 1878 à 1884. Voici en quelles circonstances: un prêtre fortuné, l'abbé de Marhallac'h, voulut personnellement procurer à ces terres déshéritées quelque secours religieux. Dans sa propriété de Pérennon, sur la rivière de Quimper, il possédait un yacht, et le samedi soir, avec deux marins, il appareillait. Le dimanche, les îliens avaient leur messe. Le prêtre obtint de son évêque de résider à l'île du Loc'h. De bric et de broc naquit une chapelle — Notre-Dame des Îles — une chapelle avec toit en carton goudronné. Le presbytère occupait ce qui correspondait aux « collatéraux », séparés de la « nef » par une voile de barque! L'abbé vivait là comme un ermite des anciens temps. Il y résida deux ans, fut nommé vicaire général; trois recteurs lui succédèrent. On avait essayé loyalement de fonder une paroisse, mais il devint évident qu'on ne pouvait poursuivre utilement l'expérience. Le titre paroissial fut transféré à Guilvinec.

Pendant sa courte existence, la paroisse des Glénan connut de touchantes cérémonies, pour la Fête-Dieu, notamment. Le pittoresque y gagnait ce qu'y perdait la liturgie. Pas de route sur l'île. La procession se déroulait sur mer. Le recteur embarquait, portant le Saint-Sacrement, l'autre main serrant fort le mât. Sur un autre esquif on arrimait un harmonium. C'était beau à voir toutes ces barques de pêcheurs et de goémoniers pavoisées de bannières et de fleurs d'ajoncs, qui glissaient sur la mer, pleines d'îliens chantant des cantiques. On cinglait vers l'île du fort Cigogne où le gardien et sa femme avaient préparé le reposoir dans une casemate utilisée jadis comme cuisine. Comme il ne pouvait être ici question de fanfare municipale, ainsi que dans les « grandes » paroisses de la « grande terre », qu'à cela ne tienne, la femme du gardien, fort peu désarçonnée par cette pénurie, saisissait les couvercles des immenses bassines; elle les maniait en mesure, en tirait des accents éclatants, humiliant tout le peuple des orphéonistes, dont les raisons d'être modestes sont assez souvent paresseuses. Après quoi, comme il est d'usage en Bretagne, les paroissiens se soignaient aux boissons pétillantes; c'est pour ces heures-là que les pommiers de Fouesnant fleurissent en avril, faisant penser à des tourbillons d'aurore en fleurs. La procession se reformait, reprenait les hymnes puissamment entonnés, tandis que le soleil, isolé dans un ciel immense ainsi qu'une chose sacrée, commençait à décliner, à rougeoier, déroulant sur la mer le tapis le plus somptueux pour qu'y cheminent le Seigneur et les hommes des petites îles.



Femmes de Groix.

## GROIX

O mon île perdue au milieu de la mer...  
 Je suis le grand veilleur debout dans la tranchée.  
 C'est toute la beauté du monde que je garde cette nuit;  
 Au fond de l'Est, je suis le rocher breton,  
 Maintenant, dors, ô ma patrie, mes mains est sur mon arme.

BLEIMOR, barde.

Parler de Groix, c'est être empoigné par le souvenir de Jean Pierre Calloc'h, l'un des plus sensibles chantres de la Celtie, mort au champ d'honneur, à 29 ans, le 10 avril 1917. Un souffle nous frappe au visage quand nous coupons les feuillets de son livre mince, si frémissant: « *Ar en Deulin* » — *A genoux*, lais bretons. Il naquit d'une famille de pêcheurs, à l'île de Groix et c'est là qu'il se façonna dans l'humilité ce cœur épris de Dieu, de la mer, et de sa petite patrie. Evoquer « Bleimor » (son pseudonyme de barde — traduction: Loup de mer) c'est secouer une torche sur la tiédeur des âmes.



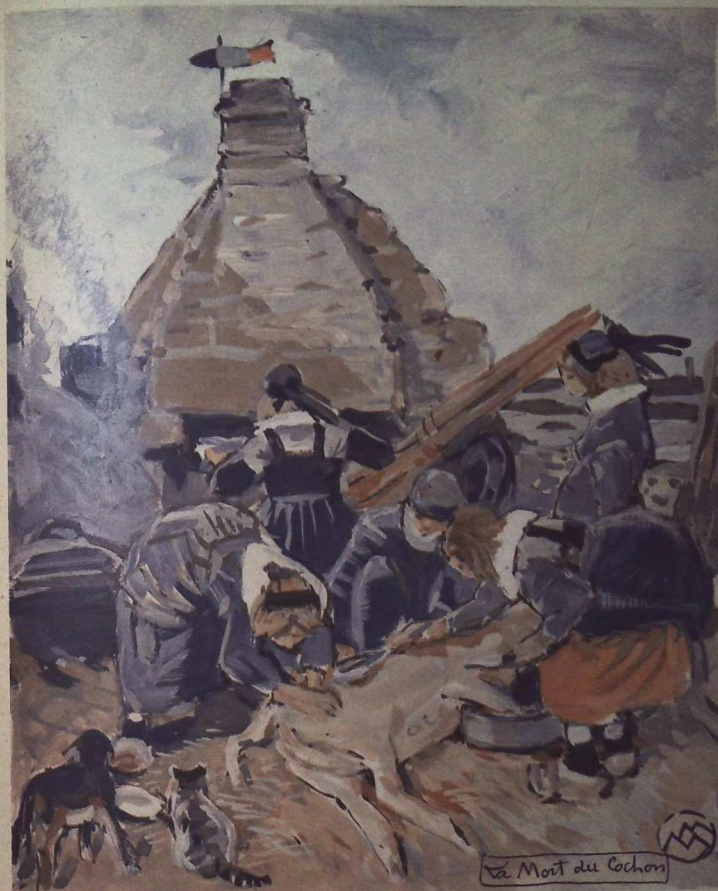
Ses lettres, avec ses poèmes, sont l'aveu passionné de son amour pour Groix :

« Trois lieues au large jetée, à trois lieues de la grande Terre, mon île se dresse noire au milieu de la mer verte. Parmi toutes les patries qui couvrent le monde, non, il n'en est aucune qui soit tant aimée !... »

« J'ai revu le visage de ma patrie triste sous le ciel gris de l'hiver, les deuils en avaient assombri encore les beaux traits et si j'avais pu l'aimer avec plus de passion que jadis, c'est maintenant que cela serait venu. J'ai revu les côtes bantaines, les ports, les îles — mon île. Qui voit Groix voit sa joie, dit un proverbe. Certes il ne m'a fallu que quelques jours pour comprendre que ma joie à moi était restée là-bas sur ce plateau d'argile et de boue où nuit et jour, avec mes poilus, je monte la garde au front de France... Ils sont là les gentils dundees, alignés dans un coin de la rade, poignants à voir dans leur abandon, car on sent qu'ils attendent eux aussi. Ils attendent depuis des mois et des mois les matelots aux terribles carrures qui les menaient jadis crever le ventre des tempêtes, sur les routes incomparables de la mer d'Occident... »

Calloc'h n'a pas dit ce qu'il préférerait à tout sur cette île de schiste un peu trop massive : flancs abrupts, plis statuaires forés de grottes, caches souterraines pleines de nuit (Trou de l'Enfer, Trou de Tonnerre) ou la nudité couleur d'épi des plages inondées de lumière (Locmaria, Port-Mélite...)? Feux charmants des aurores glacées sur les éperons de la Pointe des Chats et du Fort de la Croix ou les incendies des crépuscules d'automne enveloppant Pen-Men et gagnant les dédales du fjord Saint-Nicolas? Elles sont sinueuses les côtes de Groix, la mer y marque ses dents; l'érosion prépara la courbe des criques, en face de Lorient, où tant de sardiniennes, voiles mi-closes, se rangeaient non loin des « presses » à Port-Mélite, Port-Melin, Port-Tudy, et dans la baie de Port-Lay, vieux havre quelque peu délaissé. Notre île aime les bijoux. Sein n'est qu'une pauvre. Belle-Île se vêt d'étoffes à fleurs, Hédic d'une mante incarnadine et d'or; Groix scintille. Le mica nacré, sur les falaises, se mêle au quartz, forme des masses d'argent réfléchies par les eaux diaphanes. Des pierrailles comme truffées de fer magnétique apparaissent polies, à beaux reflets d'acier, telles des armes. Sur d'autres lits de roches pétries de l'amphibole et de la chlorite, des écharpes vertes traînent languissamment près de vêtements safranés bariolés d'émeraude. Des gemmes rosissantes, en de savantes combinaisons minérales, conduisent par degrés aux grenats rutilants, à la sardoine, au sombre oeil-de-chat. Les gammes des améthystes se fondent tristement dans des veines lactées; les matités et les luisances se parent des couleurs du béryl et toutes les teintes de la mer si changeante, les gris bleutés, les bleus glauques, le regard les retrouve, sans que rien les efface, sur les parois des rocs, au bord des gouffres.

Ces froids trésors suffisent à Groix qui n'a pas à montrer de richesses archéologiques. Les villages d'aspect éblouissant n'ont plus leurs toitures de chaume et les vieux meubles bretons, les lits-clos spécialement, ne reluisent plus, bien cirés, à l'intérieur des logis. Le centre communal, Groix, est sur la hauteur. Une pente de toits que ne coupe aucun escalier y mène depuis les quais de Port-Tudy. Cette route est bordée par les confiseries de thons, des villas sans grand caractère. Le nombre de chapelles clame assez haut l'emprise ecclésiastique sur cette terre. Quelques-unes tombent en ruine, se couvrent de lierre, ce couronnement des abandons... d'autres ne figurent plus que dans de vieux actes, dans la toponymie : chapelle avec cimetière dédiée à sainte Brigitte au village de Moustero, village qui dut être important, ainsi que Kervedan, aussitôt après Locmaria et Loctudy; chapelles en l'honneur de saint Léonard à Quilhuit, de saint-Nicolas dans les parages de la grande ria de ce nom; églises de saint-Sauveur entre Loctudy et Clavezie, de saint-Albin, des saints-Méloir et Vincent, à Lomener, de saint-Gildas, de la Vraie Croix, de la Trinité, de saint-Jean, de saint-Gunthiern, de saint-Laurent et de N. D. du Calme au village du Mené. Il est probable que la plupart des lieux de culte maintenant disparus furent ruinés par les incursions de l'ennemi, cet ennemi trop connu sur les îles d'Armor. Groix fut visitée, comme les autres, plus radicalement ravagée en 1696 par les bandes anglo-



hollandaises : chapelles brûlées, cloches enlevées, maisons pillées, et main basse sur les grains et le bétail. Il est curieux d'observer que depuis quatre cents ans l'île de Groix fut spécialement menacée à la fin et au début de chaque siècle, et chaque fois par les Anglais et les Hollandais.

La solidité des îles, leur difficulté d'accès contribuent à les faire oublier, ces terres; elles sont choses de peu pour les gens du continent; jadis surtout. Il en résulte parfois des conséquences assez importantes. Que ces exemples le montrent :

Les îles, excellente retraite, attirent les moines, nous le savons. On leur donne des terres, voilà l'origine de bien des prieurés, de bien des vocable d'églises... Primiture, quartier ouest de l'île, ressembla longtemps à un petit fief ecclésiastique...

Quand les Normands désolent la Bretagne, semant l'épouvante jusque dans les moutiers, de petites troupes vêtues de bure, collées au chemin, peureusement, montent et descendent sur les restes des voies antiques, traînent les corps saints... Où les reliques seraient-elles plus à l'abri que dans une île; une île exposée bien sûr, mais peu convoitée, défendue de toute sa pauvreté même à fleur de sol? Les grottes mystérieuses deviennent tabernacles, remplacent pour un temps la pénombre des cryptes aimées des pèlerins. Et c'est ainsi qu'à Groix la présence des saints explique certains patronages, stimule les bâtisseurs des temples, en même temps qu'elle attire sur la terre d'accueil les grâces, les sourires du ciel.

Lorsqu'en mars 1560 échoue la conjuration d'Amboise, des seigneurs calvinistes compromis dans le complot, passent l'eau, se réfugient à Groix. Aucun lieu de refuge plus indiqué : c'est un Rohan qui possède l'île, cette île sauvage dont personne à la Cour n'a souci. On s'installe, on se fait bâtir un home pompeusement appelé manoir : sur un rez-de-chaussée à porte ogivale timbrée d'un écusson grossièrement taillé, un étage sous grenier s'éclaire d'une lucarne, à quoi mène un escalier extérieur... Un jardinet, des communs constituent les dépendances. De même que sur le continent un château fait souvent naître une ville, le manoir ici fait surgir un village; le « châtelain » lui confère un nom, le sien : Kergatouarn, Kerlivio, Kerloret... A l'avènement d'Henri IV, les transfuges quittent Groix, y laissant les serviteurs : les Stéphan, les Simon, les Guillaume... tous personnages dont on ne sait que les prénoms. Le seul prénom désigne l'homme, puis le foyer qu'il fonde, et c'est ainsi le patronyme de vieilles familles groisillonnes encore existantes qui portent un nom bien peu breton.

Des pièces d'archives prouvent incontestablement que les Groisillons au cours des âges étaient surtout des paysans. On parle de terres affermées ou données à domaine congéable, ou cédées à la tierce gerbe ou au tiers grain : l'expression est à retenir. Ces sols cédés au tiers grain doivent être meilleurs ou mieux situés puisque le cultivateur est obligé de battre lui-même sa récolte et de fournir ensuite au propriétaire un minot sur trois récoltés. On parle de moulins, ils devaient tourner. On semait du froment, des pois, de l'avoine et du lin dans les lopins de terre chaude nommés sillons. Ces sillons bombés, bicornus, que l'on voit encore aujourd'hui, souvent en friche, impriment au pays une physionomie singulière. Leurs directions sont capricieuses : « le « coursin » est un sillon perpendiculaire aux autres. Un sillon isolé, sans orientation bien nette est un « tallard ». Les terres froides sont les landes, coupées pour la cuisson des aliments, la chauffe des fours au village. Tous les hommes non pris par les vaisseaux du Roy tiennent la charrue. Les descentes des Anglais sur l'île avec les ravages qu'elles entraînent, la levée en masse des hommes pour la Marine Royale supprimant autant de bras à la culture expliquent en grande partie l'abandon de la terre. Des contacts avec l'extérieur donnent l'idée d'une orientation de vie différente. Les descendants des paysans, pêcheurs à leurs heures, ne regarderont plus que la mer pour y tenter fortune, avec beaucoup de courage.

Quel est actuellement le genre de vie des insulaires? Les Groisillons ne sont que pêcheurs, et très spécialement pêcheurs de thon, si bien qu'on a pu dire — à tort croyons-nous — qu'ils ne furent jamais paysans. Sardiniers et thoniers, vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle se mêlaient encore à Port-Lay. Depuis 1900, la pêche de la sardine n'existe pratiquement plus. Toute la vie écono-

mique de l'île est actuellement liée aux résultats de la pêche du thon, pratiquée depuis 1850 environ, sur chaloupes archaïques, genre lougres : deux mâts munis chacun d'une voile au tiers et petit mat de « tape-cul ». En 1886, apparaissent les premiers dundeeds, aux carènes multicolores : émeraude et citron, outremer ou rose bonbon. Depuis peu d'années, les thoniers sont motorisés. Le genre de vie est tellement spécialisé qu'une misère noire accompagne les années où les sorties en mer sont infructueuses. Le marin n'est pas économe et les débits de boissons absorbent une bonne partie des gains d'une campagne. C'est en automne, après le désarmement des bateaux, que la vie sur l'île est effervescente : dispositions pour l'hivernage, répartition des bénéfices, paiement des fournisseurs, remboursement des créanciers. Novembre est le temps des accordailles : comment s'en soucier à la belle saison, au milieu des préparatifs, de la fièvre des départs et des trois mois d'absence sur les plaines mouvantes ? Depuis quelques années, de grands travaux ont été entrepris, à Port-Tudy notamment, pour améliorer les installations portuaires : agrandissement des abris par prolongement de jetées et destruction des roches gênant les mouvements d'entrée et de sortie.

La motorisation des dundeeds tend à créer du chômage. Pour obvier à ce malheur, on a tenté le retour aux pratiques ancestrales : l'agriculture. Mais comment cultiver aujourd'hui ? Les « sillons » sont en friche presque partout. On aperçoit quelques vieilles femmes penchées sur leurs champs de pommes de terre. Le remembrement est apparu comme l'indispensable condition d'une remise en valeur des solages. La besogne s'avère longue et peu aisée. Le morcellement est intense. A l'origine du cadastre, en 1837, n'a-t-on pas relevé jusqu'à 45.882 parcelles ? La superficie de l'île est de 1.476 hectares. L'identification des propriétés, toujours difficile à Groix, est compliquée de tous les partages, ventes et échanges faits le plus souvent verbalement. Les similitudes de noms achèvent la confusion. La population groisillonne n'a pas tout de suite pris conscience des avantages du remembrement, seul élément d'ordre dans l'état de la propriété foncière. La Direction des Services agricoles organise des conférences où il est facile de démontrer que la pêche seule ne peut suffire à nourrir la famille, à créer la stable sécurité de la vie. On a signalé l'intérêt qu'il y aurait à faire des cultures de choux-fleurs, d'artichauts, peut-être même de fraises. Nous sommes encore loin du stade des réalisations.

Depuis des lustres, aucune fête n'était plus paysanne. C'est l'océan qui attirait les regards, stimulait la dévotion.

A la Saint-Jean d'été le pardon des Coureaux rachetait par son pittoresque et sa ferveur la masse des heures sans expression, la ténèbre des jours sans histoire. Les barques de la région hissaient le pavois : au long des bastingages, en haut des mâts, les pavillons multicolores frissonnaient ; leur légèreté d'étamine remplaçait heureusement la lourdeur des étoffes bleues à semis de lys dont on entourait jadis hunes, gaillards et passavants : discrète note de fête, dans un air léger ; le zénith était d'émail bleu, la mer sage, les jours d'été bien épinglés. Une embarcation fixait les regards par sa parure de reposoir : ses mouvements de berceau attendaient les prêtres ; des surplis s'agitaient, gonflés comme des outres, parmi les bannières aux chaudes richesses tonales ; mieux que des indicatifs de chaloupes, elle signalait les paroisses présentes : Kernevel, Lomenec, Port-Louis, Riantec, Gâvres... Les terriens, entassés sur la côte, avaient préféré ce spectacle aux paysages familiers ; pâtres et laboureurs de Nostang, Plouhinec, Plomeur, Merlevenez... Comme le riche avec le pauvre se frôlent dans la rue, les bâtiments de la Marine Militaire, tout ordre et netteté, chargé des personnalités lorientaises et port-louisiennes glissaient entre les sardiniens encombrés de choses rouillées, aux carènes d'une ligne encore belle mais aux peintures marquées des insultes du large. Les voiles rondement tendues et creuses comme des coquilles saint-Jacques au-dessus des coques sillant l'eau s'avançaient vers d'autres voiles, celles de Groix, rangées en demi-cercle au milieu des Coureaux. Par un émouvant symbolisme qui prétendait ruiner les rivalités de clochers, montrer à la face du ciel quel était l'accord des cœurs, le clergé passait sur la même barque, les croix paroissiales incli-



Île de Groix. Thoniers à Port-Tudy

Cl. J. Combier.

nées, rapprochées, se heurtaient en une façon d'embrassement. Puis comme un feu qui court à travers les roseaux secs, l'*Ave Marie Stella* entonné par l'officiant, repris par les groupes voisins, se propageait, s'amplifiait ; dès la seconde strophe, unanime était l'hommage, et de quelle vibration d'âme ! Aux derniers accents, le bruit de la mer qui n'avait jamais cessé, mais réduit à rien par la plénitude des chants, devenait seul perceptible, s'imposait. L'âme écoutait cette voix immense et si fine qu'a la mer apaisée lorsqu'elle abandonne le rivage, redescend sur le sable après l'avoir fait boire amèrement. Dans l'épaisseur des foules, loin sur l'estran, dans les barques proches, il y avait de la gravité, et comme une sensation d'exécution capitale. Le recteur de Plomeur traçait sur la mer le signe de la croix. Cette bénédiction voulait exorciser les mauvais génies des tempêtes, confier à l'Etoile de la Mer ces heures à venir où les navires rouleraient et gendraient affreusement, portant des êtres cramponnés, anxieusement attentifs aux coups de la machine qui cogne et lutte contre une mer démontée... Une sonnerie de clairon rompait le silence. Les pensées, les prières singulières, dissolvant leurs enveloppes propres et versées dans un fond commun, s'unifiaient pour le Te Deum. Quand le chant s'éteignait, le pardon prenait fin. Croix et bannières échangeaient une fois encore des saluts, puis les étraves labouraient la mer ; avant la nuit tombée toutes les amarres étaient lovées autour des cabillots.

Les mauvaises langues prétendent que des libations, dans les ports, terminaient cette journée, l'entachaient. Les avis sont partagés pour expliquer l'abstention du clergé de l'île de Groix à partir de 1877. Vingt ans plus tard, on ne pouvait vraiment plus parler de pardon aux Coureaux de Groix.

Mais de nos jours encore, on descend de tous les villages vers les cales de Port-Tudy quand les cloches de l'église sonnent à branles, annonçant la bénédiction des thoniers. Dans quelques semaines, fin juin-début de juillet, les marins-pêcheurs se livreront aux hasards d'une

nouvelle campagne, et c'est bien d'attirer sur soi la protection du ciel. Bannières, statues, clergé — et jusqu'au noviciat des Pères blancs d'Hennebont — les marins et leurs familles se trouvent rassemblés sur les digues et brise-lames, un peu comme à Saint-Malo pour le départ des Terre-Neuvas : on écoute un sermon. L'ambiance est créée. Le prêtre en chape d'or, goupillon levé, s'avance, multiplie les aspersions en forme de croix sur les beaux thoniers, épaulés aux cales; les femmes à ce moment voient le port absolument vide; plus de faisceaux de mâts, de tangons... plus de verres entrechoqués à la « buvette des thoniers »... Au fond de leur mémoire résonne déjà la vibration des moteurs ainsi leurs mères écoutaient tristement en elles le claquement des voiles, le cri aigu des poulies... tous ces signes des appareillages.

Comme leurs sœurs des autres îles, les Groisillonnes subirent la présence de l'Allemand. Et l'on sut, ici comme à Sein, à Saint-Malo et à l'île d'Ouessant brûler d'amour sacré pour la terre-partie. Ce que l'on fit?... Allez à la mairie où l'on garde en bonne place ce témoignage de gratitude :

« Reconnaissance à la ville de Groix pour avoir bébergé et ravitaillé les patriotes quimpérois déportés sur l'île, tout en favorisant leur évasion rapide.

En reconnaissance aux nombreux Groisillons qui ont quitté l'île de Groix en août 1944 pour rejoindre le 1<sup>er</sup> Bataillon de Marche F. F. I. du Finistère et combattu courageusement sur le front de Lorient jusqu'à la libération totale. »

Des Lorientais, abandonnant la ville arrosée de bombes, avaient cherché refuge à Groix, dangereusement surpeuplée. L'ennemi fit passer sur l'île ses malades. Les condamnés de Fontevrault, déportés, travaillaient aux fortifications. Toit. Des Géorgiens, la nuit, pillaient, dépeuplaient les poulaillers, fouillaient les maisons. Tous les hameaux furent soumis à un pillage en règle. Le moindre signe de révolte était châtié; le village de Moustero ne compte plus qu'une maison. Les prisonniers français maltraités, affamés, s'écroulaient dans les rues des bourgs. Les Groisillons s'ingéniaient à favoriser les évasions; ce n'était pas une sinécure : un jour sur les quais tout près d'un cabestan veuf de câbles, un tonneau attendait l'embarquement. Le vaisseau de bois contenait... un patriote!

— « Vous me croirez si vous voulez, M'sieur — contait une brave ilienne — un Allemand resta là deux heures, assis deux heures durant sur le tonneau, ma Doué, point sur le cabestan, malheur. Il rêvait, pour sûr, à leur défaite... On essaya bien de l'attirer ailleurs. Rien à faire. Il restait là, Monsieur, à bader de la goule comme moule sur son rocher, l'autre côté de sa personne, sauf respect, masquant les trous d'aération. On y pensait, bonnes gens, à ce pauvre gars... Ce qu'il a dû en voir sous ses planches. En fin des fins, parait qu'il arriva à bon port... »

La plus belle récompense, Groix la reçut le jour où l'Alsace lui fit don d'un canot de sauvetage, ultra-moderne, qui allait remplacer l'ancien, mis à mal par les Allemands. Il porte le nom d'un village du Haut-Rhin — le « Grussenheim » — en souvenir d'une donatrice, originaire de cette région. On se devait de perfectionner les cales de lancement. En toute marée, la mise à l'eau est maintenant facile. Le canot, pourvu d'un poste radio émetteur et récepteur, atteint par gros temps une vitesse de plus de sept nœuds. Le légendaire Victor Jégo eût rêvé d'être à la barre. Ce maître sauveteur repose aujourd'hui dans le petit cimetière de Groix, non loin de la tombe de Calloc'h. Que de fois son nom fut à l'honneur, quand, en Sorbonne, la « Société centrale de Sauvetage des Naufragés » distribuait ses prix.

Pendant qu'à Paris, l'hiver, théâtres et cinémas instruisent la foule, la distraient ou l'enca-naillent, que les pauvres hères ont quand même le toit d'une roulotte ou d'un wagon, lorsque sur les boulevards les enseignes des beaux magasins sèment gaiement la lumière en tubes blafards, en guirlandes, en perles versicolores, là-bas très loin, à l'ouest, sur les îles d'Armor des hommes comme vous et moi répondent à l'appel d'autres hommes en détresse. Il endossent leurs cirés,

ouvrent la porte de la maison (la maison, *manere* : rester !). Ils sont happés, mêlés aux déchaînements de la tempête : soulèvements, chocs, colères dans le ciel et sur la mer, voilà ce qu'ils affrontent; ils rassemblent ce qui en eux s'agite en fait de courage, de science nautique, d'expériences chèrement acquises, de force musculaire aussi, de recours à Intron-Varia (Madame Marie), puis le canot de sauvetage vole au secours, disparaît, reparait à la cime des vagues. Ce qui rapproche le plus des êtres aussi peu parents que les Bréhatins et les Groisillons, les Molénais ou les Ouessantins, le dénominateur commun, c'est sûrement le contact permanent avec le risque; aventuriers de la vie plutôt que ses fonctionnaires, ne dirait-on pas que tous ces insulaires se comportent en éternels captifs de leur vocation de sauver?





Belle-Ile (Morbihan). Sauzon : le port.

Cl. J. Combier.

## BELLE-ILE-EN-MER

Comme une marge trop grande rapetisse la gravure qu'elle encadre, la mer — *la mer, toujours recommandée* — défend à Belle-Ile de se hausser. Elle s'étire, barre l'horizon quand on la voit de Quiberon, ordinairement emmaillottée des bandes de la brume. L'idée que nous en donnent les cartes est celle d'un plateau triangulaire qui s'étend sur une vingtaine de kilomètres, de la Pointe des Poulains à la Pointe d'Arzic, sur une largeur moitié moindre de la Pointe de Talifer au Grand-Village, dans la commune de Bangor. Ce socle, relevé sur les bords, haut de 35 mètres en moyenne au-dessus des basses marées d'équinoxe, est constitué de roches anciennes fortement arasées : schiste argileux, micaschiste truffé de quartz. Dans les parages de la « grande lande » de Bangor, le paysage, tabulaire, a quelque chose de monastique, de renoncé : le vent peut s'y enfler à sa guise, prendre une note régulière sur le ploiement des végétaux soumis à cette toute-puissance sifflante : buissonnage ras, verdâtre et maigris, aux reflets d'oxydes et comme corrodé, recouvert cependant d'un or chaud, à la saison des fleurs d'ajoncs ; riche cape sur échine rêche. Ce serait fausser les données que d'imaginer ici horizontalité parfaite ; un niveau de 50-60 mètres, sorte d'arête dorsale, occupe la partie centrale de l'île ; un autre dénivèlement de 30-40 mètres se retrouve vers le nord-est, dans le voisinage de la Pointe des Poulains. Cette

ligne de faite est jalonnée par la route très ancienne du Port du Vieux-Château au bourg de Locmaria. A Belle-Ile, le relief est « en creux » : quantité de vallées, en tous sens, entaillent la plénitude du socle ; sur les versants, les 145 villages de l'île groupent leurs maisons qui ont fait un heureux naufrage parmi les blés, les champs de pommes de terre, les carrés de navets si renommés, au milieu des maïs cravatés de papier paille, ou du souple émail vert des prés : quel contraste avec le plateau ! Quelques noms ? Vallées de Port-Andro, de Port-York, de Port-Hallan, de la Ferrière, de Sauzon, de Kervelan, de Kerel, d'Herlin, de Pouldon... Ces vallées sont d'un charme puissamment attractif : douceur des lignes, calme de l'atmosphère, mais très près : toutes les violences ; la plupart de ces vallées mènent à l'océan, à une côte vigoureusement indentée. A mer haute, le flot pénètre ces petits fjords, y formant des havres : ports de Palais, de Sauzon, de Kerel, de Goulphar...

L'opposition si marquée des paysages terrestres l'est autant sur le littoral. La côte ouest, dite côte sauvage, s'offre nue aux paroxysmes des tempêtes. Dans une confusion de lames, la mer se rue, trouve l'escarpe et gronde, escalade la falaise, lance à trente coudees ses gerbes à facettes, poudroie, puis retombe sur elle-même à la rencontre d'autres masses écumantes, pétrées et pétrissantes, striées de petites vagues obliques, tandis que le vent arrachant des lambeaux d'écume, fait courir les bulles irisées, avec les embruns, sur les landes et les moissons, à plus d'un kilomètre de l'émulsion sale de silice et de sel. L'écume vierge sur la mer forme en des points abrités des bancs durables, si épais qu'ils apaisent la houle, font songer à de volumineux paquets de ouate (Port-« Coton »).

De la pointe des Poulains à la pointe de Skeul (l'échelle), même au-delà, la falaise reçoit ainsi cette bourrade : non sans dommage évidemment. Cette côte à rias (Ster-Vras, Ster-Voen), selon l'inclinaison des couches géologiques, est diversement sculptée.

Si la fissure du schiste est horizontale, la mer travaille la fente à la fois par sa puissance et par son action chimique dissolvante ; elle l'élargit, forme des sortes d'absidioles, même des galeries pleines d'échos dont la voûte croule un jour, isolant les parois-témoins de l'ancien rivage, forme ces îlots-piliers dont le niveau prolonge celui de la péninsule (îlots et rochers de la Pointe des Poulains, Aiguilles de Port-Coton...). Quand l'évolution en est au premier stade nous avons ces grottes qui sont parmi les curiosités de Belle-Ile (grotte des Chouans sur la côte est, près de Port-Jean, et sur la côte sauvage : grottes de l'Apothicairerie, actuellement



Belle-Ile. La côte sauvage, vers la pointe de Skeul

Cl. P. Daburr.



Belle-Ile. Port Goulphar.

Cl. P. Dubre.

sans intérêt, grotte du Talus, la plus curieuse mais la plus difficile à découvrir, dans les parages de l'îlot de Domois; et près du vieux château, la plus vaste de toutes : Groh Gurhidi (grotte du Fuscau). Quand la mer attaque une cassure perpendiculaire à la côte, elle fore profondément, fait naître d'obscurs et longs couloirs; l'eau pénétrant avec force comprime l'air qui cherchant une issue la trouve, aidé du dynamisme du flot, vers la voûte du souterrain fissurée déjà par les eaux pluviales d'infiltration et comme prête à l'éboulement : telle est l'origine de ces puits circulaires, ouverts assez loin du bord de la falaise, et qui communiquent avec l'océan (Puits de Baghener, puits du Fort-Blanc).

Dans les micaschistes, la mer a sculpté ces galeries étroites, à raides parois, dont la partie supérieure est en porte à faux.

Lorsque le schiste se présente presque verticalement, légèrement plongeant vers l'intérieur des terres, les découpures de la côte se compliquent, les rochers prennent un aspect ruiniforme et les îlots plus massifs ont l'apparence de monstres avec leur pente adoucie tournée vers la



Belle-Ile. Arbres et fleurs de printemps dans un vallon.

Cl. M. Gillet.

côte, et leur arête vive exposée aux vagues. On pense ici au Pilor, au roc dit « Le Chameau », sur la côte de Locmaria.

L'érosion littorale, partout active sur cette côte ouest, l'est particulièrement des Poulains au Talus. Au-delà, la côte n'est pas soumise à l'action directe des vents d'Ouest, les vallées suspendues remplacent les rias. A Kerdonis, les pentes gazonnées descendent jusque dans la mer. Sur toute cette partie du littoral on sent combien la mer est destructrice; les îles Baghener Domois, Bangor sont nées de l'érosion.

Mais la mer est créatrice sur la côte qui regarde le continent. La falaise est sensiblement moins élevée (15-20 mètres); c'est ici qu'il faut parler d'alluvionnement, de colmatages, de cordons littoraux. C'est de ce côté de Belle-Ile que se trouvent les plus belles plages : de Ramonette, de Bardadoué, des grands Sables... La masse même de l'île forme écran protec-



Belle-Ile. Hameau sur la pente d'un val, à l'abri du vent de mer.

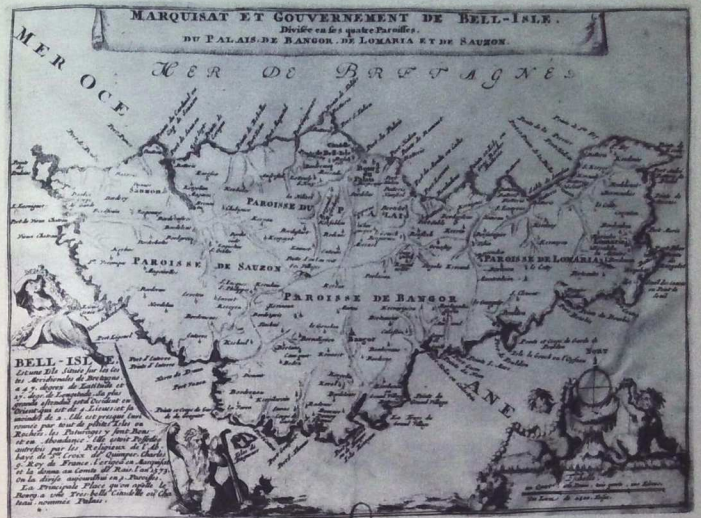
Cl. P. Dubour.

teur : après l'étaie, au fond des havres, l'eau montante prend doucement possession de son domaine, non loin des frondaisons.

Car il y a des arbres à Belle-Ile : Sein ne peut en dire autant ! Des ormeaux, — l'arbre aimé du grand siècle — des platanes, des chênes, et sans prendre parti sur l'existence, réelle ou imaginaire, de la fameuse forêt de Bangor portée sur toutes les vieilles cartes, il reste curieux que des villages à Belle-Ile (tout comme ceux de Beauce) retiennent dans leurs noms le souvenir du hêtre, du tremble, du saule... du houx qui croit dans les bois...

A ces larges traits des paysages naturels, ajoutons quelques propos sur l'histoire de Belle-Ile.

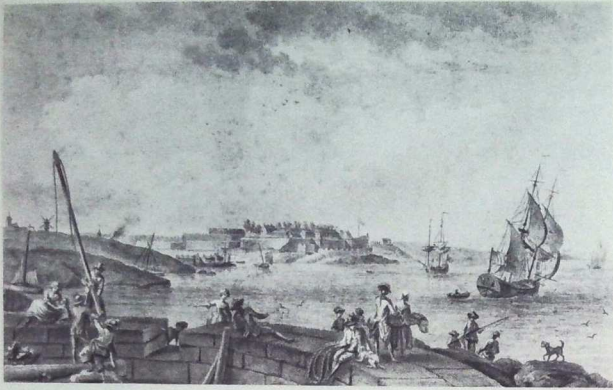
Nous ne savons pas grand'chose de l'histoire de Belle-Ile aux périodes préhistorique et



gallo-romaine : quelques témoins mégalithiques de l'occupation du sol, et c'est tout : mais où n'en trouve-t-on pas en Bretagne ? Du Moyen Age, nous ne savons rien non plus. La pauvreté des archives des abbayes, propriétaires de l'île, nous laisse dans une ignorance presque absolue. Ainsi que beaucoup d'îles bretonnes Belle-Ile appartient longtemps à des moines.

L'île avait été ravagée par les Normands qui en expulsèrent les habitants. Ils y étaient sans doute revenus lorsque le duc de Bretagne, Geoffroy I<sup>er</sup>, donna Belle-Ile à l'abbaye bénédictine Saint-Sauveur de Redon, à charge d'attirer de nouveaux habitants et de fournir des religieux pour le culte. Mais des luttes entre monastères allaient bientôt commencer pour la possession de l'île, luttes qui durèrent cent quarante-trois ans ! Il n'entre pas dans le cadre de ce travail de raconter l'histoire du procès qui mit aux prises Saint-Sauveur de Redon et l'abbaye Sainte-Croix de Quimperlé : intervention de ducs, arbitrage d'évêques fulminant l'excommunication, résistances, intervention du pape, contestations durables, transaction de 1172 qui mettrait le point final à l'interminable litige ; Sainte-Croix cédant à Saint-Sauveur tous ses droits sur l'église et le prieuré de Notre-Dame de Nantes, et l'abbé de Saint-Sauveur renonçant définitivement à toute revendication sur Belle-Ile.

Sainte-Croix de Quimperlé reçut donc l'île comme un don pur et sans aucune charge. Elle y envoya des religieux qui établirent à Bangor un prieuré conventuel d'où partirent les moines chargés de desservir les autres centres réclamés par la configuration du territoire : à Locmaria, à Palais, à Sauzon. C'est à Bangor qu'habitait le religieux député par l'abbé de



« La citadelle et l'entrée du havre du Palais, à Belle-Île. » Gravure de N. Ozanne, XVIII<sup>e</sup> siècle.

Sainte-Croix pour administrer l'île avec le titre de prévôt. Le monastère avait en effet des droits souverains sur elle, ce qui lui conférait juridiction civile sur tous les habitants. Par une bulle de 1408, le pape Benoît XIII d'Avignon, « annexa la prévôté de Belle-Île à la messe abbatiale et les attributions du prévôt se partagèrent entre l'official et le commandant de l'île »; au premier était réservé la direction spirituelle, au second la défense du domaine. Le commandant de l'île ne fut pas longtemps un religieux, mais l'official, ainsi que le tribunal ecclésiastique qu'il présidait, se maintiendra jusqu'en 1790, avec des pouvoirs spirituels fort étendus. A ce point de vue religieux, Belle-Île n'ayant été d'aucun diocèse jusqu'en 1666, l'île s'est trouvée dans une situation fort curieuse. Quand l'île avait été cédée à Quimperlé, l'évêque de Quimper Orscand, dont l'île relevait canoniquement, accorda à l'abbé de Quimperlé et à ses successeurs la juridiction épiscopale sur Belle-Île; et quand en 1250, l'évêque de Quimper, Hervé de Landeleau, voudra reprendre les droits aliénés par son prédécesseur Orscand, le pape Innocent IV rejettera sa prétention sur ce territoire, en sorte que Belle-Île se trouvait réellement *nullius in diocesi*. Immédiatement, une question vient à l'esprit : comment agissait-on pour l'ordination des clercs, pour administrer le sacrement de confirmation, pour la consécration des églises, etc.? Les bénédictins s'adressaient alors aux évêques de Nantes ou de Quimper; jamais, ou très rarement, à l'évêque de Vannes pour ne point éveiller chez lui le désir de juridiction sur l'île. Il la demandera un jour pourtant. Charles de Rosmadeuc, évêque de Vannes, l'obtiendra du pape en 1666. Ainsi finirent les prieurés de l'île. Il y aura désormais des prêtres diocésains, des recteurs, à la tête de chacune des paroisses.

On conçoit que l'état économique de l'île ait eu fort à souffrir des événements militaires. Par sa position, Belle-Île a été naturellement un point vulnérable dans les guerres engagées par la France avec des nations maritimes. C'est en 1509 que pour la première fois on rencontre à Belle-Île une garnison française; en 1549 une citadelle y est établie et François I<sup>er</sup> y nomme un gouverneur, François de Rohan, seigneur de Gié, lieutenant général du Roi en Bretagne.



Belle-Île. Palais. Le port et la citadelle.

Cl. J. Combier.

Devant les attaques incessantes des Hollandais, des Anglais, et même des protestants français, on constate l'impuissance des moines à défendre l'île dont ils étaient les seigneurs; surtout après la prise de Belle-Île par les Anglais, en 1572, en pleine guerre de religion ! La seigneurie passa, moyennant un échange, à la famille de Gondi dont les chefs portèrent le titre de marquis de Belle-Île. L'amiral Albert de Gondi fit construire à Palais un fort à ses dépens, là même où se trouve la citadelle élevée par Vauban en 1696; et sur les points stratégiques de l'île, d'autres fortins ou corps-de-garde. Il attira de nombreux colons à Belle-Île, la fit exempter d'impôts. Vers 1650, Henry de Gondi fuyant la cour, ou plutôt l'autorité de Mazarin, vint résider à Palais, et parmi ses familiers, on put reconnaître le poète Saint-Amant. La tradition assure aussi qu'il y avait de belles suivantes du pays de Retz et que les Belliloises, pour complaire à leur maître, abandonnèrent leurs coiffes, prirent celles des Poitevines. Et voilà pourquoi la coiffe de Belle-Île première manière ressemblait tant à celles que l'on porte à Saint-Gilles et à Croix-de-Vic.

Les Gondi gardèrent Belle-Île 86 ans. En 1658, elle fut vendue à Nicolas Fouquet sur les instances de Mazarin.

Ce Nicolas Fouquet, procureur général du Parlement de Paris, et qui devint sous la régence surintendant des Finances était le membre le plus marquant d'une famille, originaire de l'Anjou. Elle posséda de grands biens en Bretagne au XVI<sup>e</sup> siècle. Il fit dans l'île d'importants aménagements, développa les remparts, agrandit le port qui put alors recevoir une flotille de sardinières; on sait que Fouquet, arrêté à Nantes le 5 septembre 1661, fut accusé de détournement de six millions appartenant au Roi et du crime de lèse-majesté; pour étayer cette dernière accusation, on prétendit qu'il avait fortifié Belle-Île ainsi que Concarneau, Tombelaine et le Mont Saint-Michel... L'occupation de Belle-Île par les troupes royales prouva que le surintendant n'y avait organisé aucun moyen de résistance. En 1704, le roi décida l'échange de Belle-Île avec les héritiers de Fouquet et la veuve de celui-ci reçut une





Belle-Ile. Palais. La porte Vauban

Cl. J. Combier.

indemnité de 400.000 livres à fournir par les Etats de Bretagne en dédommagement des fortifications, de l'artillerie et des munitions trouvées dans l'île. L'échange ne fut réellement réalisé qu'en 1718 contre le comté de Givros et autres biens. Le bénéficiaire de cet échange fut le petit-fils de l'ancien surintendant, Charles-Louis Augustin Fouquet, comte, puis duc de Belle-Ile, maréchal de France, qui sauva l'armée française à Prague, pair de France, membre de l'Académie française et qui mourut à Paris en 1761. Avec son fils Louis-Marie Fouquet, tué à Crefeld en 1756, s'éteignit la branche des Fouquet-Belle-Ile. Sauf une inféodation à la Compagnie des Indes (1720-1722) et un bail aux Etats de Bretagne (1766-1771) l'île resta désormais dans le patrimoine national.

Que de fois, au cours de cette étude, avons-nous dû mentionner les attaques de l'ennemi, contre les îles bretonnes. Maintes fois, Belle-Ile fut attaquée ou occupée par les Espagnols par les Hollandais (1674) par les Anglais (1572, 1696, 1704, 1746, 1761, 1763) sans parler des écumeurs de mer.

Le débarquement de 1761, qui réussit, fut suivi d'une occupation britannique de deux ans, jusqu'à l'humiliant traité de Paris (1763). Le premier gouverneur anglais, Crawford, fut un des bienfaiteurs de l'île. Il améliora les chemins, se construisit en Saizon une propriété qui depuis a pris son nom : Crafort. Louis XV, à la paix, la lui abandonna, les gouverneurs de Belle-Ile ne s'en considérant que locataires. Mais tous les généraux anglais ne furent pas à Belle-Ile d'une semblable courtoisie. Tous les habitants qui le purent, s'enfuirent.

Peu après le traité de Paris, comme Brest, Saint-Malo, Morlaix... Belle-Ile eut à accueillir des familles acadiennes. On sait que pendant l'été de 1755 le plus grand nombre des 12.000 colons qui peuplaient l'Acadie furent déportés sur les côtes de la Nouvelle-Angleterre; le gouvernement anglais fit transporter dans les ports de la Manche les Acadiens repoussés par centaines des colonies anglaises et demeurés captifs en Angleterre. Quoi qu'on en ait dit, le gouvernement de Louis XV n'abandonna pas ces malheureux; il leur distribua des secours,



Femmes de Belle-Ile.

Lithographie de Charpentier, 1830.

à la vérité très minimes et irrégulièrement payés; et il chercha par des concessions territoriales à les indemniser des pertes qu'ils avaient subies. La colonie fondée à Belle-Ile et généreusement protégée par les Etats de Bretagne ne donna que des résultats médiocres, bien inférieurs à ce qu'avaient espéré ses organisateurs, notamment le célèbre abbé canadien Leloutre.

Il y eut, de ces occupations hostiles ou amicales, quelques conséquences heureuses sur le plan économique. Sait-on, par exemple, que la pomme de terre, de nos jours l'un des principaux articles d'exportation en Bretagne, était à peine cultivée à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle? La pomme de terre fut introduite à Belle-Ile par des réfugiés irlandais, propagée par les soldats anglais de 1761 à 1763, par les réfugiés acadiens, les troupes irlandaises et suisses qui firent pendant plusieurs années garnison à Palais. Les Acadiens perfectionnèrent aussi la fabrication du drap. L'intendant Tagon avait encouragé dès 1745 la plantation de mûriers.



Femmes de Belle-Ile.

Lithographie de Charpentier, 1844.

Belle-Ile eut à souffrir des guerres de la Révolution et de l'Empire. Agriculture, pêche, commerce périclitèrent. Près de 900 marins bellilois étaient prisonniers des Anglais quand les autres habitants servaient en qualité de gardes-côtes.

En 1801, Georges Cadoudal comprit que Belle-Ile serait pour lui une base excellente avant de reprendre l'insurrection contre le Premier Consul. Mais sa conspiration fut éventée au moment où elle prenait corps, et elle avorta lamentablement par l'exécution ostentatoire,



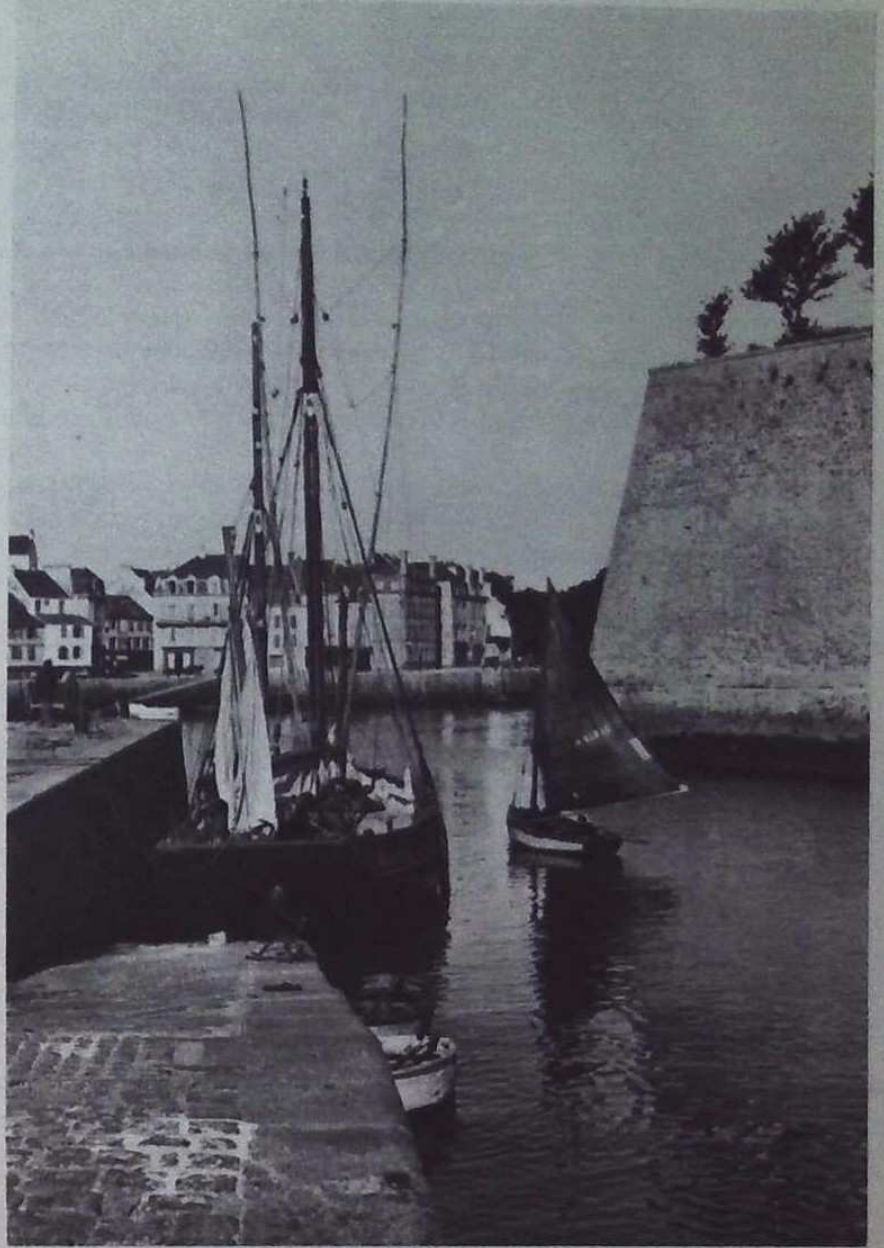
Battage au fléau

un dimanche de mai 1801, aux pieds des glacis de la citadelle, de l'envoyé de Cadoudal : Renard, et d'un paysan bellilois : Diffon.

Ce rappel assez rapide de l'histoire de Belle-Ile nous aidera à mieux saisir les traits du paysage humanisé au cours de nos randonnées sur la côte, dans les bourgs, et dans la campagne.

Palais est la menue capitale de l'île; pour qui sait voir et aimer : tout à fait charmante. Dans le port, le vapeur de Quiberon glisse près des yachts, tout ordre et luxe, près des sardiniers aux filets bleutés plus légers que voiles de hennins; des thoniers au repos : leurs lignes relevées en antenne se dressent de chaque côté du mât qu'elles dépassent un peu; carènes athlétiques d'un bleu pâle; sur le pont : des blouses de marins d'un roux bien chaudronné; ici et là, des barques sans âge, encombrées de choses rouillées, de futailles. Les beaux thoniers qui relâchent ici viennent de Concarneau, de Groix ou d'Étel, car les Bellilois pratiquent peu la pêche hauturière. Tandis que l'écubier du vapeur au mouillage vomit sa coulée de maillons avec ce bruit argentin d'une chaîne tirée violemment de son puits, sur les quais de Fouquet, les oisifs, mi-philosophes et mi-mollusques s'intéressent à ces phénomènes toujours neufs : entrée, sortie,

gréement, débarquement. Une citadelle domine les jetées et les môles, ceinte elle-même d'un double rempart. Cette forteresse ne fut achevée qu'après 1746. Commencée par Vauban, elle remplaçait le château des ducs de Retz qui tint bon sous la Fronde et ne céda pas aux assauts du Maréchal de la Meilleraye. Napoléon tirant des leçons du siège de Palais et de sa prise par les Anglais fera reprendre les plans de Vauban par le général Marescot : plus en grand. Sur les glacis mâtés d'arbres qui luttent au vent, le long des anciennes douves devenues jardin public avec tennis, en passant devant les portes de Ville : la Bangor, la Vauban — par ces rues silencieuses, où le soir l'on emmène avec soi le bruit de son pas, il y a du charme à évoquer dans ce décor l'histoire du grand siècle. Le port communique avec un bassin à flot derrière lequel l'arrière port s'enfonce dans un vallon : sous l'ombrage de vieux



Belle-Ile. Arrière-port de Palais.

*Cl. P. Dubure.*

ormeaux, des cordiers s'affairaient jadis près des tourets et des râteliers, tandis que les fils se muaient en torsade. Près de la citadelle, se trouve la colonie pénitentiaire dont les constructions élevées en 1848, reçurent d'abord des détenus politiques : Louis Blanc, Blanqui... L'hôpital fut fondé en 1659 par Marie-Magdelaine de Castille, veuve de Nicolas Fouquet. Pas de belle église à Palais. L'église qui devenait gênante par sa situation au milieu des glacis des remparts, fut démolie par ordre de Louis XIV; l'édifice actuel qui date de 1677, est un de ces monuments sans grâce, froid et nu, dans le style de la Renaissance pseudo-classique; les aménagements du XIX<sup>e</sup> siècle n'ont pas réussi à l'embellir. La voûte en briques est moderne. On regrette de ne plus voir beaucoup de coiffes à Belle-Ile; même aux jours de fête ou pour le pardon de la Saint-Géran, le deuxième dimanche après Pâques, les costumes bretons sont rares. Ne retrouverons-nous plus que dans les lithographies de Charpentier, de Lalaisse ou de Darjou, les pêcheurs bellilois en bragou-braz brun, en marinière rouge avec pélerine semblable à celle des gars de Plougastel? Les Belliloises portaient une collerette, ruchée comme au temps de Henri III, nouée en fraise autour du cou et sur un fichu épousant les épaules et le haut des bras. La coiffe dans les quatre paroisses différait quelque peu : béguin rond et souple avec des bardes tombant sur les épaules ou grande coiffe dite gogûche, en tulle brodé, à fond empesé, rappelant, nous l'avons noté, certaines coiffes du pays Nantais. Les Belliloises fidèles aux atours de jadis, portent aujourd'hui châle à franges, jabot de dentelle, tablier à piécette décoré et brodé. La coiffe rappelle la « pomponne » de Pont-Croix, avec ce fond toujours un peu cubique d'aspect, qu'un ruban sépare du devant, et ses attaches tombant librement sur le plastron du corsage.

Belle-Ile est parcourue de bout en bout par une route axiale de 18 kilomètres qui suit la crête du plateau depuis la Pointe des Poulains (N.-O.) jusqu'à Locmaria (S.-E.). Sur cette voie s'embranchent les chemins et sentiers qui aboutissent à la côte. Il n'y a pas de route de corniche.

L'une des excursions célèbres est celle de la Pointe des Poulains. En y allant de Palais par la côte, on passe près de l'École agricole Bruté de Rémur et du bois Trochu, deux novateurs, l'un malchanceux, le second plus heureux qui contribuèrent au progrès de l'agriculture au siècle dernier. Leurs terres ont été acquises par l'État en 1901 pour servir de domaine à la colonie pénitentiaire de Palais. Plus loin, on aperçoit la Pointe du Cardinal. Cette pointe où vint aborder, la clavicle rompue, échappé du château de Nantes, le romanesque cardinal de Retz; menacé par les barques longues du Gouverneur de Bretagne, ce fut à bord d'un navire chargé de sardines qu'en 1654 ce prince de l'église, enragé frondeur, s'enfuit en Espagne. (On pêchait donc déjà la sardine à Belle-Ile, en ce temps-là, et on l'exportait.)

Les cheminements dans la campagne nous font apercevoir des hameaux de cinq à six feux, vingt au plus, groupés à la tête des vallonnements herbeux. La bâtisse est un peu criarde; du rose, du blanc, autour des portes, des fenêtres ornées de géraniums ou de pétunias à la saison. Son matériau est du terroir : schiste de l'île, et l'ardoise, importée du continent, a remplacé le chaume sur les toits. La façade est au midi; les murs sont aveugles du côté du nord. Tel un câble, un cep de vigne nouveaux enserrer la maison. L'étable, en pierres sèches, s'appuie parfois au logis paysan, ou bien l'en sépare un courtil de un à trois ares. On reconnaît à leur toit d'ajonc le hangar, l'appentis où l'on range la litière et la lande pour le chauffage. La grange, ouverte au pignon, est bien souvent sans porte. Le puits, préservé du vent et de la chaleur est « boutin » c'est-à-dire commun, ainsi que le « douet », le lavoir, au creux du vallon. Il est intéressant de reconnaître un vestige des terres de vaine pâture en ce « commun » possédé par chaque village, et où l'on mène paître le bétail de tous. Les regards attentifs remarqueront aussi deux habitations sous un même toit. C'est une survivance des anciens groupements de familles travaillant, vivant associées avant l'affrètement de l'île en 1766 : mobilier, ustensiles, instruments agricoles, grains et bestiaux appartenant à la communauté. Il y avait



Belle-Ile. Sauzon.

Cl. P. Duburc.

parfois une seule pièce habitée par deux familles faisant la cuisine au même foyer. Quand les familles devenaient nombreuses, trop confinées, pour économiser main-d'œuvre et matériaux, on bâtissait deux maisons accolées l'une à l'autre sous un seul toit. A l'intérieur du logis, deux pièces habituellement, avec un mobilier réduit au strict nécessaire. Au milieu de la cuisine, sur le sol battu qui s'accidente de bosses et de creux, est plantée la table de bois blanc entourée de bancs sans appui. Dans l'âtre, à l'âme du logis, des flammes s'élançant des ajoncs, devant les noirs coraux de suie, encadrent la marmite de la « cotriarde ». La chambre familiale est plus soignée; elle est par exemple pourvue d'un plancher; dans un angle, passe et repasse le disque en cuivre à la lucarne de l'horloge, à boîte couleur de violon, où s'agit le balancier fleuri; la fenêtre a des rideaux blancs; là sont réunis les souvenirs plus précieux : couronne de mariée sous une cloche de verre, photographies des anciens, quelque énorme coquille rapportée des mers de Chine...

Dans les bourgs, les maisons sont plus hautes : à Palais, on voit des maisons de quatre étages; plus impersonnelles aussi; à Sauzon, des habitations confortables attestent la prospérité passée de ce port, actuellement en plein sommeil. L'église Saint-Nicolas, construite en 1894, en style roman, n'a d'intéressant que des stalles anciennes et un lutrin.

Parvenus au Finistère de Belle-Ile, à cette pointe des Poulains, tout l'être est occupé par le spectacle. L'homme a conscience de son néant. Ici la mer tonne sur les rocs; c'est la chair du roc à vif livrée aux fureurs océanes... Du fortin déclassé qu'elle habita d'abord, Sarah Bernhardt pouvait regarder ces eaux frénétiques, ces courants de vingt milles et plus, chaque écueil entouré d'une houache écumeuse comme si lui-même participait à cette course des

flots. La célèbre tragédienne y faisait provision de passion. Quand les cieux sont incléments, ce ne sont que chocs souterrains, des milliers de tonnes fluides forment bélier; et c'est ainsi sur toute la côte sauvage, forcée de cavernes si nombreuses, à ce point inaccessibles qu'aucun spéléologue ne nous en instruira jamais. Dans ce mouvement, un phare sur son îlot inquiète par sa rigidité même, face à ces vagues massives et roulantes obéissant au vent régnant.

Les rivages inhospitaliers de Belle-Ile sont signalés de loin en mer par trois phares à grande portée et un radio-phare : à Goulphar, sur le plateau, dans la partie Sud-Ouest de l'île; à la pointe des Poulains; à Kerdonis, à l'est de l'île; et près du village de Kervilahouenn, le grand phare de Bangor, inauguré en 1835. La tour ronde, en granit de Pont-Aven, est à double fourreau; entre les deux enveloppes tourne l'escalier de 215 marches. Le plan sur lequel la lumière rayonne est à 84 mètres au-dessus de la mer. D'une puissance de 25 à 30 millions de bougies, selon l'état de l'atmosphère, ce feu a une portée théorique de 60 kilomètres. De ce merveilleux belvédère, le regard plonge sur les plus beaux sites de l'île : Port-Coton, Port-Donnant, Port-Goulphar, et s'étend sur cette chaîne d'écueils et d'îles, vestiges d'une côte submergée : Beg Conguel. En Toul-Bihan, En Toul-Bras, plateau de la Teignouse, chaussée des Esclassiers, chaussée de Beniguet, îles Glazic, Valhuc, Cenis, Houat, chaussée des îles aux Chevaux, île de Hoedic, Petits et grands Cardinaux, et en point de mire : plateau du Four.

Les deux communes de Bangor et de Locmaria ne méritent pas une visite prolongée. A Bangor, l'église date de 1855. Dans la chapelle du croisillon sud, on remarquera un assez beau tableau de la Vierge, école espagnole du XVII<sup>e</sup> siècle, comme celui que l'on voit dans l'église de Locmaria, seule paroisse de Belle-Ile à avoir conservé, au moins partiellement, son caractère primitif. Une nef romane communie avec les bas côtés par de larges arcades en plein cintre reçues sur piliers carrés à impostes. Seules les nefs latérales sont éclairées par de petites fenêtres très ébrasées. Chœur et croisillons ont été refaits à la fin du XV<sup>e</sup> siècle. Sur le porche occidental s'élève une tour carrée, massive, percée de baies romanes, et coiffée d'une flèche en ardoises.

Le long de cette côte qui regarde Quiberon, côte plus accessible, on retrouve encore les restes des défenses de l'île : comme ces fortifications des grands Sables, dans les parages de Kerdonis, où débarquèrent les Hollandais en 1674, et plus tard les Anglais en 1761. Les boulets anglais surmontent les portes des jardins dans les environs de Locmaria. En rentrant à Palais, il faut voir l'aiguade de Vauban, vaste bassin en granit d'une contenance de 7.650 hectolitres. Cette « belle fontaine », de 1687, fournissait de l'eau à la ville et aux navires.

Les revêtements des solages font partie des paysages humanisés, formant contraste avec ce tapis végétal naturel qu'est la lande : *Lann te zou bet, lann te zou, lann te vou* (lande tu fus, lande tu es, lande tu seras), cette lande si aimée du Breton : de l'enfant qui avec les fleurs éclatantes de l'ajonc décorera ses œufs de Pâques; du paysan qui l'utilise comme combustible, comme litière, et dans les mauvais jours, faute de fourrage, comme nourriture du bétail. Les emblavures dominent à Belle-Ile, puis les champs de pommes de terre; pas de blé noir aux fleurs trop fragiles sur ces terres fortement ventées, et donc pas de galettes comme sur la « Grande Terre ». Tout comme en Chalosse, à l'automne, de beaux épis de maïs dorent ici les façades des logis paysans : maïs, muriers, voilà qui nous renseigne sur le climat de l'île. Un trait frappe le touriste : point de haies, ni de fossés d'ajoncs, pas de murets de pierre entre les champs, sauf quelque peu dans les environs de Locmaria : ces détails nous instruisent sur le morcellement, ennemi des clôtures, sur l'enchevêtrement des tenures indivises pendant des générations, et vu ces conditions, sur l'impossibilité de l'élevage en grand.

La population autochtone est essentiellement rurale, mais l'île est assez vaste pour qu'on puisse distinguer vie rurale et vie maritime. Il y a les marins-agriculteurs, inscrits maritimes qui sortent en mer le nombre de jours nécessaire pour ne pas faire désarmer leur bateau et



Belle-Ile. Séchage des filets.

Cl. Musée National des Arts et Traditions populaires.

pour ne pas être rayés des rôles de pêche, et qui reviennent avec plaisir cultiver leur lopin de terre, près de la maisonnette dont ils sont propriétaires. Plus rares sont les Bellilois dont la pêche est l'unique ressource.

S'il fallait choisir quelques traits du caractère des gens de Belle-Ile, ceux du moins qui frappent l'étranger, le premier est l'esprit hospitalier, l'amabilité dans l'accueil; le Bellilois est aussi fort particulariste : voilà qui est très curieux sur un territoire malgré tout restreint. Les divisions administratives sont calquées sur les limites des anciennes paroisses, ainsi qu'en rendent compte les vieilles cartes. Chaque commune vit isolée, forme un tout et les échanges sont rares entre Sauzon et Bangor, Palais et Locmaria.

Belle-Ile se dépeuple rapidement, contrairement aux autres îles bretonnes. Emigration, faible natalité en sont la cause. La vie maritime et la vie rurale périclitent. Grâce au tourisme, l'île peut trouver des ressources. Lorsqu'au XI<sup>e</sup> siècle les chartes parlent de Guedel ou de la Belle-Ile, ce nom n'éveillait alors qu'une idée très réaliste : vaste terroir à faire valoir. Le sentiment de la nature n'était pas né. Pour nous, venus après Ronsard, Rousseau et Chateaubriand, quand nous voguons vers cette île morbihannaise, que ce soit avec l'âme des poètes et des peintres qui, dans les yeux de leur belle, puisent lyrisme et raison de vivre.



Ile Saint-Cado (Morbihan).

## MORBIHAN ET MORBRAZ

### LE GOLFE DU MORBIHAN, HOUAT, HÉDIC

**B**IEN sûr, le « Morbihan » est un département français, le seul à porter un nom breton et qui a du reste failli s'appeler Côtes-du-Midi, par opposition aux Côtes-du-Nord. Mais on désigne également ainsi cette « petite mer » intérieure large d'une vingtaine de kilomètres aux rivages découpés, qui monte jusqu'à Vannes depuis le goulet de Port-Navalo, entre l'extrémité de la presqu'île de Rhuys, et la pointe de Kerpenhir toute proche de Locmariaquer. Au-delà s'étend le Mor-Braz, la Mer-Grande, par opposition à « Mor-Bihan ». Personne du reste, en pays vannetais, ne parle du « Morbihan » ; on dit le « golfe », on dit « les îles » pour évoquer ces terres plates — une cinquantaine au plus — qui sont un des charmes de la navigation sur ces eaux multicolores. L'excursion est le complément classique d'une visite de Vannes, l'une des plus anciennes villes de Bretagne, si curieuse par ses maisons en encorbellement, à poutres d'angle sculptées, par sa ceinture de remparts, ses vieux lavoirs du ruisseau de Rohan, l'extérieur de sa cathédrale, son musée archéologique riche en antiquités préhistoriques : il appartient à la Société polymathique du Morbihan.

La vieille porte Saint-Vincent une fois dépassée, le port apparaît : c'est là que pour le touriste commence le golfe; un petit vapeur nous convie.

Mais déjà la carte a été dépliée pour une première rencontre un peu théorique. Une route contourne les eaux scintillantes, traverse les communes baignées par le golfe et auxquelles les îles sont administrativement rattachées; à l'Ouest de Vannes : Arradon, Baden, Locmariaquer; à l'Est : Séné, Theix, Noyal, Le Hézo, Saint-Armel, Sarzeau, Saint-Gildas-de-Rhuys et Arzon. L'île d'Arz et l'île aux Moines forment deux communes distinctes.

Au XII<sup>e</sup> chant de son poème *Les Bretons* le doux Brizeux fait dire à Morvran, du pays de Vannes :

*« Je sais du Morbihan, qui renferme plus d'îles  
Que les autres cantons n'ont de bourgs et de villes  
Et les autres cantons, si verdoyants tous trois  
N'ont pas tant de forêts ni d'arbres dans leurs bois  
Que l'immense Carnac, dans son champ de bruyère,  
N'a de rangs de menhirs et de tables de pierre :  
Des îles, des menhirs, voilà le Morbihan... »*

Rien n'est plus juste. Une statistique déjà ancienne nous apprend que sur 6.192 menhirs existant en France, le Morbihan en compte 3.450 : plus que tous les autres départements réunis. Nous verrons de près cette floraison de monuments mégalithiques. Les questions se pressent quand l'esprit imagine cette civilisation primitive qui se situe entre 2000 et 1800 avant notre ère. C'est l'époque de Mino et des grands palais crétois de Cnossos et de Phaistos...

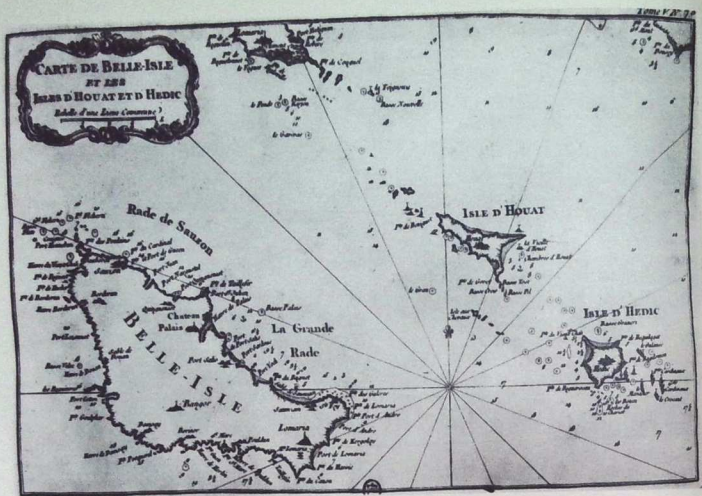
Pour quelles raisons cette Armorique sortant de la période néolithique particulièrement sans éclat, quand on la compare avec celle du reste de la France, entre-t-elle brillamment dans le courant d'une grande civilisation extérieure ? Pourquoi trouvons-nous à Locmariaquer les débris du plus haut menhir du monde ? Quelle pouvait-être la configuration des lieux au moment où s'élevaient ces dolmens et ces menhirs, dressés à coup sûr sur la terre ferme, hors d'atteinte des lames, et dont beaucoup se trouvent aujourd'hui totalement submergés ou réduits à l'état d'îlots quand la mer est haute ? Les humanistes, se rappelant les textes du *De Bello Gallico*, cherchent dans ces parages le théâtre du combat qui anéantit la marine des Venètes décrite en grand détail par Jules César : bateaux de chêne à carène plate, aux proues très relevées, aux voiles de cuir minces et souples, capables de résister aux paroxysmes des tempêtes. Où se fit la rencontre : golfe ou Morbraz ? Quel port fut assez vaste pour abriter les 220 vaisseaux d'Armorique ? Le géographe réfléchira à la variation des lignes de rivage, à l'activité économique de cette région maritime, à l'ostréiculture qui trouve là des conditions éminemment favorables. Si l'on ne se veut que poète, si l'on veut savoir combien l'aurore a de roses ou le couchant de rubis, c'est ici sur ces bords que l'on viendra épier la beauté des heures. Le soir surtout, un partenaire nous impose sa présence, le ciel, immense espace oiseux,



Golfe du Morbihan vu de l'ouest.

Cl. Compagnie Aérienne Française.

plus magnifique encore lorsqu'il s'emplit, si bien accordé à la limpidité des eaux. Il y a là-haut aussi des îles flottantes, des édifices dorés, des étendues douces et fines comme un pays de bruyères. Des nuages traînent, velours garance ou rose pâle sous les lueurs affaiblies. Les flots sont alors moirés, glacés de vert ou d'orange. Quelques îles, si basses sur la nappe de la mer, portent des pins dont les troncs rugueux se profilent en noir sur l'horizon, grandis là comme pour fiancer au ciel démesuré ces terres si vieilles, si lasses qu'elles paraissent désirer s'abîmer dans les eaux. Cette plaine liquide semble elle aussi porter flottante et clapotante toute une verrerie verte et violette. Au matin, quand les caps et les anses retiennent encore la nuit, le gris de la mer touché des feux de l'aurore a les reflets d'une gorge de tourterelle; chaque île est empaquetée dans une fumée légère qui est la respiration de la terre, dans une



brume que le soleil retire peu à peu comme on écarte de l'ouate avec précaution pour découvrir l'objet précieux qu'elle enveloppe. Souhaitez d'avoir aussi dans la mémoire le souvenir des affûts d'automne au bord de l'immense plaine de ces vases marines, quand on y peut surprendre les secrets de ces migrations d'oiseaux qui entraînent une saison dans leur sillage et laissent derrière elles la mélancolie des crépuscules qui tombent trop vite.

La première escale est Conleau, presque île depuis 1877; une digue construite sur des vasières consolidées relie l'île au continent. Depuis des siècles, c'était une terre des évêques de Vannes. En 1570, elle fut vendue aux enchères et jusqu'à nos jours elle passa entre les mains de nombreux propriétaires. L'un d'eux, François Rouillé, eut l'idée de créer là une station balnéaire assez simple pour la population vannetaise. Vers 1850, un chantier de construction de barques existait à Conleau, ainsi qu'au Pont-Vert, sous Larmor, et à l'île aux Moines. Les touristes ne descendent pas à Conleau, mais le vapeur stoppe pour y laisser les femmes de Séné; après le marché de Vannes, elles rejoignent leurs villages : Langle, Cadouarn, Moustérian... C'est dans cette région du golfe aux eaux lisses, dans les communes de Noyal, du Hézo que l'on remarquait les mulons grisâtres sur la berge des salines. Ces marais salants disparaissent, mais l'on voit encore naviguer les « sinagots » de Séné, aux célèbres voiles rectangulaires tanées à l'incarnat. Ces bateaux sont ordinairement montés par deux hommes, et les femmes font quelquefois partie des équipages :

« Sinago, bateau plat.  
E lak é verb de ruumat »

(Le sinagot à sabots plats  
met sa fille aux avirons.)



Un « sinagot ».

Les dragues dont ils se servent pour pêcher la crevette, leur pêche favorite, détruisent le jeune poisson et bouleversent son habitat. Les sinagots ne s'aventurent guère en mer, ce qui n'empêche pas les femmes de l'île de Boued-en-Séné d'aller à la chapelle Saint-Vital pour y tourner le sabre du saint dans le sens des brises favorables.

Le bateau longe la côte d'Arradon, laisse à gauche l'île de Boédic et sa chapelle, les Drainez dont la plus petite ressemble à un atoll corallien du Pacifique; au lieu du panache de cocotiers, ce sont des pins qui décorent ce radeau à peine plus haut que les immenses vasières environnantes. Sur l'ilot, parmi les ajoncs ras, une cabane de parquer. On évoque les cases tahitiennes des Maoris décrites par Pierre Loti. On accoste à l'île d'Arz (on prononce l'île d'Ar), l'une des plus vastes du golfe (319 hectares), on ne dirait pas que l'île est plate, car le village bâti sur une des rares collines s'aperçoit de toutes les rives. En 1030, Arz appartenait à l'abbaye Saint-Georges de Rennes, abbaye de nonnes où faisaient profession les plus nobles filles du Duché de Bretagne; l'île avait été donnée par le duc Alain III et son frère Eudon, en considération d'Adèle de Bretagne, abbesse du monastère. Le prieuré était sous le patronage de saint Georges. Un prieuré, Notre-Dame, existait déjà, relevant de l'abbaye de Saint-Gildas de Rhuys. L'église romane est curieuse mais elle manque d'unité. La nef date partiellement du XII<sup>e</sup> siècle : on remarque de minuscules fenêtres très ébrasées; au carré du transept des chapiteaux représentent la faune irrègle, si commune dans les édifices de style roman. L'inscription des sablières du chœur et de la nef indiquent la date des restaurations : le chœur est du XVI<sup>e</sup> siècle, la charpente de la nef fut refaite par un charpentier de l'île, Jehan Pierre, de 1396 à 1412. La tour romane construite sur le carré du transept a été très dénaturée quand les prieurs la modifièrent au XVIII<sup>e</sup> siècle.

Le bourg ressemble aux autres agglomérations littorales de l'Armor. Les maisons sont avenantes sous leur badigeon de lait de chaux. Le vent du large n'est pas ici grand seigneur comme à Sein, obligeant les maisons à se serrer les unes contre les autres dans un mutuel appui protecteur. Des jardinets les entourent, mais on sent la pauvreté. Les habitants sont pêcheurs de palourdes et de crevette, soignent leurs parcs à huîtres, et laissent aux femmes les



travaux des champs. Les Arzais ne seraient pas bretons s'ils n'avaient pas une foi robuste dans les histoires de revenants. Les intersignes (*spermanteu*) annoncent les décès : les épouses des naufragés sont tirées de leur sommeil par un bruit régulier d'eau qui tombe. L'*Ankeu*, le premier mort de l'année, passe et repasse à la recherche de ses victimes ; si c'était un « ancien » il s'attaque aux jeunes, s'il était mort encore jeune, il s'en prend aux vieillards. C'est lui, dit-on, qui provoque les accidents mortels, jetant, par exemple, un chaumier du haut de son toit. Beaucoup de défunts reviennent sur terre pour expier leurs péchés. Un homme de l'île vit un soir l'église ouverte, remplie de formes évanescentes qui écoutaient un prédicateur fantôme dont les homélies, durant sa vie, avaient été trop négligées. Par les nuits orageuses, on entend monter du golfe une voix plaintive qui annonce les sinistres : la voix ne saurait tromper.

Sur le pont du vapeur, des passagers vous montrent de l'index des îlots ravissants où fleurissent à ras de terre les œillets roses et les pentecôtes, d'autres terres chauves et désolées comme paysages de Judée : Holavre la pierreuse, Mouchouse, Luern, Pladik, Illur qui retient dans son nom celui d'un vieux saint breton bien oublié : Iglur. Voici, toute ronde, Irus, et la rousse Crezick, toute proche de l'île aux Moines.

Cette île aux Moines, nous le savons, était terre d'abbaye. De quelle île n'avons-nous pas à l'écrire? Erispoë, fils de Nomenoë, roi de Bretagne en avait fait don, en 854, à Saint-Sauveur de Redon : ce monastère avait d'autres possessions dans le golfe même : Gavriniss, Berder et l'île-Longue. L'île dessine une mince croix par le travers du Morbihan qu'elle partage en deux bassins inégalement vastes mais équitablement peuplés d'îlots. Les rives sont sinueuses, et comme à l'île d'Arz, le bourg se juche sur une crête. On aperçoit de loin la tour carrée de l'église Saint-Michel, sur le versant qui regarde Sarzeau; la construction actuelle est sans intérêt (1836; bas-côtés : 1872) mais ne négligeons pas d'y entrer : nous y verrons un buste en bois, du xv<sup>e</sup> siècle, d'un modèle puissant, qui paraît être un portrait véritable du célèbre dominicain de Valence, saint Vincent Ferrier, mort à Vannes en avril 1419. C'est un saint très populaire de la région vannetaise où on le considère comme puissant thaumaturge. Entre le feuillage de bronze des ifs dominant les tombes, le regard se repose sur le bleu lumineux de la mer. La cascade des maisonnettes dévale de ce lieu dominant jusqu'au rivage; les pentes vallonnées étalent des jardins de fleurs éclatantes, des bosquets d'arbres des tropiques, toute une végétation dérobée à des cieux ardents. Décorant les cornes d'une anse charmante, deux petits bois de pins empruntent leurs noms à la carte du Tendre, invitent aux divertissements élégiaques : le bois des Soupirs et le bois des Regrets. Doublée la pointe du Trec'h qui s'effile vers Arradon, tel un poing fermé serrant un bouquet, le roc de Toulendac paraît au cœur du bois d'Amour. L'ombre d'une croix s'ajoute à celle des arbres.

La beauté des îliennes est sans doute à l'origine de ces galantes appellations. L'élégance, la coquetterie des jeunes filles de l'île aux Moines avaient enthousiasmé Anatole Le Braz qui, dans *la Terre du Passé*, les présente comme des princesses de songe, comme les « dames courtoises » des antiques lais bretons. C'est en effet merveille de voir avec quel art la grâce du costume se marie au charme de la personne. Le visage s'encadre d'une coiffe légère, résille de crochet couvrant le bourrelet sombre qui entoure la tête; une mousseline pose sur elle ses pans repliés. Le buste se drape dans un châle de dentelle qui n'engonce point la taille. Si, dans les îles du golfe, coiffes et châles sont de dentelle et les tabliers de soie plus brodés qu'ailleurs, c'est que la plupart de celles qu'ils parent descendent des dentelières et des brodeuses qui ont enrichi jadis l'île d'Arz et l'île aux Moines. Ces îliennes ne connaissent pas, comme à Sein ou à Ouessant, le travail dur de la glèbe. On les voit assises sur le seuil des maisons, faisant courir les fuseaux entre leurs doigts savants. Les Arvoren'n n'ont pas à se morfondre en attendant d'être demandées en mariage, car ce sont leurs familles qui « parlent » d'abord à celle du fiancé.

Du Trec'h jusqu'à la pointe de Pen-Hap, on garde cette impression de vie méridionale,



Golfe du Morbihan. Île aux Moines.

Cl. Campagne Aérienne Française.

en retrouvant les mimosas, les feuilles cendrées des eucalyptus, les figuiers, et encore quelques vignes, jadis plus étendues, qui donnaient un petit vin blanc inoffensif du même cru que ce vin de Rhuyes que Mercœur voulut faire goûter à Henri IV. La Bretagne est toujours présente ici avec ses ajoncs, où les abeilles bouillonnantes de lumière s'élancent, prennent appui sur l'aile des fleurs, basculent et repartent, frottées de pollen, vers d'autres pistils. Les longues tiges aiguës du genêt jaillissent aussi en gerbes d'artifice au bord des talus escortant les chemins qui

serpentent. Malgré le vandalisme, on découvre toujours quelques vestiges celtiques : qui dira de combien de menhirs taillés en pièces sont faits les murs des clôtures ! L'île aux Moines a beaucoup fait pour le tourisme depuis quelques années. Des fenêtres des pensions de famille on aperçoit les barques de ce port du Lério, d'où les capitaines d'autrefois partaient, ayant à la poupe de leur barque un fanion spécial, nommé Izénah, du nom de l'île, et grâce auquel ils se reconnaissaient.

En quittant l'île aux Moines le vapeur traverse la baie de Kerdelan la plus vaste du golfe, se rapproche de l'île Berder. C'est là que le comte Dillon offrit asile au général Boulanger. Berder, l'île Renno, le grand Veizit sont des domaines privés qu'ombragent les frondaisons. Les eaux se soulèvent davantage; elles paraissent froncées, contrariées, et devant l'île Longue, les courants sont toujours d'une violence inouïe. On sent que porte là, entre Berder et Argazeh, tout l'effort du flux et du jusant. Les sinagots attendent à Port-Navalo le renversement du courant de marée, et le vapeur lui-même dérive quand il circule à contre-courant. Devant les embarcadères, tandis que les passagers vont et viennent, il continue à faire machine avant, au ralenti, pour se maintenir à quai sans trop forcer sur ses amarres.

Berder est derrière nous, et le tumulus de Gavriniss surgit. Sous un amas de pierraille est enfouie une allée couverte qui est, on le sait, une juxtaposition continue et plus ou moins longue de dolmens. La destination de ces allées couvertes est connue comme nécropoles ou sanctuaires funéraires. Gavriniss a été trouvée anciennement dépouillée, mais n'en est pas moins certainement une tombe. C'est en 1832 que le fameux galgal a été exploré pour la première fois. Une galerie pavée conduit à une chambre funéraire formée de huit menhirs et d'un énorme bloc servant de plafond. Sur les vingt-neuf supports de galerie, vingt-trois sont complètement couverts de signes gravés en creux. D'autres pierres portent également des gravures : haches symboliques et d'un bel effet décoratif, crosses, cupules, spirales. L'île Longue, voisine de Gavriniss, est aussi célèbre : un galgal circulaire renferme un dolmen à galerie dont la chambre recouverte en encorbellement forme une superbe coupole. L'île fut explorée dès 1852. Comme à Gavriniss les pierres portent des signes gravés en creux. Sur l'îlot d'Er-Lannic, deux cromlechs, dont un immergé complètement et l'autre aux deux tiers, ont été signalés par Closmadeuc en 1866. De 1923 à 1925 la partie émergée et un certain nombre de menhirs immergés ont été restaurés pour le compte de l'Etat par Z. Le Rouzic avec le concours de M. et Mme Saint-Just-Péquart. Le sens des cromlechs, des alignements, bien que présumés monuments religieux, reste bien obscur. A Locmariaquer le menhir le plus colossal que l'on connaisse et la Table des Marchands annoncent les landes hérissées de pierres de la région de Carnac : alignements du Méneac, de Kernaria, de Kerlescan.

Ces monuments mégalithiques expriment des idées religieuses bien antérieures sans doute aux monuments eux-mêmes. A la fin de l'âge de la pierre polie, surtout durant l'âge du bronze, ces idées trouveront leur expression monumentale, due aux moyens techniques enseignés par des relations lointaines, à l'exubérance de vie et de puissance apportée à la péninsule armoricaine par l'exploitation de ses richesses minières. Pour les peuples de la mer, un métal était plus précieux que l'or : l'étain. En Espagne, on trouvait le cuivre; pour le transformer en bronze, c'est l'étain qu'il fallait. C'est cette recherche de l'étain qui attira vers les terres extrêmes de l'Occident les navigateurs du Midi. Le massif armoricain et la Grande-Bretagne représentaient comme un Eldorado. Les gisements encore vierges montraient leurs affluements et les alluvions roulaient des paillettes abondantes. Sous forme d'oxyde, l'étain se trouve associé au granit à mica blanc si commun en Armorique. La cassitérite s'y rencontre dans les filons de quartz au voisinage du granit. Des noms de lieux comme Pénestin (celtique *pen* = cap de l'étain) conservent le souvenir de ces mines stannifères. Les fameuses îles Cassitérides mentionnées par les poètes grecs, par Strabon, par Diodore, puisant leurs renseignements chez Posidonius, mais elles sont là, sous nos yeux, dans ce golfe du Morbi-



Golfe du Morbihan. Ile d'Ars.

Cl. Compagnie Aérienne Française.

han, elles sont là, dans le Morbraz, elles étaient là plus nombreuses alors, réduites aujourd'hui à l'état de récifs... Regardez une carte marine : ce chapelet d'îlots et de rochers trace le rivage disparu; depuis l'ancienne île de Quiberon : Beg Conguel, En-Toul-Bihan, En-Toul-Bras, le plateau de la Teignouse, la chaussée des Esclassiers, celle du Beniguet, l'île Glazic, l'île Valhuc, l'île Cenis, Houat, la chaussée des îles aux Chevaux, Hœdic, Petits et Grands Cardinaux... La presqu'île se prolongeait peut-être jusqu'au plateau du Four... Elle circonscrivait une mer intérieure recevant les eaux des rivières de Crach, d'Auray, de Vannes et de Redon dont l'issue était en face du Croisic. « Ces hommes du Morbihan, écrit C. Jullian, ont



Galgal de l'île de Gavrinis.

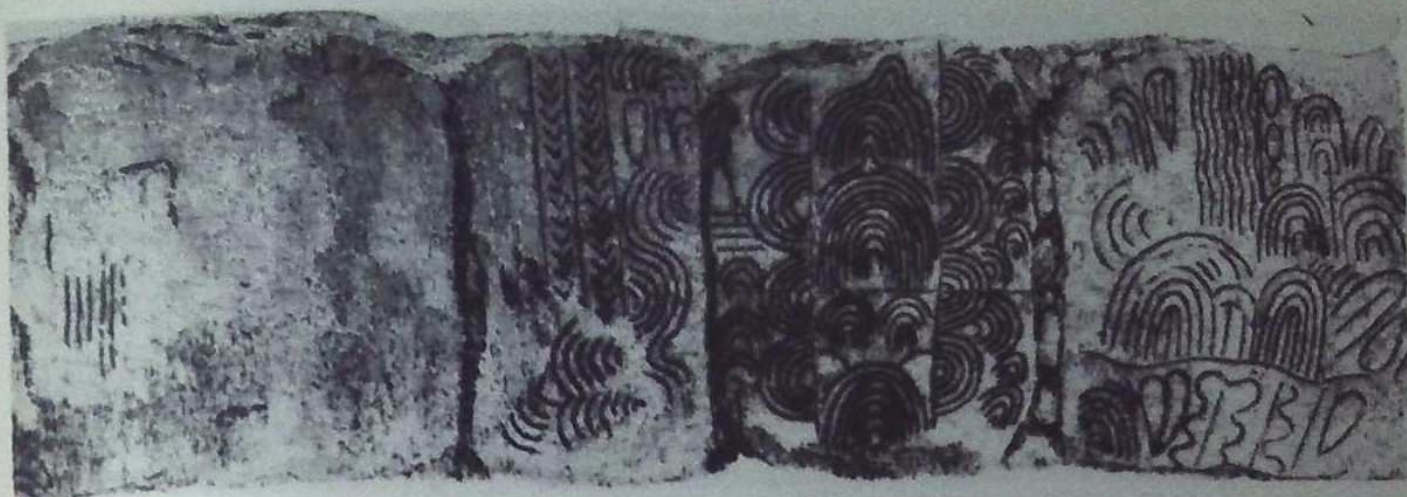
Lithographie de Cicéri, 1846.

été les maîtres des mers occidentales. Ils y ont joué le même rôle, et sans doute à la même date, que les gens de Cadix aux portes du grand détroit, que ceux de Crète à l'Orient de la Méditerranée. Entre tous ces chefs de thésalocratie, la liaison était continue. Minos, Cadix, le Morbihan, la Grande-Bretagne, voilà la chaîne ininterrompue du commerce originel... De ce rôle économique, les navigateurs du Morbihan passèrent très vite à un rôle politique et militaire... Le grand menhir de Locmariaquer était un monument religieux mais, vu son emplacement et ses dimensions, il servait sans doute d'amer, visible à 25 kilomètres pour les marins cherchant un abri, pour les marchands chercheurs d'étain. La voici, la mer des Venètes combattus par César : plus de deux cents vaisseaux mouillés dans cette immense baie de Quiberon qui lèvent l'ancre, à la rencontre des bateaux romains dès que les postes de signalisation annoncent leur sortie de l'estuaire de la Loire. Le Morbraz n'a-t-il pas été vu à l'état d'archipel par les Celtes qui construisirent leurs demeures dans le golfe à l'état de lagune?

On a soutenu que le Golfe n'existait pas à la fin du néolithique, vers 2000 avant le Christ; qu'il n'existait pas encore du temps de César, et même pas encore des siècles après la conquête des Romains, une partie de leurs ouvrages gisant sous les eaux et les sables, comme les vestiges celtiques. Ce serait à partir du 11<sup>e</sup> siècle que les terres basses de la région, par suite d'une transgression marine, auraient cessé d'être habitables et occupées. M. Marsille a étudié magistralement les variations des lignes de rivages armoricains aux dépens de la terre depuis l'époque néolithique jusqu'à nos jours. L'érosion n'explique pas tout. Une invasion de la mer, lente



Le séchage des boures



Signes gravés de la chambre carrée couverte de Gavrinis.

et continue, a formé le Morbihan, émiettant les côtes, et transformant les collines du Morbihan en autant d'îles séparées par des bras de mer.

S'il en est ainsi, quel sera donc un jour le sort de ces îles morbihannaises? L'envasement compense l'érosion. Si les courants intenses de la partie sud agissent par érosion, le nord et l'est du golfe se comblent. Le contraste est des plus nets. En 1664, Colbert avait songé au « Morbihan » pour y installer le port de la Compagnie des Indes. Une commission d'étude, effrayée par la violence des courants de marée, préféra Lorient. Ailleurs, la vase s'accumule aux pointes des îles, elle en réunit plusieurs au moyen de digues en épis, de cordons littoraux, comme à l'île d'Arz. Le calme des eaux, dans ces zones, favorise l'ostréiculture. A Arradon, Montsarac, Lamor-Baden, Arzon, nombreux sont les parcs d'élevage.

Par les sites qu'il offre, par les problèmes qu'il pose aux savants, le golfe du Morbihan est un centre important de tourisme : tous les visages de la Bretagne tour à tour mystérieux, charmeurs, religieux, terrifiants, se retrouvent sur le sol de ces îles, sur le miroir de ces eaux.

De la côte rocheuse qui rattachait jadis Quiberon à la pointe du Croisic, les îles Hœdic et Houat sont les derniers témoins... Ce sont les sœurs pauvres de la Belle-Ile. C'est par un lien religieux que ces îlots se rattachaient à la terre ferme. Ils dépendaient de l'abbaye de Saint-Gildas de Rhuy qui les posséda jusqu'à la Révolution, en dépit des tentatives des gouverneurs de Belle-Ile. Les premiers moines colonisateurs ont laissé de durables souvenirs, saint Goustan, en particulier, qui a toujours été le patron des matelots d'Hœdic, Rioc et saint Félix. Rien ne subsiste des oratoires qui se sont succédé depuis le haut Moyen Age car les îles furent le théâtre de luttes et de pillages, depuis le passage des Corsaires nordiques, des écueurs de mer venus du Poitou, de l'Aunis et de la Saintonge jusqu'aux séjours de l'escale anglaise au XIX<sup>e</sup> siècle. Pour mettre ces îles à l'abri des invasions ennemies, Louis XIV songea à les fortifier. Vauban les visita en 1688, et y construisit en 1693 des ouvrages de défense, bientôt détruits par les Anglais, et réédifiés en 1758 : le fort de Houat s'entend, car celui d'Hœdic, commencé en 1759 ne fut jamais achevé. Le dernier épisode de ces luttes maritimes fut la descente des Emigrés à Houat, en 1795, après le désastre de Quiberon : trop entassés et insuffisamment nourris, ces malheureux furent la proie d'une violente épidémie et le recteur Lorcy mourut victime de son dévouement en leur prodiguant des soins. Jusqu'à la Restauration les îles restèrent pays neutre, tour à tour visitées par chacun des belligérants. Le gouvernement de Louis-Philippe songea à rendre à Houat et à Hœdic leurs anciennes fortifications. Les forts ne reçurent jamais de garnison. Ils servirent d'école, de mairie, de logement pour le garde champêtre. Celui d'Hœdic existe encore, un peu délabré; celui de Houat est en ruines.



Au large de l'île d'Arz.

Cl. M. Giller.

Jusqu'au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, le rôle du recteur dans l'administration locale fut universel : le gouvernement lui-même l'entendait ainsi. Il était à la fois maire, syndic des gens de mer, grand maître de la poste, des registres de l'état civil. Sans caractère officiel, il remplissait encore les fonctions de notaire, de juge de paix, de percepteur, d'agent de l'enregistrement et des domaines. Ces prêtres s'occupèrent avec dévouement des intérêts spirituels et temporels des insulaires. Houat avait autrefois sa légende. C'était celle de ce recteur capitaine, héros du bois des Caires, dont on avait dit qu'il était, entre dix autres fonctions, médecin, accoucheur et gardien de phare : on ne prête qu'aux riches ! Sœur Zéphirin, l'infirmière, a reçu la Légion d'honneur pour cinquante-six années de dévouement dans l'île; il y a une sage-femme qui est en même temps excellente hôtelière. Si elle n'a point le monopole d'assister les « parturiantes » en dehors de Houat, elle est, au dire des yachtmen, le cordon bleu de Bretagne qui sait le mieux préparer le homard au kari. Le célèbre abbé Le Cam, auteur de l'ouvrage le plus documenté sur ces îles, est mort il y a peu d'années, et avec lui s'est estompée sa légende dont la moindre gloire n'était pas d'avoir attiré l'attention de Clemenceau au détour d'une tranchée et d'avoir rapporté du front une photo dédicacée du Président à bonnet de police. L'évêque d'alors, chaque fois qu'il venait sur sa barque pavoisée pour sa visite quadriennale, se damnait de voir le portrait du « Tigre » à la place d'honneur dans la salle à manger curiale qui servait aussi de secrétariat de mairie et de centre administratif. Les recteurs dirigeaient aussi les travaux publics, et la façon dont fut construite la digue du port de Hédic est restée célèbre en Bretagne, comme la construction de l'église de Sein par les Iliennes. Les ruines de la vieille chaussée n'abritaient plus les chaloupes dans les tempêtes. Pourquoi ne pourrions-nous pas



Île aux Moines (Morbihan). Le Lairiot.

Cl. J. Cambier.

remuer et entasser les blocs de rochers, comme nos pères qui ont levé dolmens et menhirs ? dit le recteur Rio à ses paroissiens. — Et d'annoncer l'ouverture des travaux pour le printemps 1844. Il groupa ses cent travailleurs en différentes compagnies : mineurs, maçons, élingeurs, gabarriers — filles et garçons. Chaque civière, portée par seize bras puissants, allait et venait, charriant les quartiers de roche. Une demi-heure avant que la marée permit de travailler, la cloche de l'école sonnait et tous se rendaient à la côte, recteur en tête. Au premier jour, chacun occupait son poste. Trois mois plus tard, les Hédicais avaient leur digue. Pareils travaux, et dans les mêmes conditions, avaient déjà été exécutés à Houat en 1820.

Quand les îles furent définitivement rattachées au territoire français en 1811, les insulaires se livrèrent à la pêche. Pour ce cabotage les pêcheurs empruntaient de l'argent sur le continent, et quand la pêche n'était pas lucrative, ils avaient grand-peine à rembourser le capital et les intérêts. Les recteurs créèrent une masse commune provenant des revenus d'une cantine établie dans chacune des îles. Les bénéficiaires servaient à financer l'armement annuel des chaloupes de pêche. Ce furent les prêtres qui, sans aucun secours étranger, bâtirent la maison d'école : les petites filles y venaient le matin, et les garçons dans l'après-midi. Les recteurs annexèrent à leur cantine une coopérative dont les ressources étaient pour tous. Pour éviter aux paroissiens de longs et coûteux voyages sur le continent à la recherche de meuniers pour mouler leur grain, on construisit des moulins. Le premier moulin de Houat date de 1831. Avant cette époque, à Hédic comme à Houat, on se servait de moulins domestiques, ces mortiers avec molettes exactement semblables à ceux que l'on découvrit près des mégalithes de Gavrinis, de l'île d'Arz et de l'île aux Moines. Des fours furent les compléments des

moulins. Les habitants les chauffaient à tour de rôle et à frais communs avec du goémon et des ajoncs. Puisque les Hollandais et les Anglais n'étaient plus à craindre, les îliens voulurent avoir des édifices religieux dignes des saints qui leur accordaient une séculaire protection. A Hœdic, l'église Notre-Dame-la-Blanche, en forme de croix latine, a été construite au XVIII<sup>e</sup> siècle avec grande simplicité. A Houat, l'église actuelle a été reconstruite entre 1746 et 1766 dans le style de la nef de l'église de Saint-Gildas de Rhuys, avec clocher sur le porche rappelant un peu celui de Saint-Gildas d'Auray.

Houat et Hœdic, totalement isolées de la grande terre jusqu'en 1815, se sont créées une organisation particulière. On rechercha les anciens usages, les droits, on les codifia en 1822 sous le titre de « charte d'Hœdic » ; elle vise à assurer la police et la subsistance du pays. Les mêmes dispositions, vers la même époque, furent adoptées à Houat. Cette charte en 28 articles inclue une grande finesse pratique et une défiance avisée de la nature humaine :

« C'est le recteur qui tient compte des dépenses, nomme les notables ; lui encore qui prête et fait payer. Les deux époques où il peut retirer ce qu'il a à créance sont : le carême, la fin de la pêche à la sardine... époque où les Hœdicais ont de l'argent entre les mains. C'est alors qu'il perçoit les impositions » (art. I) « L'île doit au recteur un bateau assez fort pour son service d'été... Personne ne doit s'en servir sans la permission du recteur, permission qu'il ne faut accorder que le plus rarement possible, car on est en général très peu soigneux pour ce qui n'est pas personnel... » (art. III) « Le garde champêtre a comme office de rendre compte au recteur des bestiaux qui passent dans les contrées ensemencées... toutes les bêtes à cornes qui y passent paient cinq sous à l'église, de même que les cochons qui doivent être muselés ; et pour un cheval on paie dix sous. Si celui à qui appartient la bête paie avant le dimanche suivant son nom restera dans l'oubli, sinon on le publie au prône de la grand'messe, et le recteur marque la somme due au registre des dettes... » (art. V) « Il y a douze notables choisis parmi les plus anciens et les plus raisonnables de l'île... Quand le recteur désire faire quelque chose pour le bien des habitants, comme faire préparer les chemins... faire réparer les murs... il convoque le conseil des notables, s'il le croit à propos et délibère avec eux » (art. VI) « Le cantinier ou la cantinière devra être la personne la plus intègre de l'île... on ne peut faire venir du vin en gros dans l'île sans la permission du recteur... Le recteur doit être très sévère afin que la cantinière ne donne jamais de boisson à crédit, même pour l'espace d'un quart d'heure, autrement il se glisserait dans l'île des désordres irrémédiables. La cantinière doit toujours fermer la porte de la cave sur elle, et ne l'ouvrir à personne pour y boire. Chacun des marins qui forment l'équipage lors d'un envoi frauduleux est marqué sur le registre des dettes pour une somme de trois francs. La cloche de l'école, quand elle sonne pour la prière du soir, indique le moment où la cantinière doit fermer sa porte » (art. VIII) « Personne ne doit toucher à la fougère publique qu'après la pêche à la sardine et lorsque le recteur l'aura publiée » (art. XI) « L'île aux chevaux, autrement nommée le « Malvan » appartient aux deux îles Houat et Hœdic... chaque île y coupe l'herbe alternativement » (art. XII) « Le recteur envoie au mois de juillet la chaloupe de corvée pour chercher les 1.500 kilos de sel en franchise accordée par le gouvernement... » (art. XIII) « La chasse est libre en toute saison... Les étrangers ne peuvent chasser dans l'île qu'avec l'autorisation du recteur qui pourra leur faire payer un franc par jour, pour chaque fusil, au profit de l'île » (art. XV) « Lorsque quelqu'un veut avoir quelque terre comme en propre, le recteur prend l'avis des notables pour savoir s'il n'y a pas d'inconvénient à la vendre. On l'achète au profit de l'église à quinze centimes le pied carré pour les gens de l'île et à vingt-cinq centimes pour les étrangers. Pour l'aisance, on ne doit permettre de bâtir qu'à dix-huit pieds d'une autre maison, par où il ne passe pas de charrettes, et à vingt-deux pieds où il doit en passer » (art. XVII) « Chaque ménage est obligé de participer aux obligations ou charges publiques avant de prétendre aucune part aux avantages publics. Les charges publiques sont : les corvées, le chauffage du four, les contributions » (art. XVIII) « Chaque chaloupe est



Cl. Combar.

Île aux Moines. Le port vu de la pointe du Trech.

obligée de faire le service de corvée à son tour... La chaloupe que l'on envoie pour le service des habitants à une foire, reçoit : pour une vache ou un cheval, cinq sous ; pour une paire de bœufs, quinze sous, et trois sous pour toutes autres bêtes, aussi bien que pour chaque personne qu'elle prend à son bord... Une chaloupe qui refuse de faire sa corvée est taxée à quinze francs, payables entre l'équipage, et la corvée reste toujours à faire » (art. XX) « Le recteur prête sur le trésor public à chaque chaloupe la somme de quatre cents francs. Si l'une des chaloupes ne rend pas toute sa « grosse » dans la même année, on ne lui prête l'année suivante que ce qu'elle aura rendu, pour forcer l'équipage à regarder par là de plus près » (art. XXI) Les articles suivants concernant le four, le meunier, et les offices paroissiaux. « Toutes affaires temporelles comme spirituelles s'annoncent au prône à la grand'messe » (art. XXIV) « Le quinze août, on fait la procession au port où l'on bénit les bateaux qui ne l'ont pas été. Le huit septembre, grand pardon de l'île. Avant la messe, on chante le cantique de Magnificat en breton ; après vêpres, la procession va à la fontaine, où l'on encense la statue de la Sainte. On allume le feu de joie en chantant le *Te Deum* et l'on s'en retourne » (art. XXV) « On ne doit prêter de l'argent qu'à ceux de qui on est sûr de le recevoir ; on en demande sans cesse, mais on ne parle pas une seule fois de le rendre, sans le nier toutefois... » (art. XXVI) « Il n'est pas permis aux jeunes gens de se mettre dans la navigation avant d'avoir fait leur troisième communion ; autrement ils seraient ignorants ou corrompus » (art. XXVII) « Il n'est permis à aucune fille qui n'a point atteint l'âge de trente ans de sortir de l'île sans la permission de son recteur, et avec des raisons graves ; autrement elle serait bientôt gâtée. Pour la modestie, on a défendu aux filles d'être sans piécette au tablier, et comme elles sont très volages et pleines d'amour-propre, il est nécessaire de les conduire très sérieusement. — La défense d'avoir des chiens dans l'île doit être maintenue si le recteur veut s'épargner bien des désagréments » (art. XXVIII).

Cette charte des îles a fait l'objet d'études d'économie sociale. François Escard dans ses *Solutions anciennes de la question sociale* écrivait : « C'est par ces principes que les mœurs sont restées pures et dignes des meilleurs âges sur ce coin de terre presque ignoré; qu'une naissance illégitime y soit chose inouïe, qu'une femme n'y ait été jamais frappée; que la concorde y marque les rapports des habitants entre eux et avec l'étranger. »

En juillet 1880, l'administration préfectorale remplaça par un de ses agents le recteur d'Hoëdic dans ses fonctions municipales. Le pouvoir de la charte s'affaiblit et quelques infractions sérieuses restèrent impunies. Le jonc de l'étang fut en partie coupé par les habitants qui se firent leur part avant la date réglementaire, aux dépens de la communauté; il y eut des querelles pour le rang à garder dans l'enfournement; les murs abattus n'étaient pas relevés, les chevaux pénétraient dans les champs réservés...

En décembre 1891, après des pourparlers fort laborieux, Houat et Hoëdic furent distraites de la commune de Palais, en Belle-Ile, et érigées en municipalités distinctes.

La ressource principale est la pêche; le chalutage, la drague et les casiers à crustacés occupent tous les hommes valides; on pêche la langouste et le homard de juin à octobre, les crabes et araignées de mer jusqu'en décembre. En hiver on drague les coquilles Saint-Jacques. Les flottilles de pêche augmentent, mais elles sont hélas terriblement décimées par les bourrasques d'hiver. En février 1911, par exemple, le recteur de l'île de Houat lança un appel à la charité du continent, à la suite des plus violentes tempêtes qui détruisirent la presque totalité des chaloupes, endommagèrent les maisons et les installations du port.

Comme sur d'autres îles les femmes travaillent la terre : pas de charrue, vu l'exiguïté des champs où poussent les pommes de terre, du blé, de l'orge. La mer fournit la presque totalité des engrais. Les fucus sont mis à part, lavés par la pluie, séchés au soleil, rentrés dans les greniers et servent au chauffage. Un autre combustible est la bouse de vache recueillie sur les pâturages, séchée, puis brûlée telle quelle. Le froment est encore égrené par piétinement des chevaux, mais la farine est apportée du continent par le courrier. Deux boulangers font le pain avec des pétrins mécaniques actionnés par des moteurs à essence, car les îles ne sont pas électrifiées.

L'élevage est beaucoup moins florissant qu'autrefois : jadis les îles avaient leur foire qui se tenait le 24 mai sur la côte de Rhuys. Des chaloupes chargées de bestiaux appareillaient à la même heure, et près du rivage de la crique de Port-Maria; les bêtes étaient jetées à la mer, puis trainées à la côte. Les vaches en ont l'habitude, elles vont d'elles-mêmes se baigner, mais parfois le bain est forcé : le granit des falaises travaillé par les eaux se désagrège, cède, et les pauvres bêtes font des chutes mortelles; chaque année, on en compte plusieurs « qui se perdent à la mer » comme disent les pêcheurs.

L'été, le bétail vit en liberté : le soir, le troupeau revient au bourg où chaque propriétaire appelle ses vaches par leur nom, les trait et les laisse repartir. En période de sécheresse, quand l'herbe sur les îles vient à manquer, on va à l'île aux Chevaux, toute voisine (c'est là, au dire d'un vieux marin, que pendant quelques jours, on laissait les chevaux amenés du continent pour les acclimater : d'où le nom de l'île). Les parages sont si dangereux que plus d'une fois les radeaux de foin chavirent, noyant leurs équipages de femmes et d'enfants.

*Mor-bihan, Mor-braz* : voisinage, mais deux visages.

## TABLES

TABLE DES HORS-TEXTE

Réverie . . . . .	Frontispice
Carte des îles . . . . .	6-7
Les sabliers . . . . .	11
Relevage des casiers avant la tempête . . . . .	21
Ilennes au goémon . . . . .	31
L'arrivée du courrier . . . . .	41
Travailleurs à la base du phare de la Jument . . . . .	51
Le catéchisme . . . . .	61
Mer calme à Diou . . . . .	71
Les pâtours . . . . .	81
Ouessant. A bord du courrier . . . . .	91
L'arrivée de l'évêque . . . . .	101
La quête du blé du recteur . . . . .	111
Retour par gros temps . . . . .	121
La mort du cochon . . . . .	139
Battage au stéau . . . . .	157
Le séchage des bourses . . . . .	175

TABLE DES MATIÈRES

Présentation des îles bretonnes . . . . .	7
Les îles de la baie de Saint-Malo . . . . .	37
L'archipel de Bréhat . . . . .	69
Ouessant . . . . .	85
L'archipel de Molène . . . . .	113
L'île de Sein . . . . .	116
L'archipel des Glénan . . . . .	133
Groix . . . . .	137
Belle-Ile-en-Mer . . . . .	146
Morbihan et Morbraz. Le golfe du Morbihan, Houat, Hœdic . . . . .	165
Table des hors-texte . . . . .	184



CET OUVRAGE A ÉTÉ ACHEVÉ  
D'IMPRIMER POUR LE TEXTE ET  
LES GRAVURES, PAR L'IMPRI-  
MERIE DESFOSSÉS-NÉOGRAVURE,  
LE 15 SEPTEMBRE 1951.

Dépôt légal 4<sup>e</sup> trim. 1951. N° d'éditeur 147.

